



MARIE

COMUNA

QUENTIN

SARA

FRANÇOIS



BAIAO

CÉUBOY

ANNE

DANY

COGÉNÉRABITER :

LA COHABITATION INTERGÉNÉRATIONNELLE

MODÈLES D'ÉTUDE DE MODÈLE À MARSEILLE



FRÈRE PIERRE

ANNIE

MAELLE

ADÈLE

CAMÉLIA

COGÉNÉRABITER :

La cohabitation intergénérationnelle

Modèles d'étude d'aptitude pour cogénérabiter à Marseille



MÉMOIRE DE PARCOURS RECHERCHE 2019
Étudiante : Pauline Labarthe - Enseignante : Isabelle FASSE-CALVET
ENSA Marseille - CNRS Map-GAMsau



*Photographie, Inuit
seal hunters, with
kayaks, among
ice floes, Alaska,
Lomen Brothers,
Alaska, 1913*

PRÉFACE

« Les Inuits aiment le froid. Ils ont depuis longtemps développé d'ingénieuses techniques pour s'en accommoder. Ces peuples considèrent que le corps humain ne doit lui-même jamais connaître une chaleur excessive, un tel signe indiquant plutôt la présence de la maladie. La chaleur a donc mauvaise réputation. Elle est associée à la faiblesse, à un dérèglement alors que le vent frais, lui, est bien accueilli. Certains lui attribuent même le pouvoir de chasser la maladie.»¹

Le peuple inuit est l'un des rares peuples qui ont su s'adapter à la vie en climat extrême. Anciennement nomades, ils ont subi dans les années 50, un processus de colonisation et de sédentarisation forcé qui est aujourd'hui à l'origine de grands maux et d'un traumatisme culturel et identitaire fort. Ces changements récents de mode de vie ainsi que l'acculturation et l'adaptation qui s'en suivirent générèrent un haut taux de suicide, d'abus de substances, des conflits intergénérationnels, des agressions et des problèmes variés de santé mentale. Mais comment une telle dégénérescence de la culture et de l'identité du soi a-t-elle pu se faire ressentir lors de la colonisation blanche d'une région des terres du Nouveau Québec : le Nunavik ?

Quels sont les effets d'une sédentarisation forcée ou brusque, introduite par le gouvernement canadien chez le peuple inuit, d'un point de vue spatial, culturel, sociétal et mental ? Quels principaux concepts émergent de cette expérience de la

¹ : Laugrand Frédéric & Delâge, (2008). Introduction : traditions et transformations rituelles chez les Amérindiens et les Inuits du Canada. *Recherches amérindiennes au Québec*, num38: p.19.

post-sédentarisation ? Quels principaux concepts apparaissent pour relier et réactiver les liens qui unissent une population entre ses habitants et avec sa culture, ses origines et traditions ?

Telles étaient les problématiques auxquelles j'avais tenté de répondre lors d'un précédent travail de recherche. J'avais alors conclu que le trauma ressenti chez les Inuits lors de ces dernières années dû à une politique de colonisation et d'acculturation, a mis en lumière des problèmes liés à l'un des facteurs de ce mal-être : la mauvaise prise en charge et conception des opérations de logements sociaux. La conception du logement social qui dans ce cas précis est aux antipodes de la culture inuite peut entraîner ou du moins amplifier de graves problèmes sur la santé mentale, et l'identité sociale et culturelle d'une population.

La résilience, entendue comme un processus permettant de rebondir suite à un traumatisme, se traduit au Nunavik par l'entretien des pratiques culturelles rendues possibles grâce à l'expérience partagée entre générations. Les Inuits considèrent que pour devenir un être humain, il faut atteindre une maîtrise élevée des «questions de la vie» en plus de compétences permettant l'autonomie grâce aux savoirs-faire et aux connaissances territoriales des terres qu'ils habitent. Un renforcement des liens intergénérationnels doit permettre par conséquent une meilleure résilience grâce à la transmission de connaissances et de savoirs-faire lors d'expériences culturelles. Or, dans le cas Inuit, un traumatisme intergénérationnel coupe les plus jeunes d'un dialogue avec les anciens créant un décalage entre générations.

L'une des solutions que tentent d'explorer certains villages est la réinsertion des personnes âgées dans l'éducation des plus jeunes. Les Inuits

intègrent donc graduellement les grand-parents à la pratique de l'enseignement à l'école en mettant en place des ateliers pratiques de survie et d'apprentissage de la chasse. Il s'agit aussi d'inclure les aînés dans l'éducation au quotidien en développant des formes d'habitat intergénérationnel.

J'ai donc souhaité poursuivre ce travail en questionnant le principe émergent tiré de cette première étude qui traite de la mixité sociale et générationnelle au travers du concept de la cohabitation intergénérationnelle.

Qu'est-ce que la cohabitation intergénérationnelle ? Qu'est-ce que la cohabitation ? Qu'est-ce que l'intergénérationnel ?

Aux vues des premières recherches effectuées sur la définition des enjeux et concept de ce nouveau mémoire de recherche, je me suis aperçue qu'il était nécessaire de trouver un nouveau terme pour parler de ces pratiques émergentes. Même si elles tirent leurs fondements d'une pratique très ancienne elles explorent aujourd'hui de nouvelles formes diverses et contemporaines. Pour cela j'ai composé le mot «cogénérationner» traducteur de la nouvelle manière d'habiter ensemble entre plusieurs générations. Le terme «cogénérationner» est constitué du mot «habiter» associé à «génération» et au préfixe «co-» qui indique le fait de faire une action ensemble : soit habiter avec plusieurs générations.

SOMMAIRE

PRÉFACE
SOMMAIRE

INTRODUCTION :	
<i>Marseille, état des lieux d'une ville en crise</i>	13
1 / COGÉNÉRABITER OU COHABITATION INTERGÉNÉRATIONNELLE	33
1.1 / Génération : tout et surtout n'importe quoi	35
1.2 / Intergénérationnel : des relations complexes et évolutives	47
1.3 / Restructuration de l'organisation interne de l'habitat pour une nouvelle définition de la structure sociale du logement.	71
1.4 / Des logements qui s'adaptent aux hommes ou des hommes qui s'adaptent au logement ?	86
2 / VIVRE ENSEMBLE ET SÉPARÉMENT : analyse d'hospitalités de la ville à la pièce	99
2.1 / La cohabitation : entraide et réciprocité	101
2.2 / Une diversité programmatique pour une diversité d'habitants : de la ville à l'immeuble.	114
2.3 / Entre vie privée et vie en communauté : du logement à la pièce.	170

3 / ÉTUDE ET ÉLABORATION DE MODÈLES : cogénérer dans les grands logements marseillais	205
3.1 / Représentations et modèles : s'absoudre de la forme physique pour établir des modèles d'étude des pratiques et usages de l'espace d'habitation.	209
3.2 / Modèles d'étude des enjeux d'une cogénération dans les grands logements marseillais	214
 CONCLUSION	 261
 REMERCIEMENTS	 267
BIBLIOGRAPHIE	271

INTRODUCTION
Marseille, état des lieux
d'une ville en crise

ON GENERAL
SERVICE *Chez
Med*





immobilière BERTHOZ
04 91 33 04 12

BNE
WAS
HERE

URANT TROPICAL



ALIMENTATION GENE

LIBRE SERVICE

717







MARINS POMPIERS
MARSEILLE

MARINS POMPIERS
MARSEILLE

MARINS POM
MARSEI



Au dernier recensement, 1 482 sinistrés, 193 immeubles évacués et plusieurs autres à venir.² Un constat chaotique pour la ville de Marseille en crise au bord de l'effondrement. La cité phocéenne pensait avoir vécu le pire après l'écroulement de deux immeubles rue d'Aubagne qui a ôté la vie à huit personnes. Les jours qui suivirent prouvèrent le contraire. Le hashtag BalanceTonTaudis³ lancé par le quotidien La Marseillaise et plusieurs associations locales a permis aux habitants de dénoncer les bâtiments insalubres ou dangereux. Cette action participative a légitimé l'ampleur du phénomène. Depuis, la liste des signalements d'immeubles inquiétants continue de s'allonger.

Les habitants se réveillent, se révoltent et prennent finalement conscience de la menace que peut être la précarité de leur logement pour leur vie. Ce drame a mis en lumière l'habitat indigne qui est un phénomène massif à Marseille et qu'il n'était plus possible de laisser « pourrir » le cœur de la cité phocéenne.

Cette prise de conscience citoyenne a alors soulevé une question essentielle, comment des personnes ont-elles pu accepter de vivre dans des conditions si précaires ? Pourquoi ont-elles accepté de louer un appartement dans un état si vétuste ?

En mai 2018, un rapport⁴ de l'universitaire Philippe Langevin soulignait que : « Dans une ville où la moitié des foyers gagnent moins de 1 500 euros par mois et où le taux d'allocataires des minima sociaux est deux fois plus élevé qu'au niveau national, l'offre de logement social est très insuffisante ». Alors comme l'explique l'article du parisien⁵, « Les loueurs de taudis exploitent une clientèle captive parce qu'elle ne peut produire les justificatifs et cautions exigés ailleurs. Ils imposent des loyers pouvant aller jusqu'à 800 euros. Tout un business

2 : Harounyan Stéphanie, Marseille : une gestion de crise qui alimente la panique, in Libération, 28 novembre 2018

3 : carte interactive du hashtag Balance Ton Taudis = <http://www.arcgis.com/apps/Embed/index.html?webmap=d380d4b212f8884814e50be4a59a>

4 : Langevin Philippe, travail commandé par le cabinet de la préfète déléguée à l'égalité des chances (13), « Marseille, la pauvreté se développe », 2018

5 : Martinat Philippe, Quand Marseille s'effondre et ébranle la maison Gaudin, in Le Parisien, 2018

s'est développé qui va du dealer qui blanchit aux marchands de sommeil, en passant par des notables qui investissent dans de l'immobilier pas cher, mais d'un très bon rendement. Des syndicats se sont aussi spécialisés dans la gestion de ce genre de biens où il s'agit de faire le strict minimum de travaux ».

Dans ce mémoire, je ne traiterai pas de la politique menée par M. Gaudin sur les quartiers populaires de la ville de Marseille, ni sur les choix qui ont conduits à la désindustrialisation, au chômage massif, à l'abandon des Services Publics, à l'abondance d'ensembles résidentiels fermés qui enclave les ghettos, aux zones de non-droits ou encore aux fortes inégalités sociales...

Mais ces événements permettent de soulever deux problèmes sociaux contemporains auxquels je peux m'intéresser en tant qu'étudiante en architecture, qui se trouvent à la conjoncture de deux crises : celle du logement, et celle de notre économie. En effet, les pouvoirs publics, par la politique de la ville instaurée par François Mitterand au début des années 1980, prennent conscience que la ville n'est pas seulement un ensemble de maisons et d'habitants, mais qu'elle nécessite l'élaboration et la mise en oeuvre d'une politique spécifique pour retrouver une égalité entre tous ses quartiers.

La ville de Marseille a connu une triple mutation. Depuis les années 1960, la cité phocéenne a connu de lourdes transformations sociales et économiques, produites par la mutation de son port, par la désertation de ses centres et l'abandon des classes populaires par les pouvoirs publics :

«Marseille est une étoile économique morte dont la lumière continue de briller».⁶

6 : Michel Peraldi, Claire Dupont, Michel Samson, *Sociologie de Marseille, Paris, La Découverte, Références Sociologie, 2015*

La crise économique :

Philippe Langevin, économiste et maître de conférence à l'Université d'Aix Marseille livre ses conclusions des études de l'INSEE en définissant la ville de Marseille comme «*La grande ville la plus pauvre de France*».⁷

L'Institut national de la statistique et des études économiques (L'Insee) quant à lui ne titrait guère d'un point de vue plus optimiste sa dernière étude sur l'état social de la ville «*Marseille Provence Métropole : précarité, vieillissement, déplacements... de nombreux défis à relever* ». Ce rapport chiffrait : «*En 2016, 8,8 millions de personnes vivent au-dessous du seuil de pauvreté monétaire, qui s'élève à 1 026 euros par mois. Soit en dix ans, 1,2 million de personnes ont vu leurs revenus descendre sous ce niveau. Dans la métropole marseillaise le taux de pauvreté est de 16,9% en comparaison à une moyenne nationale de 14,3%*».⁸

Marseille est confrontée, comme beaucoup d'autres villes, au chômage, c'est-à-dire à la pression des employeurs et dirigeants qui limitent les recrutements, favorisent les départs et les licenciements, modifient les pratiques de travail dans une vision de pleine croissance des bénéfices.



Ménage en situation de pauvreté monétaire à Marseille⁹

7 : Langevin Philippe, «Marseille, la pauvreté se développe», 2018

8 : INSEE, Marseille Provence Métropole : précarité, vieillissement, déplacements... de nombreux défis à relever, rapport d'étude publié en 2018.

9 : Chiffres tirés du rapport d'étude de l'INSEE, Marseille Provence Métropole : précarité, vieillissement, déplacements... de nombreux défis à relever, 2018.



La rue commerçante de la ville n'attire plus les foules d'acheteurs. Et les commerçants la désertent.

Photo VALÉRIE VREL, Marseille : fréquentation en berne, rideaux baissés, Galeries Lafayette sur le départ... la rue Saint-Fé piétine

Une crise démographique et sociale :

Cette crise se traduit par le dépeuplement des quartiers du centre-ville. Ce dépeuplement est lié à la montée des couches moyennes des années 1980 jusqu'à aujourd'hui dont l'idéal du cadre de vie est le pavillonnaire de banlieue. Depuis 1955, la ville de Marseille connaissait un accroissement démographique exceptionnel (660.000 habitants en 1954; 905.000 habitants en 1975, soit une augmentation de 250.000 personnes), puis à partir de 1975 l'inversion de la démographie portée par la périurbanisation fut fortement profonde et brutale (870.000 habitants en 1982 et 800.000 habitants en 1990, soit une perte de 100.000 habitants en quinze ans)¹⁰, comme le révèle l'évolution de l'habitat de 1980 à 2018.

Aujourd'hui, le phénomène de périurbanisation est toujours aussi spectaculaire, concernant plusieurs dizaines de milliers de familles. L'espace périurbain de Marseille se confond désormais avec celui d'Aix formant une vaste région-urbaine diffuse, très étalée, coupée de collines boisées et d'espaces agricoles réduits.

Cette crise démographique s'explique par quatre facteurs principaux :

1. l'offre insuffisante de logements dans les centres,
2. la perception des pollutions (émergence des «stress urbains»),
3. la ségrégation spatiale (les quartiers sud-ouest de plus en plus bourgeois alors qu'au nord, les quartiers «populaires»),
4. le brassage de population étonnant (renouvellement de la société considérable, ampleur des mouvements migratoires).

10 : Tirone Lucien, Marseille en 1990, crises et métamorphoses, Marseille et l'aire métropolitaine hier et aujourd'hui, 1991.

La crise de l'habitat :

La ville de Marseille a construit de nombreux logements pour faire face aux flux migratoires et à l'augmentation démographique des centres. Les grands logements collectifs des années 1950-60, construits dans l'urgence, sont de médiocre qualité, mal entretenus, entourés de terrains vagues en friche. Ce n'est que trop tard que des mesures de réhabilitations souvent au coup par coup ont été entreprises par certains offices d'HLM. La concentration de logements sociaux dans les immeubles collectifs des quartiers nord a fait apparaître des «isolats urbains mal intégrés à la ville»¹¹. Des efforts d'animations sociales et de transformations de l'habitat social ont été mis en oeuvre dans les quartiers «populaires» mais ces îlots défavorisés, peuplés en grande partie d'étrangers ont du mal à être assimilés et inclus dans la communauté marseillaise.

11 : Tirone Lucien, *Marseille en 1990, crises et métamorphoses, Marseille et faire métropolitaine hier et aujourd'hui*, 1991.

Dans le centre-ville, de nombreux logements sont qualifiés d'insalubres, l'absence d'entretien de la part de leur propriétaires a accéléré leur dégradation. Même d'un point de vue extérieur, les façades sont noircies, sales, à la fois en raison de l'excès de pollution automobile mais surtout en raison de l'insuffisance des moyens engagés pour leur entretien.

La crise de l'habitat revêt aussi une forme indirecte : la crise des transports et des déplacements. En effet, « on ne peut pleinement habiter une ville que quand on peut y circuler facilement, car c'est le seul moyen de s'approprier l'espace urbain »¹². La politique qui régie les transports en commun de la ville n'est pas rationnelle et égale sur tout le territoire et donc ne propose pas une alternative suffisamment efficace à l'usage de la voiture personnelle.

12 : Lamizet Bernard, *Agora de Marsactu, journal local d'investigation, Une politique urbaine à Marseille*, 2017



*Photographie de
Terzian Robert, La
Marseillaise*

La crise de centralité et la crise urbaine :

L'originalité et l'identité de la ville de Marseille est caractérisée par la jonction de plusieurs villages ; et dans son évolution, elle a gardé cette pluralité de centralités. Le problème c'est que ces centres sont de trop petites dimensions, de faible attractivité, et qu'ils ne sont pas toujours complémentaires et coordonnés entre eux :

- le **centre directionnel des affaires** n'existe pas vraiment (même si le quartier de la Gare St Charles est en voie de réalisation et a pour objectif de remplir ce rôle).

- l'**hypercentre commercial** à forte concentration de commerces de luxe exceptionnels est très limité et s'essouffle avec l'arrivée des galeries et centres commerciaux de périphéries.

- les **pôles commerciaux** de périphérie s'organisent en centres secondaires.

- l'**effacement de la centralité de la Canebière** et du Vieux Port (sous l'effet de la mutation sociale, des changements dans les modes de loisirs et l'éclatement des lieux ludiques).

Au regard de cette situation, il est impératif de redonner vie aux centres, en leur rendant leur attractivité et leurs fonctions de coordination.

Pour conclure, le début des années 1980 marque un changement dans les stratégies urbaines déployées sur Marseille. Désormais, la priorité actuelle semble être la revitalisation du centre ancien de la Canebière à la Porte d'Aix et de la gare St Charles se poursuivant de nos jours par l'agrandissement du pôle universitaire.

Suite à ce bref état des lieux de la situation actuelle de la ville de Marseille, deux constats s'imposent : premièrement, le pouvoir d'achat des marseillais est très bas pour un fort taux de la population suite à la crise économique dans laquelle la ville est plongée.

Deuxièmement, les logements des centres-ville sont trop spacieux donc trop chers, ce qui se traduit par un grand nombre de logements vacants ou sous-exploités, et donc des centres-ville qui se meurent et se désertifient peu à peu, résultat d'une crise démographique et sociale combinée à une crise de l'habitat.

Comment rendre plus accessibles les grands logements marseillais pour re-dynamiser et ré-activer les centres ? Comment densifier la ville pour ré-apporter de la vie et de l'activité ?

Les rues sont de plus en plus désertes, les petits commerces de proximité ferment face à la concurrence des énormes centres commerciaux de périphérie. L'une des premières hypothèses à la solution de la revitalisation des centres-villes urbains serait de traiter la notion de densification des villes. En augmentant le nombre d'habitants, les commerces pourraient retrouver leur économie de proximité, mais pour cela il faudrait aussi repenser les manières d'habiter la ville, ses déplacements et ses échanges. La densification ne doit pas être seulement instaurée par l'augmentation du nombre d'habitants au mètre carré. Cette opération doit aussi prendre en compte l'amélioration ou l'augmentation du nombre de services et d'équipements culturels, sportifs et scolaires pour améliorer la qualité de vie des habitants. Le choix de densifier pousse à repenser la manière de vivre ensemble, car la promiscuité implique la nécessité de la bonne entente entre habitants, entre voisins, entre pratiquants et usagers de l'espace habité.

Comment ré-instaurer le partage et l'échange entre les habitants ? Comment ré-apprendre à faire société ? Comment diversifier et apporter de la mixité sociale dans nos centres-villes ?

Car l'enjeu de la densification n'est pas de renforcer ni d'alimenter les inégalités et ségrégations sociales et spatiales. Pour cela, il faut penser une mixité sociale peut-être par l'hypothèse de la mise en place d'une mixité typologique ou aussi par l'instauration d'une mixité des modes d'habiter.

La cohabitation est une autre hypothèse qui permettrait de favoriser la densification des centres urbains. La cohabitation intergénérationnelle permettrait, elle, d'appuyer une mixité sociale et générationnelle. Ainsi par le partage d'un même espace de vie : celui du logement, celui du bâtiment, ou encore celui de la ville, cohabiter permettrait de faire renaitre le lien social et de revitaliser les centres-villes urbains. Voici la première hypothèse qui est faite pour introduire la recherche menée lors de ce mémoire.

«Cogénéralber » : L'habitat intergénérationnel ou la cohabitation mixte comme réponse à deux crises contemporaines : l'intergénérationnelle et celle du logement.

Une fois que cette hypothèse sera étudiée, je vais essayer de mettre en pratique les apprentissages des différentes informations et constats observés dans le cadre d'un concours architectural qui vise à réhabiliter des logements marseillais. En lien avec un bailleur social UNICIL, je vais essayer de mettre en pratique le projet d'une cohabitation intergénérationnelle. Pour cela je vais en croisant le regard de deux méthodologies de travaux différents, menés par Jean Cuisenier et par Monique Eleb, tenter de trouver un modèle de représentation

graphique qui permet d'évaluer les aptitudes d'un habitat existant à recevoir la cohabitation entre génération ; basé sur les nécessités, et dispositifs précédemment définis comme essentiels pour le bon fonctionnement du vivre ensemble.

Je vais donc dans une première partie, définir les concepts de génération et d'intergénérationnel puis les concepts de l'habitat et ses particularités en fonction des générations. Dans une deuxième partie je vais parler de l'habitat intergénérationnel à ses différentes échelles à l'aide d'études de cas situés dans différentes villes françaises. Et enfin, dans une troisième partie je vais étudier le concept de cogénération à Marseille à l'aide de conception de modèles d'étude d'aptitude à recevoir la cogénération.

1 / COGÉNÉRABITER OU COHABITATION INTERGÉNÉRATIONNELLE

1.1 / Génération : tout et surtout n'importe quoi

Le concept de « génération » renvoie à l'une des dimensions essentielles de la vie d'un individu : le temps. Ce temps est la durée qui sépare sa naissance de sa mort. Lorsque l'on tente de définir le terme de génération, on remarque qu'il existe une pluralité d'approche qui rendent sa compréhension complexe.

Le Centre National de Ressources Textuelles et Lexicales (Cnrtl) met en avant plusieurs aspects du terme génération : tout d'abord il en donne une définition globale par l'*«action d'engendrer, action par laquelle une chose est produite»*. Puis, en tentant de se préciser sous diverses domaines, les sens se multiplient enrôlant alors plusieurs définitions allant d'*«ensemble de ceux qui descendent d'une même origine»* à *«chaque degré de filiation; laps de temps qui sépare ces degrés de filiation (environ trente ans)»* ou bien encore *«chacune des phases successives qui marquent un changement important dans une*

technique en évolution, ensemble des appareils, équipements, machines, etc. utilisant la même technologie».

Dans le dictionnaire du Larousse la définition du concept de génération est encore plus floue et étendue :

«- Fonction par laquelle les êtres organisés se reproduisent.

- Suite d'êtres organisés semblables, provenant les uns des autres.

- Ensemble d'êtres, de personnes qui descendent d'un individu à chaque degré de filiation.

- Espace de temps qui sépare chacun des degrés de filiation.

- Ensemble des personnes vivant dans le même temps et étant à peu près du même âge.

- Dans certaines techniques, phase qui marque l'évolution d'un appareillage et des conceptions qui lui sont propres ; ensemble des appareils qui relèvent d'une de ces phases de développement.

- Action de générer une phrase».

Dans le dictionnaire du Littré, de nouveaux domaines de définitions de «génération» viennent s'ajouter à ceux précédemment explicités : la génération peut être employée dans le domaine de la musique « *Génération des sons, hypothèse d'après laquelle la basse produit des sons qui s'y superposent de tierce en tierce*» mais aussi dans le domaine de la géométrie «*Construction d'une étendue déterminée, par le moyen d'une autre étendue supposée en mouvement. Formation, en parlant de nombres qui servent à en former d'autres*».

Comme le montre ces extraits de nombreux dictionnaires, le mot génération est un mot valise, employé souvent et partout dans tous types de contexte sans vraiment correspondre à une définition précise. Je pense qu'il faut ici, tout d'abord, tenter de définir le terme de génération selon les différents domaines d'étude dans lequel il peut être employé, pour ensuite voir quelle est la définition qu'il conviendrait le mieux d'utiliser dans le cadre de cette étude.

Pour reprendre depuis le début, il faut étudier l'origine du terme, le mot «génération» vient du latin *generatum*, *generatio*, qui vient de l'action de «production» et donc surtout de «reproduction» et qui signifie «engendrer». C'est donc premièrement un terme tiré du domaine de la biologie.

a. Génération familiale, vision des biologistes

La génération, dans un cadre scientifique, signifie : «*qui donne naissance à*». La génération est donc liée aux rapports de la naissance. Elle désigne la place de chacun dans un système d'alliances et de filiations. C'est donc une position relative par rapport aux autres personnes de ce système : tout le monde est fils ou petit-fils d'un autre fils de ou petit-fils de... Les scientifiques définissent donc le terme de génération par l'ensemble des liens familiaux qui définissent un individu et le replace dans une place donc génération respective par rapport à d'autres générations.

b. Génération entre statistique et population, vision des démographes

Chez les démographes, le mot génération est comparable à ce qu'ils appellent «*cohorte*». La cohorte correspond à l'ensemble des individus nés au même moment, durant la même année,

dont il est possible de suivre et d'analyser le destin commun tout au long de leurs parcours d'existence. (génération 1995, génération 1996, génération 1997...). Les démographes définissent donc la génération par le simple fait de la simultanéité de vie dont ils vont décrire les aspects dans la durée de certaines étapes de la vie : formation, salaires, nombre d'enfants...

c. Génération morale et la « conscience des classes », vision sociale

La génération dans une vision sociale correspond à une communauté de contemporains, à un collectif, un regroupement de personnes qui sont liées par des idées, des engagements et/ou des principes. Autrement dit, la génération est un ensemble d'individus rassemblés autour d'un «*imaginaire commun*», d'un sentiment partagé collectivement autour de mêmes événements ou d'un certain nombre de références communes. Ces individus sont donc liés par une « conscience de classe d'âge » commune. Le sociologue Karl Mannheim donne une définition sociologique et historique des générations comme des «sous-ensembles, s'opposant par leurs orientations politico-idéologiques, représentées par des «groupes concrets» portés par des leaders actifs en qui ils se reconnaissent et qui en sont les porte-parole».¹³

d. Génération qui marque l'Histoire, vision d'historien

D'un point de vue historique, une génération est un groupe d'individus qui entrent dans l'âge adulte à un moment particulièrement significatif de l'Histoire (Génération de la Résistance, Génération de la guerre de 14...). Il faut donc qu'il y ait un événement de référence qui serve de marqueur historique pour faire naître une nouvelle génération.

13 : Mannheim Karl, *Le problème des générations*, Armand Colin, coll. Hors Collection, 2011

e. Génération professionnelle, vision économique

Le terme de génération est donc ici défini par rapport au travail et à l'activité professionnelle. Les économistes distinguent donc trois grandes générations : ceux qui ne sont pas encore dans le travail (enfants et jeunes en formations), ceux qui sont dans le travail ou en recherche d'emploi et ceux qui sont «après le travail» (les retraités). Il y a donc ceux qui ne sont pas encore actifs, les actifs, et ceux qui ne sont plus actifs.

f. Génération à la mode, mode de génération, vision commerciale

La notion de génération est énormément employée dans le monde de la publicité et du commerce. Le moindre événement, la moindre innovation technologique, le moindre phénomène de mode fait naître immédiatement une nouvelle génération plaçant l'invention technologique comme un marqueur historique crucial sans se poser réellement la question de savoir si, oui ou non, il est pertinent vis à vis de l'Histoire. Alors la notion de génération s'élargit et accompagnant l'accélération du monde contemporain, des générations naissent de plus en plus vite. Elle s'étend même jusqu'à des mouvements ou des regroupements (génération think tank, génération région, générations selfie, génération infertile, génération spontanée, génération dorée, sacrifiée, dépossédée, morale, inoxydable, Moulinex, courage, kangourou, X, Y, silver, la génération Mitterand ou Tonton, la Black Blanc Beur de 1998, puis la Facebook, l'ipad, la Bataclan, jusqu'à la toute récente Génération Pokemon Go...).

Toutes ces nouvelles générations sont le fruit de «marketeur», qui ont pour but de produire un discours, des signes et des images comme marqueurs de communication et bien souvent de ventes.

BIOLOGISTE



DÉMOGRAPHE



SOCIOLOGUE



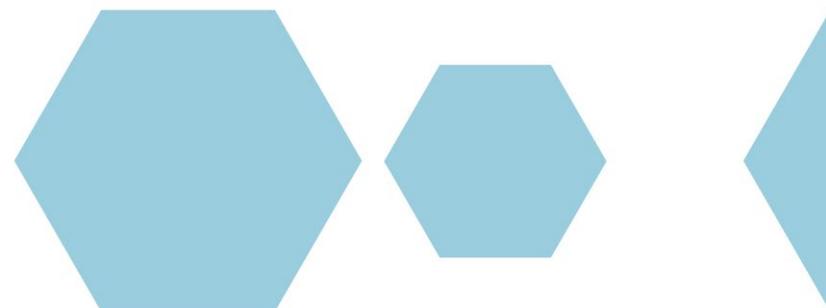
HISTORIEN

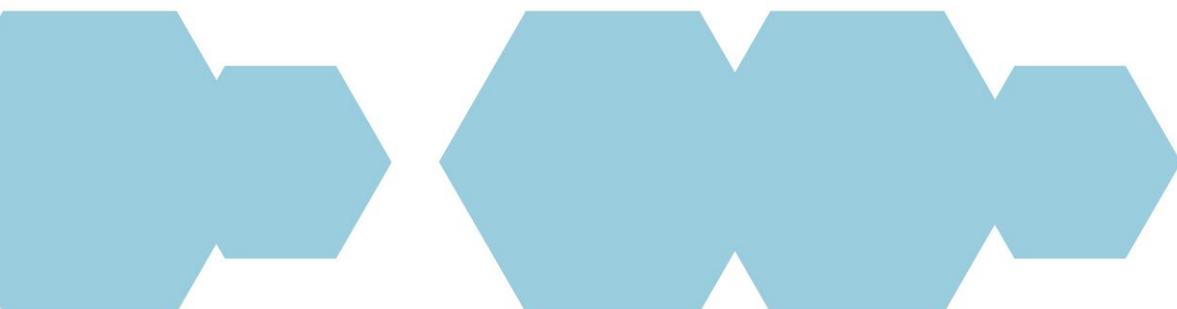


ÉCONOMISTE



COMMERCIAL





Néanmoins certaines générations sont plus remarquables, et s'approchant de la définition des historiens et des sociologues on peut alors distinguer quelques grandes générations contemporaines dont la diversification et le rythme de naissance s'accélère. En effet on voit donc se former les générations suivantes :

La Génération perdue, de 1890 à 1925

Selon les théoriciens W. Strauss et N. Howe, la génération perdue¹⁴ (autrement appelée en France : Génération au Feu ou en Flammes) correspond à la cohorte de personnes nées entre 1883 et 1900. Ayant atteint leur majorité durant la Première Guerre mondiale, ils connaîtront les années folles des années 1920. Ils se caractérisent par leur rébellion contre les valeurs de leurs parents, sceptiques quant à l'autorité et cyniques envers le devenir de l'humanité. Ils ont mis à bas l'idéologie patriotique, progressiste et matérialiste, recherchant l'hédonisme, la légèreté, et la frivolité.

La Génération silencieuse, de 1925 à 1942

Se référant à ceux nés entre le milieu des années 1920 et le début/milieu des années 1940. Cette génération est née entre la Grande Dépression et la Seconde Guerre mondiale. Elle est caractérisée par des conditions et des obligations de travail dur sans en être revendicative, d'où son nom.

Les Baby-boomers, de 1943 à 1959

Sans doute la catégorie la plus connue. Elle correspond à la vague de naissances qui a suivi la fin de la Seconde Guerre mondiale et s'étend jusqu'au milieu des années 60. C'est une génération qui a grandi en plein essor économique, dans la France des Trente Glorieuses, quasiment dépourvue de chômage. Les baby-boomers ont aussi vécu la libération des mœurs dans une période marquée par Mai 68.

14 : Strauss
William et Howe
Neil, *Generations:
The History of
America's Future,
1584 to 2069*, 1992

La Génération X, de 1960 à 1977

Parfois qualifiée de «génération sacrifiée», elle est arrivée dans un marché du travail plombé par les chocs pétroliers. Elle a également grandi avec le spectre du sida et des familles de plus en plus marquées par le divorce. Présentée comme désabusée, elle est entourée par les baby-boomers et les générations qui ont profité de la création d'Internet.

Les Xennials, de 1977 à 1983

Définie comme une micro ou une inter-génération¹⁵ entre le pessimisme affiché par la génération X et le joyeux optimisme revendiqué par les Millennials. Les Xennials faisaient déjà partie de la population active lorsque la récession a frappé au contraire des Millennials, ce qui leur vaut une différenciation.

15 : les Xennials sont définis par la sociologue à l'université de Melbourne, Dan Woodman, en 2014.

La Génération Y ou les Millennials, de 1978 à 1994

C'est la première véritable génération à grandir avec Internet, l'ordinateur et les jeux vidéo. Ils sont dans ce que les sociologues appellent le «présentisme»¹⁶, la culture de l'immédiateté. Ils sont caractérisés par une omniprésence simultanée du monde réel et du monde virtuel, à la fois là et ailleurs. Cette génération est souvent décrite comme la plus voyageuse, notamment grâce à la création des programmes d'échange ERASMUS.

16 : le présentisme est la théorie métaphysique selon laquelle seul le présent existe, contrairement au passé et au futur qui n'existent pas.

La Génération Z ou «digital native», à partir de 1995

Si la génération Y est celle d'Internet, la Z est celle des smartphones et des réseaux sociaux. Son Z lui vient du mot «zappeur». Ils utilisent surtout une zone du cerveau, le cortex préfrontal, pour améliorer cette rapidité de décision. Car face aux écrans, les «natifs du numérique ont une sorte de TGV cérébral, qui va de l'œil jusqu'au pouce sur l'écran»¹⁷, souligne Olivier Houdé, directeur du Laboratoire de psychologie et de l'éducation de l'enfant au CNRS.

17 : Houde Olivier, Apprendre à résister, Editions Le Pommier, 2014

Cette évolution et accélération de la naissance de nouvelles générations s'oppose à la définition des biologistes et démographes dont le rythme de renouvellement ralentit. En effet, puisque les scientifiques définissent la génération comme lien familial d'engendrement soit l'espérance mathématique » de l'âge d'une femme d'être mère », cette définition parlant de famille me semble là plus juste pour parler d'intergénérationnel et d'habitat intergénérationnel.

Cette définition correspond au cycle de renouvellement d'une population adulte apte à se reproduire, à savoir environ 25 ans. À une époque plus ancienne, le degré de génération était plus proche de 20 ans car les hommes se reproduisaient plus jeunes et leur espérance de vie était plus courte.

Aujourd'hui, si l'on se réfère aux textes relatifs à la démographie humaine, l'âge moyen d'une femme à la naissance de son premier enfant est de 30 ans. On peut donc voir que la génération passe de l'ensemble des individus compris dans une tranche d'âge qui est passée de 20 ans à 30 ans. Ainsi, la durée d'une génération varie au fil de l'histoire : entre 20 ans, jadis, et 30 ans, de nos jours. Une bonne estimation serait de 25 ans.

Il me semble important de modérer cette définition en deux points. Premièrement, cela serait une erreur de considérer le temps comme une donnée fixe. En effet si une génération est environ égale à 25 ans, il faut tout de même être conscient que dans l'évolution de l'Histoire et du temps, les générations d'un même âge et celles d'aujourd'hui n'ont pas le même mode de vie ni la même place dans la société. Par exemple les sexagénaires des années 2010 ont des modes et commodités de vie ainsi qu'un rôle et une place dans le monde sociétal très différent qu'en 1950. Les définitions des générations selon les époques sont donc à nuancer :

les “vieux” d’aujourd’hui le sont en quelque sorte moins qu’hier. Il en est de même pour les jeunes, un âge dont on saisit de plus en plus mal les étapes.

La deuxième est de considérer la génération comme un bloc d’individus semblables, ayant les mêmes besoins. Je regroupe dans ce mémoire des individus sous le grand chapeau de génération sans oublier que chaque individu a des besoins et une identité propre. Ce mémoire se contentera alors d’en étudier les grands principes et grandes échelles de valeurs de nécessités communes à ces individus bien qu’elles peuvent être ressenties comme plus ou moins importantes selon chacun.

1. 2 / Intergénérationnel : des relations complexes et évolutives

Lorsque l'on cherche à définir le terme «intergénération» ou «intergénérationnel» on s'aperçoit que ces termes n'existent pas dans les dictionnaires comme le Littré ou le CnRTL. Seul le Larousse tente d'y répondre en donnant la maigre définition suivante : «Qui concerne les relations entre les générations».

Le mot «intergénérationnel» est constitué de *génération* avec le préfixe *inter-* et le suffixe *-el*. Le préfixe *inter-* vient du latin *intere* : «entre», il apporte la relativité à l'intervalle ou aux relations mutuelles de réciprocité.

Le concept d'intergénérationnel est donc par conséquent l'étude des relations de réciprocité entre les générations, comme défini précédemment, entre les personnes d'âges qui diffèrent d'environ 25 ans.

Si aujourd'hui, on estime une génération à 25 ans, on peut alors voir cohabiter dans une même époque quatre générations en même temps. Cette idée de générations qui habitent un même espace dans un même temps met en lumière la notion de coexistence. Lorsque des groupes d'individus si distincts de part leurs âges, cohabitent, cela fait naître deux types de relations : les relations «*horizontales*» et les relations «*verticales*».

Les relations «*horizontales*» concernent les liens entre les membres d'une génération qui illustrent la diversité de la vie et la complexité des liens sociaux.

Les relations «*verticales*» quant à elles, concernent les liens entre les générations, soulignés par les âges et le rôle familial, créant des relations ascendantes ou descendantes qui peuvent être renforcées par la réciprocité.

Dans l'étude des relations intergénérationnelles il est important de traiter les deux types de relations car le croisement des deux, montre la diversité et l'hétérogénéité des liens intergénérationnels. Ces différentes relations mettent en valeur aussi la pluridisciplinarité du terme d'intergénérationnel : hors du cadre familial, l'intergénérationnel se retrouve aussi dans la société, dans le monde du travail...

Les relations horizontales :

Comme nous l'avons nuancé précédemment, une génération n'est pas unie mais elle peut être plurielle. Les relations horizontales concernent ceux qui ont une simultanéité d'existence dans un contexte historique et socioculturel identique. Au sein d'une génération coexistent donc des unités générationnelles formées de groupes d'individus qui confrontent leurs perceptions du réel, véhiculent

des attitudes fondamentales, intégratrices, et des principes formateurs qui ont une force socialisante.

Enfin, ces unités générationnelles sont des minorités agissantes en comparaison de la totalité des membres de la génération qui, individuellement, élaborent leurs propres réponses. Ces unités générationnelles peuvent être rassemblées autour de groupes concrets, de noyaux, propices à une stimulation intellectuelle mutuelle. Ces groupes réflexifs sont animés parfois par des intellectuels qui n'appartiennent pas forcément au même groupe d'âge mais qui se rattachent aux unités et aux groupes concrets, soit du fait de leur position dominante dans le champ politique, soit du fait de leur propre position dominante dans le champ intellectuel.

Pour conclure, la période ne révèle pas une génération homogène, mais une génération plurielle parmi des générations qui sont mises en lumière par les relations horizontales.

Les relations verticales :

Dans le cadre familial, les relations verticales définissent les liens entre les ascendants et descendants qui reposent sur des traditions et des interdits : les adultes détiennent l'autorité du fait de leurs expériences et de leur position familiale.

Les jeunes l'acceptent ou la rejettent, la contournent, la contestent, mais les relations verticales entre générations peuvent aussi prendre la forme d'aides et de transferts divers : transmission des savoirs et savoirs-faire, soutien moral et matériel apporté aux enfants et petits-enfants par les grands-parents, prise en charge des parents âgés. Elles peuvent donc, sous cet angle, sortir du cadre familial et se retrouver dans d'autres domaines comme celui du travail par exemple.

Ces relations verticales et horizontales qui permettent de rendre compte de la complexité et hétérogénéité des liens intergénérationnels ont-ils toujours été constants ?

Avec l'évolution de notre société, le développement de l'individualisme et l'augmentation de la mobilité chez les jeunes, **comment ont évolué les liens intergénérationnels au travers du temps ? Ont-ils toujours été constants et de même nature ?**

1.2.1 / Évolution des liens intergénérationnels à travers le temps

«Récemment encore, les aînés disaient : «Vous savez, j'ai été jeune, mais vous, vous n'avez jamais encore été vieux». Aujourd'hui les jeunes peuvent répondre : «Vous n'avez jamais été jeunes dans le monde où, moi, je suis jeune, et vous ne le serez jamais.»¹⁸ M. Mead

18 : M. Mead,
Le fossé des
générations, 1972

«Que reste-t-il de toutes les souffrances que nous avons cru endurer dans notre jeunesse ? Rien, pas même une réminiscence. Le pire, une fois expérimenté, se réduit avec le temps à un petit rire de stupeur. Stupeur d'avoir attaché tant d'importance à si peu de chose. J'ai, moi aussi, cru fatal ce qui par la suite ne s'est révélé mortel qu'à cause de l'ennui qui me vient en y pensant. Brisés ou entiers ne continuons-nous pas à vivre malgré tout divisés ? Et les angoisses d'autrefois nous apparaissent comme des mondes tellement éloignés de nous aujourd'hui, qu'il nous paraît invraisemblable d'avoir pu les habiter par le passé.»¹⁹ Aldo Busi

19 : Busi Aldo,
Séminaire sur la
jeunesse, 1988

Une première chose est sûre, les relations intergénérationnelles sociales et familiales ont toutes été bouleversées dans les différents domaines où elles coexistent par l'hypermodernité. En effet, la société contemporaine est consciente d'un changement, et de la possibilité de la naissance d'une dangereuse rupture entre les générations. L'individualisation croissante, l'allongement de la durée moyenne de vie, la diminution du nombre d'enfant, l'effervescence des nouvelles technologies... ont bouleversés la structure sociale et démographique de notre société.

a. Du père tout puissant, à l'enfant chéri

La première sphère intergénérationnelle à s'être métamorphosée est la sphère familiale. En l'espace de quelques dizaines d'années, le schéma familial en Europe a changé, passant du pater familias tout-puissant aux parents aimants puis à l'enfant devenu pilier central et pivot de la cellule familiale.

De plus, les rites de passages qui marquaient l'entrée des jeunes dans le monde des adultes se sont largement évanouis, rendant plus confuse la limite entre les jeunes et les adultes. Le service militaire obligatoire n'existe plus, les diplômes ont perdu leur valeur, l'entrée dans le monde du travail est maintenant séquencée par de nombreux titres et phases : stagiaire, en contrat déterminé...

b. Actifs vs. inactifs : l'injustice économique et les vieux dominants

La deuxième sphère qui fut très touchée, elle aussi, est la sphère du travail.

Le travail distingue clairement trois temps de la vie : ceux qui vont devenir actifs, ceux qui sont actifs et ceux qui ne sont plus actifs. Mais on voit aujourd'hui les frontières des actifs/inactifs se brouiller : aujourd'hui

Les formations s'étendent à toute la durée de la vie par la création des « *Universités du temps libre* », et les retraités et étudiants qui sont réputés pour être les plus longtemps inactifs sont des acteurs sociaux majeurs (agents solidaires, élus locaux, engagés dans le tissu associatif, bénévoles...).

Et comme les rites de passage du monde des adolescents au monde des adultes pour la sphère familiale, les rites de passage dans l'entrée du monde du travail, se voient eux aussi plus flous : jadis marqués par le premier bulletin de salaire, ou la réussite aux concours, les rites d'entrée dans le monde du travail deviennent aujourd'hui plus incertains, précaires, parfois plus entrepreneuriaux que salariaux.

Le monde du travail, touché par des perturbations qui ont marqué les trente dernières années (chômage de masse et un ralentissement économique), engendre des fractures intergénérationnelles de plus en plus marquées. Louis Chauvel dans « *Le Destin des générations* »²⁰ en a relevé sept principales, que je résumerai ici sous l'aspect des quatre plus importantes :

Premièrement, la répartition du pouvoir d'achat et l'évolution salariale de plus en plus difficile : en 1975, les salariés de 50 ans gagnaient en moyenne 15% de plus que les salariés de 30 ans, laissant peu de marge à la valorisation de l'expérience et de l'âge. Les jeunes bénéficiaient alors, au départ, de salaires élevés. Aujourd'hui (en 2002 pour Louis Chauvel), l'écart est de 35% : les rares fruits de la croissance économique ont été réservés, depuis 1975, aux plus de 45 ans. Les jeunes valorisés d'hier sont devenus les seniors favorisés d'aujourd'hui, par l'ancienneté. Alors que les jeunes d'aujourd'hui sont très peu valorisés. Une génération a donc tout au long de sa vie active été favorisée aux dépens des autres. Cette situation a créé des fossés entre jeunes

20 : Chauvel Louis, *Le destin des générations. Structure sociale et cohortes en France au xxe siècle*, Paris, PUF, 1998

et seniors dans le monde du travail.

Aujourd'hui, pour ceux qui n'ont pas fait leur place à 30 ans, il est trop tard et les conditions sociales se figent, ce qui fut différent pour les quinquagénaires d'hier que l'expérience faisait monter dans l'échelle salariale.

Deuxièmement, pour la première fois en période de paix, la situation de la génération qui suit est plus difficile que celle de ses parents. Malgré la reprise économique de ces dernières années, le taux de chômage dans les deux ans qui suivent la sortie des études est encore de 20%, soit quatre ou cinq fois plus élevé que celui de leurs parents au même âge.

Ceux nés en moyenne autour de 1910-1915 ont connus un sort difficile : un quart d'orphelins précoces, un quart d'enfants d'invalides, une jeunesse dans la crise de l'entre-deux-guerres, puis la Seconde Guerre mondiale. La reprise des Trente Glorieuses (1945-1975) les attend, mais ils ont déjà 36 ans lorsque le système de retraite est créé, exigeant trente années de cotisations pour une retraite complète : pour eux, un contrat qu'ils ne pouvaient plus remplir, faute de pouvoir en satisfaire la clause principale. Pour beaucoup, cela a signifié une vieillesse misérable dans une société où les jeunes s'enrichissaient.

La génération née vers 1945 a bénéficié au contraire du mouvement montant d'un ascenseur social fonctionnant à plein régime. En revanche, pour leurs propres enfants, nés vers 1975, ces conditions d'ascensions sociale sont plus souvent compromises.

En effet, ces jeunes sont les enfants non plus d'une génération sacrifiée mais d'une génération dorée, alors qu'elle subit à plein les conséquences de vingt années de croissance ralentie.

On voit donc par ces évolutions du cadre et

de la qualité de vie que la situation des générations qui avant cela s'améliorait de plus en plus, pour la première fois, devient plus difficile.

21 : La dys-socialisation trouve son origine dans un défaut d'acquisition des conduites sociales qui sont indispensables à la vie en groupe.

Troisièmement, il y a un risque inédit de dyssocialisation²¹ pour les nouvelles générations : les nouvelles générations qui ont des difficultés à rentrer dans la vie active révélées par un fort taux de chômage, se retrouvent incomprises par leurs parents et grands-parents qui portés par la comparaison de leur époque, ne comprennent pas l'échec des jeunes.

En effet comme indiqué dans le précédent point, c'est la première fois que les jeunes générations ont une situation plus difficile que leurs parents. Cette situation s'accompagne d'une fracture idéologique du travail et de la vie active. Les nouvelles générations intériorisent cet échec, en apparence personnel, alors qu'il résulte d'un mouvement collectif peu visible, mais réel, de ralentissement social brutal. Cette incompréhension s'accompagne de dialogues difficiles qui creusent le fossé intergénérationnel.

Et enfin pour finir, quatrièmement, il y a aujourd'hui un déséquilibre de la représentation politique qui se traduit par un vieillissement de près de 14 ans de l'âge d'un titulaire d'un mandat syndical ou politique (45 à 59 ans entre 1982 et 2000).

La transmission politique actuelle suggère un problème de renouvellement. Cela pose un problème politique de taille, car les décisions de long terme sont alors souvent prises par ceux qui sont plus âgés et donc dont l'horizon temporel est le plus réduit, alors que les plus jeunes, pleinement concernés par ces décisions puisqu'ils en subiront plus longtemps les conséquences, en sont eux exclus (en tout cas absents), tenus dans l'inconscience de ce qui les attend, dans l'impuissance de faire face à l'élaboration de leur destin.

c. Nouvelles technologies, nouvelles relations

Dans les années 1990, commença la révolution d'Internet avec la popularisation du World Wide Web. L'idée première était de créer un réseau informatique, permettant aux utilisateurs de différents ordinateurs de communiquer entre eux, conduisant au développement d'un «réseau des réseaux» (network of networks)²².

La révolution des années 2010 est celle des objets connectés. Chaque jour, de nouveaux concepts naissent face à une demande toujours plus exigeante. L'Idate (Institut de l'audiovisuel et des télécommunications en Europe) estime qu'aujourd'hui qu'il y aurait environ 15 milliards d'objets connectés dans le monde contre 4 milliards seulement en 2010²³. Et cette révolution n'en est qu'à ses débuts, si on en croit l'étude menée par Gartner et l'Idate qui prévoit un taux de croissance de 10% par an pour atteindre en 2030 plus de 35 milliards d'objets connectés dans le monde. Le Département des affaires économiques et sociales de l'ONU (DAES) prévoit pour 2030 une population mondiale approximant les 8,5 milliards de personnes²⁴. Il y aura donc environ quatre fois plus d'objets connectés que de personnes sur la planète d'ici une dizaine d'année.

22 : Ronda Hauben publia *The Internet: On its International Origins and Collaborative Vision* en 2004.

23 : Robert Samuel, *Internet of Things, Idate*, 2016.

24 : *World Population Prospects: The 2015 Revision*, Département des affaires économiques et sociales de l'ONU (DAES), 2015



Dessin de : *The Internet of Things as an Attack Tool*, de Robachevsky Andrei, 2017

Cette technologie connectée a été créée pour un seul et même but : rendre service à l'homme.

Ces objets, qui ont pour vocation de transformer, ou du moins d'améliorer, notre quotidien, ont-ils pris l'ascendant sur notre vie sociale ? Qu'en est-il de la relation humaine dans tout ça ? En France comme ailleurs, dans un climat social particulièrement tendu, ces technologies qui accompagnent notre quotidien, favorisent-elles le lien entre les personnes ? Comment les nouvelles technologies bouleversent les relations humaines ?

25 : Rifkin
Jérémy, *The Zero
Marginal Cost
Society*, 2014

Jérémy Rifkin, essayiste américain et spécialiste de prospective théorise²⁵, en 2014 que, par les nouvelles technologies, les jeunes se connectent entre eux dans l'espace virtuel ce qui permet de se rassembler et se rencontrer plus facilement dans le monde physique. Grâce à cela, ils éliminent à bon rythme les dernières frontières idéologiques, culturelles et commerciales qui ont longtemps opposé le «tien» et le «mien». Selon lui les nouvelles ouvertures d'esprit naissantes grâce à ce support technologique abattent les murs qui divisent les hommes et la sensibilité empathique s'étend et se répand aussi vite que les réseaux mondiaux connectent tous les habitants de la Terre.

Selon Rifkin, les nouvelles générations seront, par l'aide des nouvelles technologies, altruistes, écologiques, anticonsuméristes, conviviales, pacifiques...

D'autres théoriciens nuancent cette théorie et sont plus difficilement convaincus par cette promesse au regard du comportement peu altruiste de la Gafa (Google, Amazon, Facebook, Apple), acteur majeur de la révolution technologique.

Hors de ce contexte plus politique, **les nouvelles technologies sont-elles des innovations qui séparent ou qui relient ? Le fossé entre générations est-il amplifié par les nouvelles technologies dont les jeunes ont les pleins savoirs et dont les seniors sont exclus et laissés pour compte ?**

Jusqu'à récemment, les relations humaines traditionnelles, consistaient en la capacité des êtres humains à échanger et parfois même à débattre entre eux sur des sujets plus ou moins sérieux, au quotidien, dans toutes circonstances : échanger sur les conditions de travail avec des collègues de bureau, sur la météo avec un voisin de palier ou sur les derniers événements quotidiens entre amis ...

L'invention d'Internet n'a pas inventé les relations entre les hommes mais cette technologie en a bouleversé la portée : hier on discutait avec les gens de son entourage, proches géographiquement de soi, aujourd'hui, on peut entrer en contact et partager avec le monde entier en quelques secondes.

Ce qui a évolué c'est le moyen de communication, le support, l'outil grâce auquel la connexion entre personnes va s'effectuer. Les nouvelles technologies ne créent pas les échanges, elles les transforment.

«Il y a désormais, réellement, une application pour tout. Il existe des réseaux sociaux pour ne plus aller faire son jogging tout seul, des communautés en ligne pour aller chasser des Pokémons en groupe, on peut choisir ses « coworkers » et son lieu de travail, même pour quelques heures... Ce que les internautes recherchent désormais, ce sont d'autres personnes qui partagent les mêmes centres d'intérêts autour d'événements qui leur ressemblent. Et cela est devenu accessible à tous.»²⁶

26 : Antoniadès Dimitri, Comment les nouvelles technologies bouleversent les relations humaines, in La Tribune, 2016

La technologie via les réseaux sociaux a permis de rassembler autour de nombreux événements qui sont partagés avec un nombre plus important de personnes. La diffusion de l'information est donc plus simple et plus rapide avec les réseaux sociaux tels que Facebook, Instagram.. La rencontre entre personnes qui n'ont pour points communs que la proximité géographique et l'appartenance à un même réseau social est facilité par Internet.

Certains pensent que captivés par les écrans, les jeunes participeraient de moins en moins aux événements, enfermés chez eux dans leur monde virtuel et n'établiraient plus de réels contacts physiques avec leur entourage.

Pourtant, les salles de cinéma battent des records de vente d'entrées, les places de concerts sont immédiatement vendues, les festivals de musique naissent et rencontrent de francs succès aux quatre coins du monde, et il en est de même pour les stades sportifs les jours de match....

« Les relations virtuelles ne se font pas au détriment de l'implication dans le monde réel, un internaute pouvant tout à fait rendre visite à ses voisins ou participer à des activités à l'échelle locale, au même titre que les «non connectés». Le temps où les nouvelles technologies étaient vues comme une menace pouvant potentiellement enfoncer un utilisateur dans une «spirale d'isolement» est révolu, il est temps de les percevoir comme un moyen de s'ouvrir au monde et trouver plus rapidement des activités IRL : « in real life ». » Dimitri Antoniadès²⁷

Les réseaux sociaux, le web, et Internet ont aboli les frontières géographiques. Ils ne représentent pas, en soi, une limite entre les gens et donc encore moins un fossé intergénérationnel, car ils sont accessibles à tous et ouverts à tous sans limite d'âge. Les jeunes peuvent envoyer des e-mails

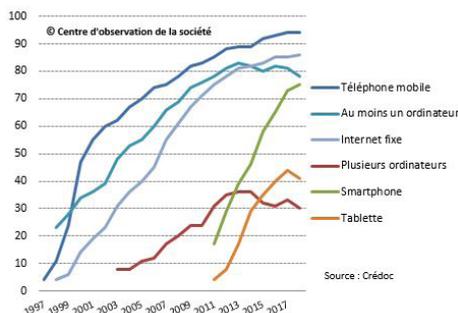
27 : Antoniadès Dimitri, Comment les nouvelles technologies bouleversent les relations humaines, in La Tribune, 2016

à leurs grands-parents et cela malgré la distance qui les séparent. Ils permettent donc dans une certaine mesure d'entretenir parfois plus d'échange entre des personnes qui, séparées par une grande distance, ne peuvent se voir physiquement que rarement. Le monde virtuel fait disparaître l'espace-temps mais aussi l'âge pour peu que la personne derrière son écran sache s'en servir. Là est donc la difficulté d'internet. **Qu'advient-il des personnes qui ne possèdent pas d'objets connectés ou qui ne savent pas les utiliser ?**

« La génération Y est née avec un clavier dans les mains, la génération Z ne peut se séparer de son smart phone. »²⁸

Qu'en est-il des générations plus âgées qui ne sont pas nées dans un monde avec Internet mais qui ont peu à peu dû s'adapter et changer leurs modes de vie en fonction de ces avancés ?

La « fracture numérique » se réduit, mais il ne faut pas oublier que les non-connectés demeurent nombreux et pas toujours de façon choisie. Selon une étude du Crédoc, pas moins de 12,5 millions de personnes en France n'ont pas d'ordinateurs chez eux et huit millions pas d'accès fixe par ordinateur à Internet.²⁹



Équipement en nouvelles technologies (%)³⁰

28 : Antoniadès Dimitri, Comment les nouvelles technologies bouleversent les relations humaines, in La Tribune, 2016

29: Crédoc, Nouvelles technologies : l'accès se généralise, l'usage plafonne, 2018

30 : Source : Crédoc, Centre d'observation de la société

Les nouvelles technologies peuvent aussi être source de clivage, principalement pour trois raisons : l'âge, le diplôme et enfin même s'il est moins important que les autres, le niveau de vie.

Selon la même étude du Crédoc, 43% des plus de 70 ans n'ont pas d'ordinateur, 18% ne disposent pas de téléphones mobiles, et 90% ne se connectent pas aux réseaux sociaux (source d'une vie sociale importante aujourd'hui).

Les générations les plus anciennes sont moins qualifiées et formées à ces technologies. Au fil des années, cette différenciation devrait peu à peu s'estomper. Pour le moment, une grande partie des personnes âgées restent très éloignées de ce nouvel univers, car elles n'en ressentent pas le besoin et ont du mal à le comprendre.

On peut quand même constater que ces pourcentages se réduisent de plus en plus et donc que l'image des personnes âgées opposées aux nouvelles technologies devient de plus en plus dépassée. On peut observer en effet ces chiffres d'étude d'un autre point de vue : en France, 82% des seniors ont un téléphone mobile, 26% un smartphone et 14% une tablette.³¹

³¹ : Crédoc, *Nouvelles technologies : l'accès se généralise, l'usage plafonne, 2014*

La vie quotidienne s'articule de plus en plus autour d'outils numériques et de nouvelles technologies initiant donc toutes les générations, car même les services publics ou services du quotidien deviennent de plus en plus numériques (poste, banques, formulaires de mairies,...). Dans certains pays même les votes pour les élections présidentielles peuvent se faire par sms : le « e-vote » (Estonie, Brésil...).

Pour conclure, les nouvelles technologies ne participent donc pas à une fracture intergénérationnelle de par la « *fracture numérique* » qui s'était fossée aux débuts de la première vague de démocratisation d'Internet. Au contraire elle permet même parfois à plusieurs générations de partager plus fréquemment car la géographie n'est plus un frein à l'échange.

Les bouleversements de la famille, la révolution du travail et les transformations de la société par les nouvelles technologies, cette triple évolution dans les trois dimensions de la génération donne le sentiment d'un chaos, mais aussi d'une déperdition de la qualité des rapports intergénérationnels. Apparaissent alors des incertitudes nouvelles, celle du « *brouillage des âges* », sur la nature et l'enchaînement des étapes de la vie : qu'est-ce qu'un enfant ? Combien de temps faut-il pour que la jeunesse se passe ? Qu'est-ce qu'un adulte ? Quand commence la vieillesse ? Cesse-t-on d'être un adulte quand on devient dépendant ?

Bouleversés par l'hypermodernité actuelle, quel est l'état des liens intergénérationnels aujourd'hui ? Dans une ère où l'individualisation est croissante et qui se manifeste par une plus grande autonomie des générations, y a-t-il une crise du lien intergénérationnel ?

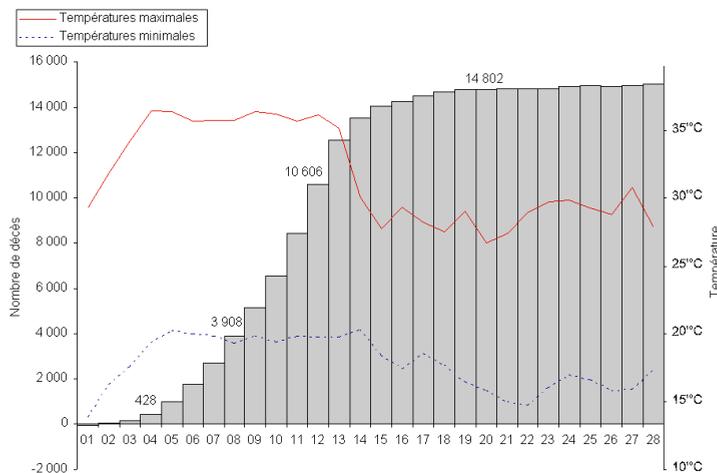
1.2.2 / Prise de conscience de l'importance et de la nécessité des liens intergénérationnels

« La jeunesse est un défaut... mais le défaut de l'âge, c'est de voir les défauts de la jeunesse. »³²
Thomas Bernhard

32 : Bernhard Thomas, *Gel*, Gallimard, 1967

« La vague de chaleur de l'été 2003 a déclenché avec une rapidité fulgurante une catastrophe sanitaire à laquelle notre pays n'était manifestement pas préparé. Les conditions climatiques extrêmes du début du mois d'août ont ainsi constitué une grave menace pour une population d'environ un million de personnes âgées dépendantes, fragiles ou gravement malade. »³³
Rapport du Sénat

33: La France et les Français face à la canicule, Rapport du Sénat, 3 février 2004, <http://www.senat.fr/rap/r03-195/r03-195.html>



Excès de décès cumulés pendant le mois d'août 2013 et relevés des températures extérieures³⁴

34 : Blog du pavillon orange, *Canicule 2003 : il y a 10 ans, la France subissait un séisme sanitaire*, 2013.

La canicule de l'été 2003 a résulté d'un bilan humain lourd qui a fait 14 802 victimes entre le 1er et le 20 Août. Mais ce qui fût encore plus marquant, c'est le bilan moral : «*la France découvrit avec stupeur qu'elle avait, sur le chemin des vacances, abandonné ses vieux.*»³⁵ Ce traumatisme suscita une prise de conscience collective sur l'état des lieux des liens intergénérationnels et de leur importance.

À partir de cette date, en France, un grand nombre d'associations de quartiers, de collectifs de commerçants se développèrent pour réfléchir aux moyens d'aider ceux qui sont «*pauvre en liens*».

Il s'agit d'apprendre à vivre tous ensemble en restant chacun chez soi en maintenant le fil de l'affection, de l'amitié et de l'aide mutuelle. 97% des Français de plus de 18 ans, et 98% des plus de 70 ans pensent qu'«*il est important de développer les liens entre les générations*».³⁶

Les liens intergénérationnels semblent aux yeux des Français importants à entretenir et à consolider pour deux motivations principales : à 58%, que «*les différentes générations ont beaucoup à apprendre les unes des autres*» et à 46%, il est «*important que les plus âgés transmettent leurs savoirs et leurs connaissances aux plus jeunes.*». Mais alors pourquoi dans notre société actuelle, a-t-on peur d'une fracture intergénérationnelle si le taux de personnes pensant ce lien important est si élevé ?

Un sondage d'Ipsos, intitulé «*Les Français et le vivre-ensemble*»³⁷, a mis en lumière les menaces, selon les Français, qui pèsent sur les liens de la société : à 43% il s'agit de l'accroissement des inégalités sociales qui renforcerait l'individualisme de notre société; à 39% la crise économique et financière qui marquerait les inégalités sociales ; à 26% les extrémistes religieux et à 5% le fossé entre les générations.

35 : Guérin Serge, Tavoillot Pierre-Henri, *La guerre des générations aura-t-elle lieu?*, Calmann Lévy, 2017

36 : Sondage Ipsos, *Notre temps*, publié en 2015

37 : Sondage Ipsos, *Les Français et le vivre ensemble*, publié en 2011.

D'après cette étude on voit bien que très peu de français pensent qu'il existe une fracture intergénérationnelle et que celle-ci serait une menace du vivre-ensemble. Pour renforcer ces chiffres 88% des 18-24 ans se disent prêts à consacrer du temps à une personne âgée.

L'Ircantec / Sofres a alors en 2013 mené une étude³⁸, plus précisément sur les solidarités intergénérationnelles, 10 ans après la canicule, et l'enquête apporte quatre informations principales :

38 : Ircantec / Sofres. Les Français et l'intergénérationnel, 2013

Premièrement, les Français, toutes générations confondues, considèrent dans leur très grande majorité (entre 60 et 68%) que «les relations intergénérationnelles sont moins fortes qu'il y a vingt ans ». Cela ne signifie pas qu'elles se soient dégradées, mais qu'elles se sont distendues.

Deuxièmement, Les Français sont la même proportion à trouver que cette évolution est inquiétante parce que ces relations leur paraissent absolument essentielles car elles peuvent prendre diverses formes : financière (60% des plus âgées vers plus jeunes, et 42% des plus jeunes vers les plus âgées), quotidienne ou réticulaire (faire bénéficier les autres générations de son réseau de relation).

Troisièmement, les activités intergénérationnelles dépassent le cercle familial et transitent vers le monde associatif. Entre désir d'aider et de transmettre : soutien scolaire, l'initiation professionnelle des jeunes, l'enseignement des personnes âgées sont des pratiques fréquentes (30%) que l'on regrette de n'avoir pas l'occasion d'effectuer plus souvent.

Et pour finir, les Français tiennent à cette forme d'engagement et la très grande majorité

d'entre eux affirme participer effectivement à une activité de solidarité intergénérationnelle, ce taux augmente avec l'âge : allant de 68% pour les moins de 25 ans à 92% pour les plus de 65 ans.

Le Campus Lab a, quant-à-lui, mené une enquête auprès des étudiants de France sur les relations intergénérationnelles entre 2012 et 2015.³⁹ L'association a conclu que 69% des jeunes jugent ces relations globalement bonnes mais 42% estiment qu'elles ont subi une détérioration.

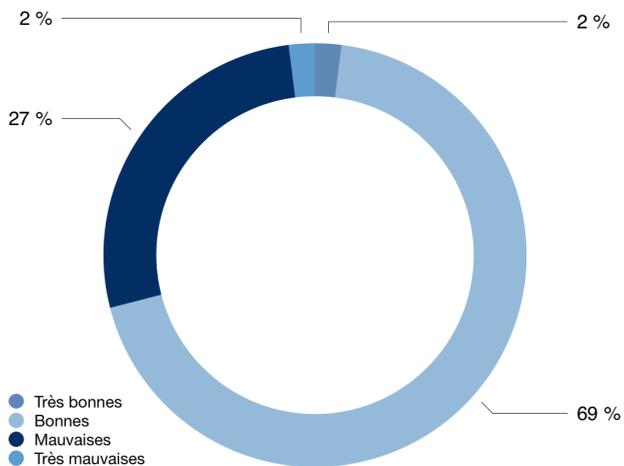
Cette enquête a révélé les domaines dans lesquels ces relations sont les plus riches; il s'agit de la culture, de l'éducation et de l'environnement. Les sports et les loisirs sont également valorisés comme offrant des moments où chacun peut prendre le temps d'être attentif aux autres.

Mais cette étude a aussi révélé que les liens intergénérationnels sont très souvent périodiques, fragmentés en « temps de nécessité », ou ils sont plus importants et plus visibles : maladie, handicap, entrée dans la vie active, perte d'autonomie, naissance des enfants, accompagnement de l'adolescence...

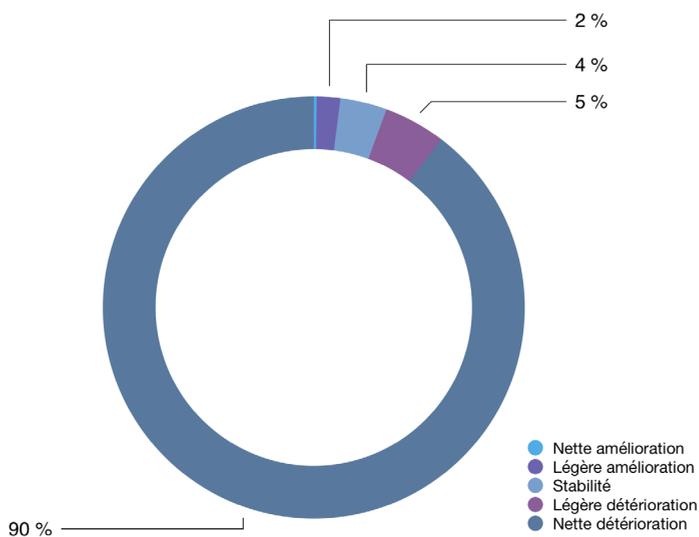
Viavoice a, en 2016, mené une enquête⁴⁰ concluant sur l'évolution des liens intergénérationnels : sur le plan familial, plus de 38% des personnes interviewées pensent qu'il y a une évolution positive, contre 33% pour une évolution négative (les personnes âgées et les femmes ont une vision plus positive). Sur le plan du travail, 37,4% des personnes pensent que les relations se dégradent, contre 20% qui pensent qu'elles s'améliorent et 35% ressentent qu'elles sont en statu quo. Et enfin, sur un plan sociétal général, seulement 18,1% de la population décrit une évolution positive, contre 46% qui pensent l'inverse.

39 : Guillaume Marion, Enquête Campus Lab/MACIF, menée à Rennes, en 2012.

40 : Viavoice, enquête intitulée Représentations de l'intergénération, 2016.

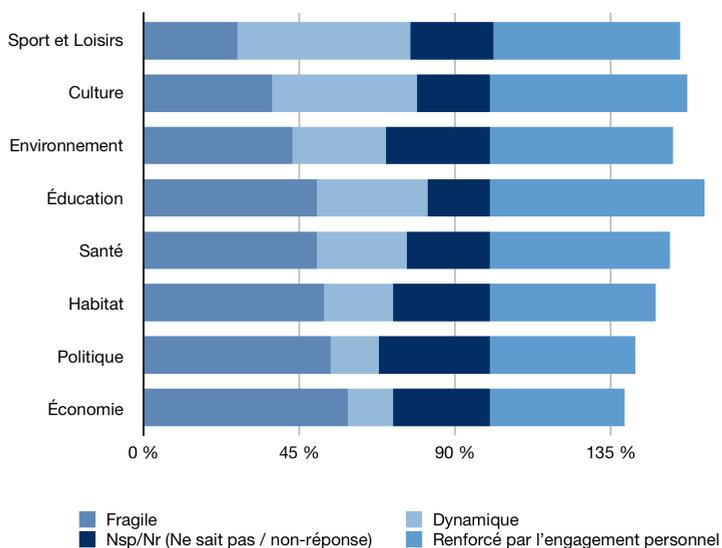


Comment jugez-vous les relations intergénérationnelles aujourd'hui ?

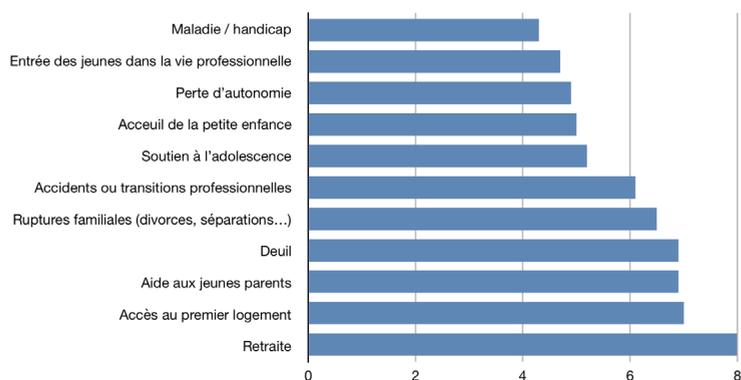


Diagrammes dont les données sont tirées de l'étude du Campus Lab, cf. : 39 : Vuillaume Marion, Enquête Campus Lab/ MACIF, menée à Rennes, en 2012.

Quelle évolution pour les liens l'intergénérationnels ?



Les secteurs privilégiés de l'intergénérationnel



Les moments du lien

Que peut-on tirer de ces nombreuses enquêtes ?

Tout d'abord, on peut remarquer que les valeurs (famille, travail et spiritualité) qui semblent universellement nécessaires pour réussir sa vie sont toujours les mêmes. Ces données sont stables et ne montrent aucun affaiblissement quant à leur importance. Les valeurs entre jeunes générations et anciennes restent donc dans leur globalité les mêmes. Il n'y a donc pas de fossé entre les buts de vie des différentes générations.

Mais, ce sont les grandes définitions de ces valeurs qui ont changé, non pas dans leurs sens, mais dans leurs formes. La famille, le travail et les ressorts de la spiritualité ne sont plus les mêmes qu'autrefois. Ces concepts changent de formes, évoluent et alors qu'ils étaient perçus comme des exigences sociales imposées « par en haut », ils sont désormais identifiés comme émanant de l'individu lui-même comme relevant d'une nécessité personnelle de construction de soi.

Donc, l'ensemble des générations expérimente ensemble, avec autant d'inquiétudes que de bénéfices, l'ère du changement perpétuel des conditions de vie. On constate donc que, même s'il y a un affaiblissement des liens intergénérationnels, la volonté et la conscience de leur importance reste présente en France, et ces liens restent basés sur des valeurs communes.

Ensuite, ces enquêtes ont permis de mettre en valeur la conscience collective (surtout venant des jeunes) de l'importance de ces relations intergénérationnelles car elles permettent la transmission de valeurs, mais aussi, la lutte contre la solitude tant des jeunes qui quittent le cocon familial que des personnes âgées mises de côté. Mettre en avant la nécessaire coopération entre les générations c'est vouloir faire renaître la transmission, car une société n'a de chance d'éviter la barbarie que si elle

sait ce qu'elle doit au passé, au monde des morts, et ce qu'elle doit à l'avenir. Quand le citoyen-écologiste prétend poser la question la plus dérangementante qui soit en demandant : « *Quel monde allons-nous laisser à nos enfants ?* », il évite de poser autre question, autrement plus inquiétante : « *À quels enfants allons-nous laisser le monde ?* », explique Jaime Semprun, dans son texte « *L'Abîme se repeuple* ». ⁴¹

41 : Semprun Jaime, *L'Abîme se repeuple*, éditions de l'encyclopédie des nuisances, 1997.

Le renforcement des liens intergénérationnels questionne aussi l'horizon des générations futures. Apparu au moment où l'humanité a pris conscience de sa puissance d'autodestruction (la maîtrise de la puissance atomique, la perspective d'un épuisement des ressources, l'ampleur de l'action humaine sur la dégradation de l'environnement...), le concept des générations futures et du lien entre les générations actuelles et futures a fait naître une éthique « sans visage » inscrite dans une durée au-delà de l'actuel.

La naissance d'une responsabilité des différentes générations envers ses descendantes a renforcé le lien intergénérationnel hors de sa propre durée.

L'intergénérationnel est maintenant porté par la conscience générale de l'impact de ses actions que la génération doit à tous prix tenter d'en supprimer les risques qu'elle a elle-même créés par égoïsme temporel : dette, pollution, menace nucléaire, consumérisme à outrance, risque financier...

Pour conclure, il est important de rappeler que nous ne sommes pas réductibles à une identité unique. Ni notre âge, ni notre génération, notre origine sociale, nos croyances religieuses, notre sexe ni notre orientation sexuelle ne peuvent séparément nous définir. Nos identités sont

multiples, complexes, paradoxales et évolutives. C'est pour cela qu'il existe des liens autant importants horizontalement que verticalement. Puis, même si nos sociétés hypermodernes adorent la mixité comme idée mais en détestent souvent la réalité, il n'y a pas de guerre entre générations car la conscience collective est éveillée sur l'importance des liens intergénérationnels. La notion de partage, de coopération et le vœux de créer quelque chose de plus riche, de plus épais que le placement côte à côte des générations, outrepassée la juxtaposition pour se diriger vers de la cohabitation nourrie par la réciprocité. Tous ces concepts sont très présents et en émergence pour la majorité de notre société actuelle.

1.3 / Restructuration de l'organisation interne de l'habitat pour une nouvelle définition de la structure sociale du logement.

Le verbe «habiter» vient du latin *habitare* : «avoir souvent» (habitude), mais ce verbe veut aussi dire «demeurer». L'action de demeurer correspond à celle de rester, continuer d'être dans un certain état ou situation, séjourner. Ce n'est que vers 1050 que le fait «d'habiter» acquiert une connotation liée à celle du logement. Ces différences progressives montrent la richesse significative du mot «habiter» allant de l'«habitation» à l'«être». Dans l'introduction de l'«*Habitat pavillonnaire*»⁴², H. Raymond écrit : «*La terre est l'habiter de l'homme, cet « être » exceptionnel parmi les «êtres» (les «étants»)*, comme son langage est la Demeure de l'être.»

42 : Raymond H., *L'habitat pavillonnaire*. Haumont N., *Les pavillonnaires. Etude psychosociologique d'un mode d'habitat*. La politique pavillonnaire, 1968

Henri Lefebvre habitué à un vocabulaire plus marxiste écrit dans son livre «*La révolution urbaine*»⁴³ : «L'être humain ne peut pas ne pas bâtir et demeurer, c'est-à-dire avoir une demeure où il

43 : Lefebvre Henri, *La révolution urbaine*, Paris, Gallimard, 1970

vit, sans quelque chose de plus (ou de moins) que lui-même : sa relation avec le possible comme avec l'imaginaire. (...) L'être humain (ne disons pas l'homme) ne peut pas ne pas habiter en poète. Si on ne lui donne pas, comme offrande et don, une possibilité d'habiter poétiquement ou d'inventer une poésie, il la fabrique à sa manière.»

Par là, il exprime l'idée que l'habiter n'est plus une question de bien faire mais un fondement, une source, car c'est de cette action que dépend toutes les qualités des sphères publiques et privées. Mais Lefebvre, enfermé dans une vision politique plus que philosophique, se limite à la définition d'habiter un habitat.

La vision de Martin Heidegger, quant-à elle nous éloigne d'une vision purement sociologique de l'habitation : pour lui, habiter ne se limite pas à l'ordre de l'habitat, du logement, de se loger. Loger n'est pas «habiter». L'«habiter», dimension existentielle de la présence de l'homme sur terre ne peut être autant réduite. C'est parce que l'homme «habite», que son «habitat» devient «habitation»⁴⁴. Pour ce dernier, le verbe «habiter» signifie plus amplement «être-présent-au-monde-et-à-autrui».

44 : Paquot, Thierry. *Habitat, habitation, habiter. Ce que parler veut dire...*, Informations sociales, vol. 123, no. 3, 2005.

Habiter s'étend donc de la plus petite cellule privée de l'habitat à l'usage et appartenance à l'espace public; lieu de partage et espace pour faire société.

*«S'il est une oeuvre humaine qui donne l'état d'une civilisation, c'est à coup sûr l'habitation.»*⁴⁵
Viollet-le-Duc

45 : Viollet-le-Duc, première page du livre Gabriel Pagnerre, architecte de notre terre - juin 2007

Habiter, c'est en somme l'acte d'une personne qui s'installe dans un lieu et en fait le sien, s'y tient et s'y maintient. C'est l'acte de tirer d'un lieu son

«habit», sinon ses «habitudes». Comme Viollet-le-Duc l'introduit dans son ouvrage sur les habitations modernes, les édifications de logements donnent l'état d'une civilisation. En effet, l'étude historique de la transformation des organisations internes des logements peut traduire la manière d'habiter donc de vivre d'une catégorie sociale, d'une société, d'une époque.

Aujourd'hui, que dirait notre manière de concevoir nos logements ? À quelles structures familiales et manières de vivre répondent nos logements contemporains ? Ceux-ci accompagnent-ils l'évolution de nos sociétés, où ont-ils du mal à traduire et suivre ces changements ?

Dans un premier temps, quelles sont les structures familiales contemporaines qui vont composer le logement ? Deuxièmement qu'elles sont les évolutions des groupes qui habitent un logement et ce groupe se restreint-il aujourd'hui à la famille ?

Premièrement, la famille nucléaire (ou la dite traditionnelle) est composée d'un couple marié ou non, avec ou sans enfants. Le couple est la base de la famille nucléaire et traditionnellement, il est

hétérosexuel, mais de nos jours l'homosexualité étant plus affirmé et montré et moins tabou, le couple pilier peut en effet aussi être homosexuel. Même si comme nous allons le voir, la structure familiale s'est transformée et a évolué sous d'autres formes, la nucléaire reste quand même toujours la plus courante.

Ensuite, le divorce s'est démocratisé et son taux s'accroît de plus en plus recomposant l'unité familiale en donnant naissance à des familles monoparentales, des familles recomposées, des parents célibataires habitant seuls ou ayant périodiquement la garde des enfants.

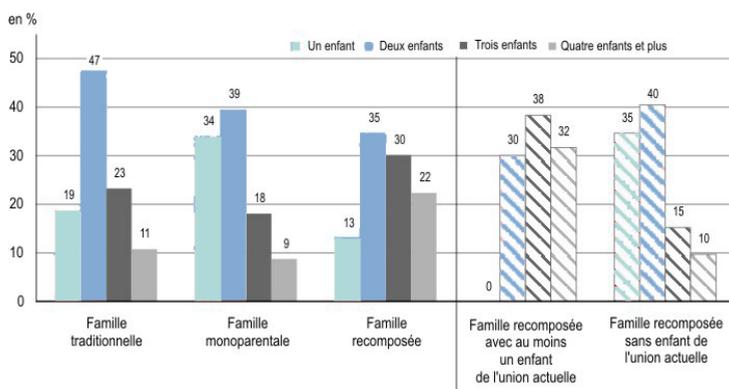
Un rapport d'étude de l'INSEE publié en 2018 montre qu'il y a 22,5 % de familles monoparentales en France en 2014.⁴⁶ Avec un taux de 18,9 % de familles monoparentales composées d'une femme seule avec enfants pour seulement 3,6 % de familles monoparentales avec un homme seul avec enfant.

Mais ces chiffres ne montrent pas les mouvements et alternances à rythmes plus ou moins réguliers les changements de garde de ces enfants issus de familles monoparentales. Les gardes alternées ont introduit une évolutivité et flexibilité du logement sur des périodes beaucoup plus réduites. Le logement doit donc s'adapter à accueillir une semaine sur deux ou tous les week-ends, mais pas durant la semaine, un ou plusieurs enfants, créant des chambres sous-utilisées ou multi-fonctionnelles, reconverties en salon ou bureau lorsque celles-ci ne sont pas utilisées.

La flexibilité du logement est aussi une question essentielle pour l'enfant qui doit être en capacité de se construire un espace personnel et intime qui ne lui appartient plus totalement, car il doit le partager avec une autre fonctionnalité lorsqu'il est absent.

46 : Pouliquen Erwan, INSEE, *Depuis 2000, la part des 18-29 ans habitant chez leurs parents augmente à nouveau*, division Logement, No 1686, 2018

Enfin, les familles recomposées ont elles, induit la nécessité de penser des espaces de logement plus spacieux devant accueillir parfois plus d'enfants que la moyenne nationale, et donc que ce que les logements standards prévoient. La famille recomposée est majoritairement issue d'un ou deux divorces. Le nombre d'enfants qui la compose peut augmenter par la recombinaison et le rassemblement de demi-frères et demi-sœurs sous un même toit.

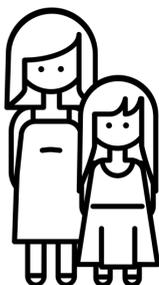
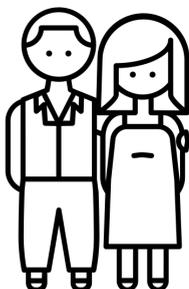
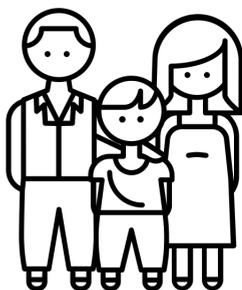


Dans les familles recomposées, un enfant sur deux vit dans une famille de trois enfants et plus.

Graphique source : Insee, moyenne annuelle des enquêtes Emploi de 2004 à 2007

Pour conclure cette première partie, on peut dire que l'unité familiale ne correspond plus forcément à une famille nucléaire traditionnelle. En effet, la démocratisation du divorce met en lumière et rend possible la séparation d'un couple. Avant, le divorce était beaucoup plus rare, car il était moins accepté donc moins permis par nos idéaux sociaux. La possibilité et la dédramatisation de l'acte de la séparation participent à l'augmentation du taux de nouvelles familles plus complexes telles que les monoparentales ou les recomposées obligeant à revisiter nos réflexions de conception des logements.

47 : Pouliquen Erwan, INSEE, Depuis 2000, la part des 18-29 ans habitant chez leurs parents augmente à nouveau, division Logement, No 1686, 2018



Exemples de nombreuses structures familiales, crédit icônes : Aline Escobar



Deuxièmement, l'augmentation de la difficulté des jeunes à entrer dans le monde du travail et le prolongement du temps des études supérieures des étudiants change le rapport au temps de la présence des jeunes dans l'habitat familial. Après une diminution amorcée au milieu des années 1990, le taux de cohabitation avec les parents a actuellement de nouveau augmenté. En effet, selon l'INSEE, en 2013, près d'un jeune adulte de 18 à 29 ans sur deux (46 %) habite chez ses parents.

	Emploi à durée indéterminée	Emploi à durée déterminée
Aucun diplôme	20	80
CAP-BEP	23	77
Baccalauréat	24	76
Bac + 2	29	71
Bac + 3/4	28	72
Bac + 5	48	52
Écoles de commerce et d'ingénieurs	54	46
Doctorat	45	55
Ensemble	30	70

Le statut du premier emploi des jeunes rentrant dans le monde du travail (en %)

Tableau source :
Céreq - Enquête 2016 auprès de la génération sortie de l'école en 2013, Observatoire des inégalités

Avec des études qui s'allongent et des opportunités de travail qui restent précaires, les

jeunes doivent pour espérer trouver un travail prolonger de plus en plus leurs études. Le temps de résidence chez les parents s'allonge donc.

Selon plusieurs études, les 20-25 ans ont du mal à quitter le domicile parental : un jeune adulte sur deux habite encore chez ses parents, c'est 5 % de plus qu'il y a 10 ans. Le confort domestique n'y est pas pour grand chose, ce sont surtout l'allongement de la durée des études, l'accès plus tardif à un emploi stable, ainsi que l'accroissement de la pauvreté pour beaucoup de jeunes qui les obligent à ce repli forcé.

Pendant longtemps, le mariage et le service militaire ont constitué des étapes décisives. Avant le service militaire, le jeune homme vivait chez ses parents et il était considéré comme un adolescent se conformant aux rôles sociaux de cet âge. À son retour, il se mariait et cherchait un métier, adoptant un rôle d'adulte.

Aujourd'hui, le passage de l'adolescence à l'âge adulte est plus diffus et moins marqué. Les états intermédiaires et les aller-retours entre la maison parentale et l'autonomie se multiplient. La vie en couple est plus tardive.

De plus, la démocratisation de la vie sexuelle a rendu plus acceptable la vie de couple chez les jeunes. La vie sexuelle et les activités sexuelles des jeunes sont moins taboues, les jeunes peuvent donc vivre plus indépendamment leurs activités même au sein du domicile familial.

Ce qui était autrefois peu accepté et donc qui représentait un motif important de départ dans un autre lieu de vie n'est plus aujourd'hui un problème.

Mais parmi les actifs de 25-29 ans, ceux qui cohabitent chez leurs parents sont moins bien insérés dans l'emploi : ils occupent plus fréquemment des emplois à durée limitée et sont plus souvent au chômage. Parmi eux, un jeune sur cinq est parti puis revenu avant 30 ans, et un sur quatre après 30 ans.

Le taux de retour chez les parents est aussi un effet récemment en hausse qui perturbe la structure familiale dans le temps. En effet, on voit aujourd'hui grandir le taux de jeunes actifs ou même d'adultes retourner vivre chez leurs parents à la suite d'un échec amoureux ou salarial. Le retour à la maison parentale peut être vécu comme une régression momentanée de son autonomie et indépendance. Leur statut devient alors complexe tout comme leur situation.

«Ces plus ou moins jeunes personnes sont souvent en échec professionnel et/ou amoureux, doivent affronter une double peine : celle d'être en difficulté et celle de décevoir leurs parents», constate Bernard Geberowicz, psychiatre et thérapeute familial.⁴⁸

48 : Costa Bernadette, *Retourner vivre chez papa-maman,* in *psychologie magazine*, 2016

Le fait d'avoir habité en autonomie dans un logement seul ou hors de chez ses parents a rendu le souhait de partir de la résidence familiale plus fort pour ceux qui sont revenus habiter chez leurs parents que chez ceux qui y ont toujours vécu, rendant la situation encore plus difficile et conflictuelle. Car d'un côté comme de l'autre, la situation peut être vécue difficilement. En effet, le retour n'est pas seulement mal vécu par les enfants, les parents eux, se sentent souvent envahis. Chacun a pris des habitudes de vie séparément et la reconnexion dans un endroit où ils ont vécu autrefois ensemble, mais dont leurs manières d'habiter à changer peut être conflictuelle. L'évolution des nouvelles manières d'habiter au sein du cercle familial et les restructurations de la famille doivent, pour être plus facilement vécues, s'accompagner d'une restructuration de l'espace du logement.

Pour conclure cette deuxième observation, on peut donc dire qu'en plus de la restructuration de la cellule familiale, le temps de la cohabitation familiale a elle aussi évolué. En effet, le temps des études supérieures s'allongent et concernent de plus en plus de jeunes ; les enfants résident de plus en plus longtemps chez leurs parents. La crise économique actuelle rend aussi plus difficile l'insertion des jeunes dans le monde du travail qui se retrouvent souvent avec des postes temporaires et doivent faire face à des périodes de chômage plus ou moins longues pouvant entraîner un retour chez les parents.

Comment l'évolution des nouvelles manières d'habiter au sein du cercle familial et les restructurations de la famille doivent s'accompagner d'une restructuration de l'espace du logement ? Comment introduire la flexibilité dans le logement face à une flexibilité de la famille ?

1.3.2 / Les évolutions du groupe domestique

Dans les dernières décennies, notre société a été perturbée par des recompositions de la structure familiale ou du groupe domestique, mais aussi des transformations démographiques comme : l'augmentation de l'espérance de vie, l'augmentation du nombre de personnes vivant seules quelque soit leur âge, l'augmentation des divorces...

Toutes ces transformations laissent émerger la possibilité de la banalisation de la pratique de cohabitation entre personnes n'ayant pas forcément

de lien de parenté. En effet, les évolutions de la société ont donné naissance à de nouvelles manières d'habiter et ont changé le rapport classique de « un logement = une famille ».

Une unité d'habitation ne correspond plus forcément à une famille. La cohabitation, la colocation... Autant de formes d'habiter qui se démocratisent et se répandent de plus en plus. Dans ces logements dont les habitants ne sont plus forcément unis par des liens familiaux sont regroupés sous le terme de « ménage ».

L'INSEE définit le ménage comme l'ensemble des personnes (apparentées ou non) qui partagent de manière habituelle un même logement (que celui-ci soit ou non leur résidence principale).

Ou ils peuvent être regroupés sous le terme de « groupe domestique ». Un groupe domestique est défini par Georges Augustins selon les termes suivants : « Ensemble de personnes qui partagent un espace résidentiel commun. Celles-ci ne sont pas obligatoirement apparentées ».⁴⁹

Le groupe domestique peut donc être composé d'une seule personne ou plusieurs. Ces personnes peuvent être d'âges et d'horizons différents.

49 : Augustins Georges, *La perpétuation des groupes domestiques. Un essai de formalisation*, 1998

Si l'on suppose que ces évolutions de mode de vie vont augmenter le taux de cohabitation, il faut donc trouver des solutions pour éviter les conflits entre cohabitants, entre générations, et entre groupes dans un espace qui en général n'a pas été conçu pour ça. L'INSEE suggère pour 2030 une montée de la cohabitation à différents âges de la vie notamment entre générations dues aux « ratés » de plus en plus fréquents de la décohabitation liés aux difficultés de conserver un emploi et aux ruptures amoureuses.

Cette augmentation a certes des fondements économiques, mais aussi des raisons liées aux changements d'idéaux et de valeurs. La

cohabitation commence à développer ses propres formes englobant de petits groupes d'amis de tout âge à des communautés de militants partageant des espaces communs. La cohabitation n'est pas une idée neuve, mais on voit actuellement apparaître des propositions spatiales expérimentales ou d'avant-garde.

Les nouvelles manières d'habiter, même si elles restent encore marginales aujourd'hui, se dirigent vers des formes de cohabitations diversifiées. Le prolongement de l'espérance de vie dans des conditions qui sont certes mieux prises en charge reste quand même difficile à gérer, car le taux de seniors est en constant accroissement alors que les structures médicalisées et le taux d'aides-soignant reste faible.

Il faut donc prévoir et accompagner ces changements en retardant un maximum l'entrée en EHPAD. Pour cela, il faut penser des manières d'habiter plus adaptée au vieillissement et comme cité précédemment pour faire face à la solitude de ces personnes, la cohabitation peut en être l'une des solutions.

Les cohabitations dans le domaine privé sont diverses et souvent concernent, en France, les personnes âgées qui se retrouvent seules dans des logements trop grands et des étudiants qui ont du mal à accéder à des logements à faible loyer et/ou qui ne veulent pas passer sans transition d'une résidence familiale à un habitat en solitaire.

Premièrement, les personnes âgées sont en grand nombre concernées par la recombinaison du groupe domestique, contraintes ou volontaires. En effet, la prise en compte de l'habitat des seniors est une vraie problématique, surtout dans une société où l'espérance de vie a presque doublé au cours du

Au milieu du XVIII^e siècle, la moitié des enfants mouraient avant l'âge de 10 ans et l'espérance de vie ne dépassait pas 25 ans. Elle atteint 30 ans à la fin du siècle, puis fait un bond à 37 ans en 1810 en partie grâce à la vaccination contre la variole.

Au cours du XX^e siècle, les avancées technologiques et progrès s'accélérent. Les décès d'enfants deviennent de plus en plus rares : 15% des enfants nés en 1900 meurent avant un an, 5 % de ceux nés en 1950 et 0,4 % (3,5 pour mille exactement) de ceux nés en 2015.

La hausse de l'espérance de vie se poursuit grâce notamment aux progrès dans la lutte contre les maladies cardio-vasculaires et les cancers. En 2017, l'espérance de vie en France atteint 79,5 ans pour les hommes et 85,4 ans pour les femmes.

Cet accroissement et prolongement de l'espérance de vie a engendré des modifications dans notre société, dont la prise en charge des seniors, et des nouveaux modes de vie dits « intermédiaires » entre la vieillesse autonome et la dépendance médicale nécessaire des établissements médicalisés ou hôpitaux.

« Dépendance », ce concept est un thème majeur dans notre société actuelle, les seniors souvent généralisés et rassemblés sous la même image du « vieux malade, au pire en fauteuil roulant, au mieux, en déambulateur »⁵⁰ sont souvent considérés par la société contemporaine comme une « charge » dont on doit à tout prix limiter les coûts.

Mais, plus longtemps autonomes dans leurs logements respectifs, ils font vivre le quartier et la vie associative pour une grande majorité des cas. Comment retarder le placement en EHPAD des personnes âgées par l'élaboration de logements adaptés et par la présence attentive d'habitants vivant plus en proximité, telle que la cohabitation l'induit ?

50 : Guérin Serge, Tavoillot Pierre-Henri, *La guerre des générations aura-t-elle lieu?*, Calmann Levy, 2017

Les cohabitations entre personnes âgées ou, entre personnes âgées et jeunes actifs ou familles, permettent de raviver les liens sociaux des seniors qui, de par leur mauvaise image dans la société contemporaine, ressentent souvent une impression de solitude et d'abandon. Par la proximité et le partage, la cohabitation permet de les inclure dans la vie sociale et associative d'un bâtiment, d'un quartier.

Deuxièmement, les étudiants sont la deuxième catégorie sociale la plus propice aux cohabitations et donc restructuration du groupe domestique.

Comme expliqué précédemment, la crise économique et le prolongement des études ont placé les étudiants et jeunes adultes dans une position difficile. Soit ils prolongent leur séjour au domicile familial soit dans l'obligation de déménager, car leurs études ou les opportunités de travail se trouvent dans une autre ville, ils doivent partir à la recherche d'un logement. Mais la crise économique étant, les loyers sont de plus en plus chers et donc de moins en moins accessibles. Le prix décroît certes en fonction de la localisation lorsque l'on s'écarte des centres-ville, mais c'est justement dans les centres que se trouvent la plupart des pôles de formation ou de travail.

Comment permettre aux jeunes d'accéder à des logements à moindre coût, mais plus proches des centres urbains, source de vie active et de formation ?

Les typologies de grands appartements des centres urbains devenus trop chers pour la population se voient de plus en plus investis par des colocations permettant de diviser le loyer par le nombre d'habitants. La colocation entre étudiants, ou entre étudiant et personne âgée ou même entre adultes devient de plus en plus commune.

Et enfin, troisièmement, des groupes de familles ou d'amis, touchés par la crise économique, font le choix de cohabiter et de réduire l'espace privatif au profit de nombreux espaces communs mutualisés ; font partis de la restructuration du groupe domestique. En effet, de nombreuses familles touchées par la crise économique décident ensemble d'habiter un même espace pour pouvoir accéder à plus de services.

Certaines familles décident donc de construire ensemble des ensembles d'habitation pour mutualiser certains espaces, créant ainsi une nouvelle définition du groupe domestique qui s'étend alors à plusieurs familles. Ces familles acceptent de réduire leurs espaces privés personnels, mais en contre partie, certains grands espaces ou services peuvent être construits et mis en commun comme une buanderie, une cuisine d'été, des jardins, ou encore des terrasses, parfois même une pièce ou studio supplémentaire en cas de réception de proches ou familles éloignées.

Les familles qui décident de construire ensemble sont une nouvelle forme naissante de cohabitation qui permet, par la mutualisation, d'acquérir plus de services et commodités.

Pour conclure, dans notre société contemporaine dû à l'ensemble des facteurs socio-économiques actuels (la crise économique, le prolongement des études, la démocratisation du divorce...) la structure familiale et la définition du groupe domestique se voient entièrement transformés et recomposés sous des problématiques différentes. **L'habitat qui selon Viollet-le-duc est l'un des meilleurs éléments architectural représentatifs des manières d'habiter d'une société, accompagne-t-il aujourd'hui ces évolutions et changements, ou a-t-il du mal à s'adapter ?**

1. 4 / Des logements qui s'adaptent aux hommes ou des hommes qui s'adaptent aux logements.

Lors d'une précédente étude menée sur les transformations de l'habitat du peuple inuit au nord du Canada, j'ai pris conscience des maux de la société inuite induits par une transformation forcée de leur habitat et de leurs manières de vivre.

Face à la rudesse de vie du peuple nordique, due à la baisse du gibier, provoquée par les chasses excessives des traites de fourrures européennes, le gouvernement canadien a voulu venir en aide à ce peuple en offrant des maisons préfabriquées de style Européen (organisation interne traditionnelle : salle de bain, cuisine, séjour, chambres séparées par des cloisons et des portes).

Même si ce geste était au départ de bonne volonté, le peuple inuit est un peuple de nomades, non sédentaires, qui a pour habitude de bâtir de lui-même ses habitats et de se déplacer selon les saisons en alternant vie sur la banquise l'hiver et vie dans la Toundra l'été.

L'habitat d'été (tente en peaux animales) ou d'hiver (igloo) sont de formes extérieures et de matériaux différents mais sont organisés intérieurement à partir d'une même logique. L'espace central est unitaire, décomposé par le mobilier et les fonctions qui y sont exercées tour à tour.

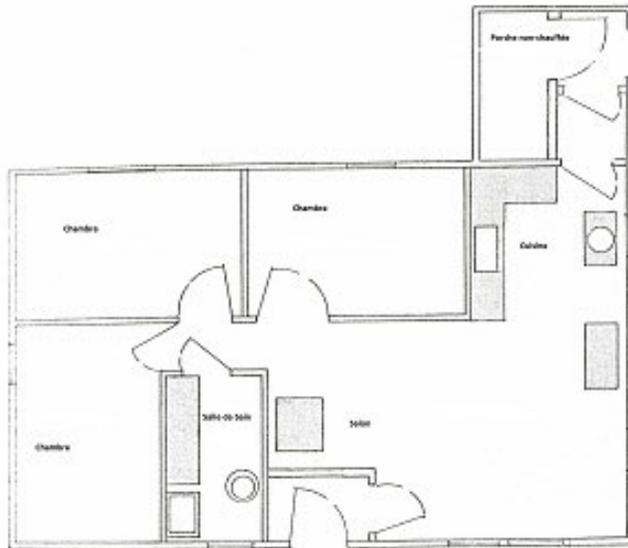
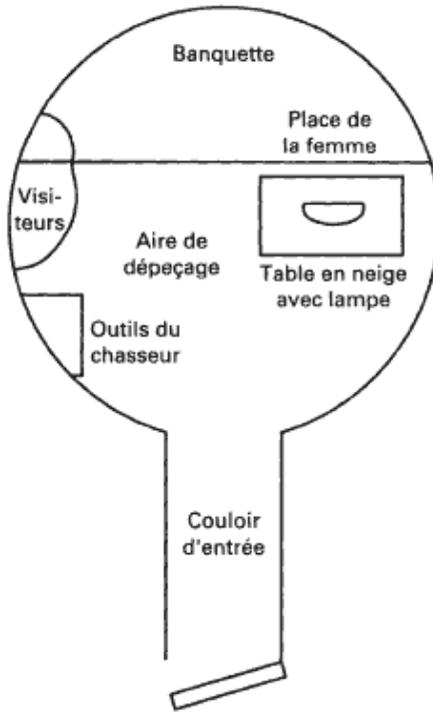
Les zones ainsi définies placent chaque membre de la famille dans sa zone de prédilection selon son rôle et sa fonction. Ainsi la femme est placée près de la lampe à huile, dans la zone de cuisine et de tissage, l'homme quant-à-lui est installé près de ses outils dans l'air de dépeçage. Lorsque la nuit arrive tous se couchent au centre de l'habitable, côte à côte. Il n'y a pas de toilettes ou salle de bain. Le rapport à l'intimité est donc différent de nos coutumes européennes. La cloison n'existe pas.

La parole, les regards circulent en permanence, ainsi la transmission des savoirs et liens intergénérationnels sont continuels.

Lorsque le gouvernement canadien a offert les maisons préfabriquées établies sous les normes occidentales, les Inuits ont habité des maisons dont ils ne comprenaient pas le fonctionnement, ni les règles de base qui la régissent. Par exemple la salle de bain était utilisée comme chambre ou débarras lorsque la maison était trop petite. Tout le monde se réunissait pour dormir ensemble dans le salon.

Ce n'est que petit à petit surtout par la démocratisation de l'école que les plus jeunes, envoyés dans des pensionnats dans d'autres villes se sont peu à peu acculturés, et voulant copier la culture du canadien des villes ont commencé à s'éloigner des parents.

Les hommes quant-à-eux, ayant perdu leur rôle et symbole de constructeur et de chasseur s'enferment de plus en plus prenant au sein de la maison la position de la femme.



Changement d'habitat : de l'espace uni à la division de pièces occidentales



Photographies du mal-logmenet du peuple Inuit au nord du Canada

Les pertes de civilités et l'abandon progressif de la pratique de la visite de voisinage qui entretenait les liens d'un clan désolidarisèrent les inuits car le visiteur n'avait plus rien à venir partager.

Le cloisonnement séparateur et diviseur physique de l'espace, sépara aussi les habitants. Alcoolisme, vague de suicide, violences familiales, fracture intergénérationnelle... tant de maux principalement dûs à une conjoncture d'effets de sédentarisation, d'acculturation et de perte d'identité qui ont fait que les inuits n'ont pas réussi à se retrouver dans une manière d'habiter et de vivre en communauté qui n'était pas la leur, et pas en lien avec leurs croyances.

Cette étude m'a permis de prendre conscience que l'architecture est un art dédié à l'homme et qu'elle doit s'adapter et correspondre aux manières d'habiter de ses habitants et non l'inverse.

Dans le cadre de la cohabitation intergénérationnelle, le logement doit donc s'adapter à plusieurs habitants qui ont différents profils et différentes manières de vivre. Elle ne doit pas s'adapter à un profil de personne aux dépens d'un autre.

Quelles sont les différentes manières de vivre des habitants auxquelles doit faire face la cohabitation intergénérationnelle ? Quelles sont les générales et synthétiques attentes de l'habitat des différentes classe d'âge ? Même si on ne peut généraliser et assurer que un groupe d'habitants aura exactement les mêmes attentes et besoins en matière de logement et de commodités car chaque individu est unique et différent, mais peut-on essayer de trouver des corrélations essentielles semblables pour une même « classe » d'âge ? Et alors, d'après cette hypothèse, les seniors, les familles, et les jeunes ont-ils des nécessités fonctionnelles d'habitats qui sont différentes, et quelles sont-elles ?

Premièrement, les personnes âgées représentent la catégorie d'habitant qui aura certainement le plus besoin d'aménagements particuliers au sein du logement. Même si un senior ne correspond pas forcément à une personne handicapée physiquement, en fauteuil roulant ou en canne, les forces physiques s'affaiblissent néanmoins avec l'âge.

Pour garantir un maximum d'autonomie au sein du logement et le plus longtemps possible pour retarder les placements en EHPAD, il est nécessaire de faciliter les déplacements et commodités au sein de celui-ci, sans forcément aller jusqu'à la mise en place de lits médicalisés. Certaines attentions peuvent être portées quant aux aménagements réalisés. En effet, l'objectif de penser un aménagement du logement en adéquation avec son usager, ici, une personne âgée, permet de compenser au préalable certains handicaps liés à l'âge tels que la diminution de la vue, de l'ouïe et des capacités physiques. Cela passe par la mise en place d'une meilleure ergonomie de l'habitat, et du bâtiment en général.

L'une des premières pièces importantes à aménager est celle de la salle de bain. D'une manière générale, la douche et les toilettes doivent être par exemple équipées de barres de maintien murales. Il conviendrait aussi mieux de mettre en place une douche de plain-pied pour en faciliter l'usage et l'accès. Il existe aussi des baignoires à porte pour éviter à la personne âgée d'enjamber le bord. Le choix du mobilier ainsi que la mise en place de quelques objets simples tels qu'un tapis antidérapant permet de réduire le risque de chute qui aura des répercussions plus graves sur la vie d'une personne âgée.

Dans la même optique de limiter les risques de chute, les sols recouverts d'objets, de tapis, de câbles sont des causes fréquentes d'accidents. Il en

est de même pour les escaliers. Ceux-ci doivent être dans l'idéal avec une hauteur de marche égale ou inférieure à 15 cm avec des nez de marche visible.

La grande majorité des chutes chez les seniors se produisent la nuit dues au manque de visibilité et/ou à la disposition trop éloignée de l'interrupteur. Des veilleuses, ou la pose de double-interrupteurs sont donc des éléments à penser. Mais aussi l'éblouissement en journée peut étourdir et déséquilibrer, de grandes baies vitrées plein sud sont, pour les personnes âgées, mais dans leur généralité à éviter si elles ne peuvent pas être protégées du soleil.

Ensuite, pour toutes les tâches du quotidien, qui, avec l'âge, deviennent de plus en plus compliquées et pénibles, certains aménagements dans la cuisine ou dans les installations de fermetures des volets, par exemple, sont à concevoir à des hauteurs ni trop basses, ni trop hautes pour que les seniors puissent garder leur autonomie le plus longtemps possible.

Et enfin, même si ces aménagements sont nécessaires au sein du logement, il ne faut pas en oublier ceux à l'échelle du bâtiment, surtout pour les habitants des appartements de grands immeubles. Des ascenseurs, des éclairages à détection de mouvements aux paliers et à l'entrée... en bref, des installations placées tout au long du chemin accompagnant le parcours de la rue au logement sont à incorporer.

Deuxièmement, pour la catégorie des familles, cette tentative d'état des lieux est plus complexe car comme nous l'avons vu précédemment la famille peut prendre de nombreuses formes (nucléaire, recomposée, monoparentale...). Ce qui peut être assuré, c'est en tout cas, la notion d'évolution dans le temps. Les enfants grandissent, veulent de l'autonomie, déménagent, parfois reviennent. Les

parents sont deux, parfois ils se séparent pour n'être plus qu'un et un ou parfois ils redeviennent deux reformant un même duo ou un nouveau.

La flexibilité, l'évolution dans le temps, la transformation, sont les maîtres mots des besoins de la famille en terme de logement.

Comment transformer une chambre d'ami, une salle de jeu ou un bureau en chambre d'enfant ? Comment donner plus d'indépendance à un adolescent ou à un jeune adulte revenu habiter dans le logement familial ? Ou comment rentabiliser l'espace non occupé d'un logement devenu trop grand à la suite des départs des enfants ; espace qui coûte cher et nécessite de l'entretien ? La famille pose la question du temps, de la flexibilité et de la réversibilité.

Troisièmement, le jeune adulte ou étudiant a lui aussi des profils qui diffèrent selon s'il est encore étudiant, ou non, et selon le secteur professionnel dans lequel il est ; mais dans une certaine généralité, l'étudiant aura besoin d'un lieu calme pour travailler, de lieux de détente où regarder la télévision, ou lire et surtout d'une chambre supplémentaire occasionnelle pour pouvoir y recevoir sa famille.

Les jeunes qui ont souvent une vie sociale active et qui ont besoin de mouvements pour échapper à la monotonie du quotidien doivent pouvoir accéder à l'échelle du quartier et de la ville à des zones urbaines différentes, à des équipements sportifs, culturels et d'apprentissage (écoles, bibliothèques...), grâce à une proximité ou à une forte desserte par les moyens de transports en commun du bâtiment jusqu'à ces lieux de vie.

Sur ce point, les besoins des trois catégories se rejoignent nécessitant tous d'être ouverts à une vie sociale et d'épanouissement dans la ville et le quartier.

Même si ces exemples d'aménagements et concepts généraux associés à chacune des catégories des seniors, des jeunes et des familles reste très suggestifs et ne tendent aucunement à établir des règles précises et universelles à appliquer pour chacun, ce sont des thèmes à explorer lors de la conception d'un logement surtout lors d'une cohabitation intergénérationnelle qui mixera alors deux profils totalement différents de personnes avec des attentes et envies encore plus différentes.

Pour conclure cette première partie, le terme intergénérationnel est complexe car le concept de génération l'est de base lui aussi. Ce mot valise signifie à la fois tout et n'importe quoi selon la science et le contexte dans lequel on l'emploie. Pour l'étude d'une cohabitation intergénérationnelle il semble juste de se baser sur le sens biologique de la génération qui correspond à l'âge moyen d'une mère qui a son premier enfant. La génération biologique (contrairement à la génération médiatique, qui s'accélère guidée par les lois publicitaires et économiques de l'instantanéité) ne s'accélère pas au contraire elle ralentie. Au début du 20^e siècle une génération était égale à environ 20 ans. Aujourd'hui l'âge d'une mère qui enfante son premier nourrisson est d'environ 30 ans. Nous allons donc prendre une moyenne de 25 ans pour caractériser une génération.

Avec les progrès de la science, l'espérance de vie s'allonge et on peut voir aujourd'hui jusqu'à quatre générations cohabiter un même temps. Cela pose les questions des liens intergénérationnels en France. Les relations intergénérationnelles sont complexes mais surtout évolutives. Passer de la structure familiale du père tout puissant, au couple fort puis à l'enfant roi a bouleversé la famille et les liens intergénérationnels qui la composent. Mais le cercle familial n'est pas le seul à voir des modifications de relations intergénérationnelles, le monde du travail, le monde social, le monde technologique, autant de bouleversements qui poussent à se demander si les liens entre générations sont en voie de se renforcer ou d'être rompus.

Le lien intergénérationnel n'est pas le seul à avoir subi des transformations. L'habitat aussi a été, pour accompagner au mieux l'évolution des hommes, modifié, et réorganisé pour correspondre à la demande changeante des besoins humains.

La famille s'est métamorphosée passant de la forme nucléaire à la recomposée ou encore la monoparentale. L'essence du ménage n'est pas resté imperméable à ses modifications. En effet, les cohabitations, colocations et autres mutualisations des espaces de l'habitat se sont démocratisées donnant naissance à une redéfinition du « groupe domestique » qui fausse le rapport une famille = un logement ; aujourd'hui un logement = un groupe domestique. Ce groupe domestique peut rassembler des personnes n'ayant aucun lien de parenté ou amoureux vivant sous un même toit.

Chaque individu, autant unique soit-il, peut être relié à une grande catégorie d'âge qui correspond à des profils différents d'habitants : senior, famille, jeune. Chaque individu aura des besoins différents qu'il s'agisse d'aménagements intérieurs, de commodités extérieures ou de flexibilité et liberté nécessaire par l'architecture de l'espace de l'habitat.

Cogénéralber signifie faire cohabiter différentes générations au sein d'un même logement, d'une même résidence ou au sein d'un même quartier. Ce terme est composé de « cohabiter » et de « génération ».

Comment faire cogénéralber des personnes d'horizons différents qui ont des besoins, attentes et envies différentes les unes des autres réunies sous une même architecture ? Comment l'architecture permet-elle de créer du lien entre les cohabitants d'une même structure peu importe l'échelle de celle-ci ?

**2 / VIVRE ENSEMBLE
ET SÉPARÉMENT :
analyses d'hospitalités
de la ville à la pièce**

2.1 / La cohabitation : entraide et réciprocité

2.1.1 / Cohabitation, co-résidence, co-existence et colocation

Vivre ensemble c'est établir les limites et les règles qui régissent l'habitat, les différents espaces et les différentes sphères communes et privées. Entre intimité et partage, il s'agit là de trouver la juste distance. Travailler le vivre ensemble consiste à définir les seuils qui enclosent l'hospitalité. Deux habitants qui habitent un même espace, correspond autant à un habitant + un habitant, qu'à deux habitants : il y a des moments et des espaces de séparation et parfois, il y a d'autres moments et espaces de partage, d'échange et de rencontre.

Cohabiter c'est donc habiter ensemble, en cohésion, en coopération. Ce terme n'est pas récent, il vient du latin *cohabitatio* ou *cohabitare* qui est un concept de vie ecclésiastique très ancien.

Dans son livre, Marc Breviglieri décrit la cohabitation comme *«le fait de vivre en présence de tiers, cohabiter, c'est en somme tenter de trouver un moyen terme entre privé et public, entre repli dans un chez-soi et une co-présence en public, entre des états situés entre une relation close et entièrement ouverte à la différence de l'autre. L'expression même de cohabitation contredit cette polarité et semble s'immiscer entre ses termes.»*⁵¹

51 : Breviglieri M et Conein B, *Tenir ensemble et vivre avec. Explorations sociologiques de l'inclinaison à cohabiter, Habitat et vie urbaine (PUCA)*, mars 2003. 2015

Les synonymes de ce concept de cohabitation sont riches et variés, mais veulent-ils réellement exprimer la même idée ? Dans le monde médiatique ou associatif, on retrouve parfois les termes de «coexistence», «co-résidence», «colocation»... Sont-ils tous équivalents ? Quelles sont les nuances que chacun de ces termes transmet à travers son expression et sa signification ?

Le terme de co-existence est composé du terme « existence », dépassant alors la notion plus spécifique de « habitat ». Dans la cohabitation il y a la notion de partager et de vivre dans un même habitat, d'être des habitants d'un lieu ensemble. D'entretenir ensemble les liens qui régissent et organisent l'habitat mutualisé. Dans le terme de co-existence, on ne parle plus d'habitat, du moins on ne se limite plus à l'habitat. Le champs des possibles s'ouvre et s'étend à bien plus que l'abri, la place public, la maison, on parle ici d'existence, de la moelle de ce qui nous compose, de ce qui nous fait, de ce pourquoi on vit.

La co-existence, c'est le fait d'exister ensemble. Exister c'est l'action d'être par sa conscience individuelle et particulière, libre et présent dans le monde. Or co-exister, ce n'est plus l'action d'être dans le monde par sa conscience individuelle et particulière

mais par une conscience commune. Co-exister c'est partager la conscience d'être par la symbiose des deux co-existants. Ce terme intègre la notion d'interdépendance vitale entre les deux êtres existants. Il n'est donc ici pas le plus adapté car il détient un sens vital trop fort, nous allons dans ce mémoire nous limiter à la notion du partage d'un espace habité et des interactions qui le régissent.

Quant aux autres termes, ceux de la co-résidence et de la colocation restent dans le même domaine d'étude que la cohabitation. Résider c'est « *rester dans un lieu* », du latin *residere* : «rester assis, séjourner», contenant plus une notion d'inactivité, de statut physique mais pas forcément d'interaction.

Lorsque l'on habite on réside mais lorsque l'on réside on n'habite pas forcément. Le terme d'habiter intègre une notion d'activité, d'interaction sociale, d'occupation volontaire et de partage avec les autres habitants et/ou avec le milieu alentours. Le fait d'habiter se caractérise par «une forte interactivité entre les acteurs et l'espace dans lequel ils évoluent» comme le définit Jacques Levy-Michel Lussault.⁵² La co-résidence est un terme plus passif, il s'agit d'habiter côte à côte mais sans forcément interagir.

Le mot « colocation » vient du latin *locatio, loco*, qui est l'action de louer, de prêter, ou d'établir un accord. Être en colocation c'est donc mettre en place un arrangement ensemble. Un arrangement qui sera associé à l'idée d'une location, donc du prêt d'un bien, de l'échange entre un bien et une somme monétaire. La colocation intègre la notion de temps car la location n'est pas définitive elle est définie par un temps prescrit.

Aujourd'hui, la colocation a pris le sens imagé des logements où co-habitent des étudiants ou jeunes principalement, elle a du mal à être assimilée

52 : Lussault
Jacques
Levy-Michel
Dictionnaire de
la géographie et
de l'espace des
sociétés, 2013

à tous les concepts aussi diverses soient-ils des différentes manières de cohabiter et des différents profils des cohabitants.

Comme nous l'avons introduit précédemment, le terme cogénération a été composé pour ce mémoire de recherche pour définir de manière plus juste et sans répétition la notion de « cohabitation intergénérationnelle ». **Mais qu'est-ce qu'une cohabitation intergénérationnelle ? Qu'est-ce que cogénération ?**

Une cohabitation intergénérationnelle est une cohabitation donc le partage d'un habitat, le fait de vivre ensemble, entre deux personnes au minimum issues de générations différentes. Puisque dans ce travail une génération est égale à 25 ans, des habitats intergénérationnels peuvent exister dans une même catégorie d'âge social : chez les seniors (personne de plus de 60 ans), un habitat entre une personne de 60 ans et une personne de 85 ans sera caractérisé d'intergénérationnel.

Mais l'intergénérationnel ne concerne pas qu'une catégorie d'âge, au contraire, la notion les traverse toutes. L'habitat intergénérationnel est largement définie comme le « projet de lieu(x) de vie qui, de manière organisé et pérenne, met en présence et structure une solidarité entre générations». ⁵³

L'ouverture de la définition proposée répondent de nombreuses formes de réalités variées, englobant sous le chapeau d'habitat intergénérationnel des projets extrêmement différents allant d'une résidence pour personnes âgées associée à une crèche, jusqu'à un logement regroupant plusieurs générations dans le même appartement....

53 : Communiqué de presse de la Fondation Roi Baudouin du 25 septembre 2006

Je propose donc de conclure de l'habitat intergénérationnel la définition suivante : **de l'échelle du logement à celui de la ville, l'habitat intergénérationnel correspond à des projets de vie au sein desquels cohabitent simultanément des générations différentes, encourageant et facilitant les interactions entre elles.**

Mais concrètement, au-delà de la mixité intergénérationnelle et d'habitants en général, **comment faire du vivre-ensemble et comment passer de l'utopie sociale à la pratique projectuelle du cogénérationner ? Qu'est-on prêt à partager et mutualiser ? Et avec qui ?**

2.1.2 / À mutations complexes, réponses diverses

Dans les dernières décennies, notre société a été perturbée par de nombreux changements qui devraient conduire à une restructuration de l'habitat et des manières d'habiter : recomposition de la famille ou du groupe domestique, des loisirs, du travail, nouvelles façons de penser l'environnement... mais aussi des transformations démographiques comme l'augmentation de l'espérance de vie, l'augmentation du nombre de personnes vivant seules quelque soit leur âge, l'augmentation des divorces qui ne sont plus tabous. Toutes ces transformations laisse émerger la possibilité de la banalisation de la pratique de cohabitation, mais aussi de sa diversification de

formes de cohabitation qui dépassent les plus communes aujourd'hui (étudiants et membres d'une même famille). Enfin, La crise économique et la plus grande tolérance des parents envers la vie sexuelle de leurs enfants entraînent une présence plus longue d'enfants adultes dans la maison de leurs parents. Les jeunes quittent plus tardivement le domicile parental.

La Fondation Abbé Pierre recense en 2018, 6 43 000 personnes (entre 17 et 59 ans) en hébergement contraint chez des tiers.

	MÉNAGES	PERSONNES
4 millions de personnes mal logées		
Personnes privées de logement personnel		
dont personnes sans domicile ⁽¹⁾		143 000
dont résidences principales en chambres d'hôtel ⁽²⁾	21 000	25 000
dont habitations de fortune ⁽³⁾		85 000
dont personnes en hébergement « contraint » chez des tiers ⁽⁴⁾		643 000
TOTAL		896 000
Personnes vivant dans des conditions de logement très difficiles		
dont privation de confort ⁽⁵⁾	939 000	2 090 000
dont surpeuplement « accentué » ⁽⁶⁾	218 000	934 000
TOTAL (sans double compte)	1 123 000	2 819 000
« Gens du voyage » subissant de mauvaises conditions d'habitat ⁽⁷⁾		208 000
Résidents de foyers de travailleurs migrants non traités ⁽⁸⁾		42 000
TOTAL des personnes mal logées (a)(sans double-compte)		3 965 000
12,1 millions de personnes fragilisées par rapport au logement		
Propriétaires occupant un logement dans une copropriété en difficulté ⁽⁹⁾	518 000	1 123 000
Locataires en impayés de loyers ou de charges ⁽¹⁰⁾	493 000	1 210 000
Personnes modestes en situation de surpeuplement modéré ⁽¹¹⁾	1 055 000	4 299 000
Personnes modestes ayant eu froid pour des raisons liées à la précarité énergétique ⁽¹²⁾	1 443 000	3 558 000
Personnes en situation d'effort financier excessif ⁽¹³⁾	2 713 000	5 732 000
TOTAL des personnes en situation de fragilité (b)(sans double-compte)	4 952 000	12 138 000
TOTAL GÉNÉRAL (a+b)(sans double-compte)		14 632 000

Tableau source : Les chiffres du mal-logement, l'état du mal-logement en France 2018, Rapport annuel #23, Fondation Abbé Pierre

Les chiffres du mal-logement en 2018

Si l'on suppose que ces évolutions de mode de vie vont augmenter le taux de cohabitation, il faut donc trouver des solutions pour éviter les conflits entre cohabitants, entre générations, et entre groupes en prévoyant et essayant de trouver les bases d'un savoir vivre ensemble.

L'INSEE suggère pour 2030 une montée de la cohabitation à différents âges de la vie notamment entre générations dues aux « ratés » de plus en plus fréquents de la décohabitation liés aux difficultés de conserver un emploi et aux ruptures amoureuses. Cette augmentation a certes des fondements économiques, mais aussi des raisons liées aux changements d'idéaux et de valeurs. La cohabitation commence à développer ses propres formes englobant des petits groupes d'amis de tous les âges à des communautés de militants partageant des espaces communs.

La cohabitation n'est pas une idée neuve mais on voit actuellement apparaître des propositions spatiales spécifiques expérimentales ou d'avant-garde. Quelles sont les formes que peut prendre l'habitat intergénérationnel ?

L'habitat intergénérationnel est multiforme, il peut se matérialiser dans l'espace sous différentes propositions allant de l'habitat groupé, à l'habitat communautaire.

Premièrement, l'habitat groupé correspond à un lieu de vie dans lequel plusieurs entités (familles ou personnes) habitent ensemble. L'habitat groupé peut prendre diverses formes (logement kangourou, logement partagé, logement étudiant chez personne âgée...) mais dans tous les cas, il est découpé en espaces privatifs et en espaces collectifs dont la gestion et parfois co-gestion

incombe principalement aux résidents. Enfin, dans l'habitat groupé « *chaque résident jouit d'un espace privé qu'il gère selon ses besoins et envies dans le respect des règles de base librement consenties* »⁵⁴. Le rassemblement d'entités de groupes domestiques ne suffit pas à faire habitat groupé, il est nécessaire que les habitants acquièrent une dimension volontariste, d'entraide et d'échange pour parler de groupement.

Ainsi, l'habitat groupé, c'est donc « posséder un chez soi en partageant un espace de vie commun, généralement autour d'un projet de vie commun. C'est un projet de solidarité active qui favorise l'échange, l'entraide et les rencontres, tout en préservant le bénéfice de la vie privée, l'espace et l'identité de chacun. »⁵⁵

54 : De Vogelaere J.-P., *L'habitat groupé, mode d'emploi*, Le Soir, 23 avril 2010.

55 : *Politiques de logement, de mobilité, d'aménagement du territoire et habitat intergénérationnel*, publication de la ligue des familles, novembre 2009.

Source Photographies : Cité Manifeste à Mulhouse, Autres architectes mandatés pour l'opération : S. Ban / A. Lacaton et J.P.H. Vassal / J. Nouvel / M. Poitevin, 2005



Opération d'habitats groupés,
Cité Manifeste à Mulhouse

Et deuxièmement, l'habitat communautaire, correspond quant-à-lui à des opérations de projets de lieu(x) de vie au sein duquel le collectif est dominant (les espaces privés sont beaucoup moins nombreux et de moindre dimension par rapport aux espaces collectifs). Les habitants sont fortement liés par une idéologie dominante, l'échange et la réciprocité peut s'étendre jusqu'au partage des revenus ou des activités professionnelles. Ce type d'habitat est généralement distingué de l'habitat groupé de par son côté religieux (ou croyance idéologique) et de part sa taille beaucoup plus importante.



Opération d'habitat communautaire.
Intérieur d'une maison partagée

S o u r c e
Photographie :
Projet LT Josai
à Nagoya au
Japon. Intérieur
d'une maison
partagée avec
espace de repos
recouvert d'un
tapis. Réalisation
Naruse Inakuma
Architects, 2013.

Dans toutes les matérialisations physiques de la cohabitation, les habitants doivent apprendre à vivre ensemble, en communauté, partager, échanger et parfois s'entraider pour faire société et pour faire lieux de vie.

Comment les habitants de tout âge s'y adaptent-ils ? Quels modes de vie inventent-ils ? Quelles valeurs partagent-ils ? Comment éviter les frictions dues à des habitus de vie parfois éloignés ? Comment trouver les bonnes distances qui garantissent un «vivre en semble» pour jouir de la vie en communauté mais aussi un «séparément», pour avoir son «quant-à-soi » et un territoire personnel ?

Avant d'étudier les différents exemples de cohabitation intergénérationnelle qui se développent en France, il est intéressant de voir pour quelles raisons les cohabitants ont-ils choisi de vivre en communauté. Dans la structure de l'Observatoire de l'habitat de Leroy Merlin, Monique Eleb, sociologue de l'habitat et Sabri Bendimérad, architecte ont menés des enquêtes de terrains pour connaître les raisons principales de la cohabitation.

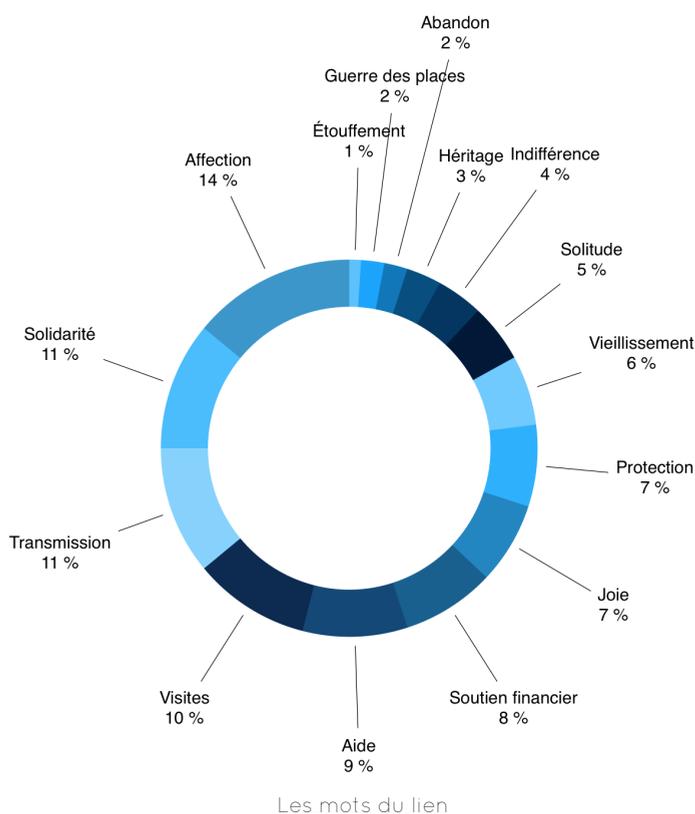
À 26%, les cohabitants citent un coût de la vie trop élevé, à 13% pour lutter contre la solitude et ainsi avoir de la compagnie. 11% font ce choix à la suite d'une séparation ou d'une perte d'emploi, 10% pour des raisons de santé et enfin 9% pour rendre service.⁵⁶

On peut donc constater qu'il y a un fort taux de cohabitation liées au vœux d'amélioration de la qualité de la vie sociale et de la lutte contre la solitude.

La cohabitation devient donc une arme contre la solitude, le renfermement, et l'exclusion par l'aide d'accès au logement, par l'entraide et la réciprocité. En effet, pour les personnes âgées, de partager un logement ou des espaces communs, c'est la certitude de pouvoir croiser une autre personne,

56 : Eleb Monique, Bendimérad Sabri, Ensemble mais séparément, les lieux de la cohabitation, Les chantiers Leroy Merlin, Numéro 14, 2015

d'avoir des échanges quotidiens, de compter pour quelqu'un et de ne pas être insignifiant, ou de ne plus compter. Pour les actifs, comme les mères célibataires par exemple, le fait de vivre dans une communauté permet une réduction des tâches ménagères, et une possible aide pour la garde ou l'éducation de leurs enfants. Enfin pour les étudiants ou jeunes travailleurs, d'un point de vue économique tout d'abord la cohabitation permet de réduire le coût du logement, mais aussi d'avoir accès à des logements plus grands et mieux situés. Puis cela leur permet aussi d'avoir une transition moins brutale du passage du domicile parental à un logement individuel.



Source graphique : Guérin Serge, Tavoillot Pierre-Henri, La guerre des générations aura-t-elle lieu?, Calmann Levy, 2017

Pour comprendre les enjeux de la cohabitation intergénérationnelle, il serait intéressant de se baser sur un corpus d'opérations de logements à analyser selon plusieurs échelles différentes celle du quartier, celle du bâtiment, celle du logement, et enfin celle de la pièce. À mutations complexes, des situations diverses à chacune des échelles étudiées :

À l'échelle de la ville à l'immeuble, Comment peut-on offrir une diversité de programmes en réponse à la diversité des habitants, et comment les répartir dans les espaces de logement ?

À l'échelle du logement à la pièce, Quels types d'espaces doit-on partager dans le logement intergénérationnel, quelles caractéristiques ont-ils et pour quels usages ? Comment assurer l'intimité de chacun à travers la pièce d'habitation ? L'autonomie totale de ces pièces privées est-elle envisageable, est-elle souhaitable ?

LE CORPUS :

- Résidence intergénérationnelle, Habitat et Humanisme, 2010, rue de Chabrol à Paris : 10 logements neufs et 2 réhabilitations et proposées comme colocation intergénérationnelle entre un étudiant, un sénior, un jeune travailleur et un parent seul avec enfants.

- Co-Résidence, STAR stratégies+BOARD, l'Atelier International du Grand Paris, 2012 : cohabitation entre plusieurs familles de morphologies diverses, à l'échelle de grands logements de typologies différentes.

- Local Community Area, Riken Yamamoto & Field Shop, Japan, 2012 : propose un changement dans la conception même de l'habitat.

- La Sècherie, par Boskop Architectes (Sophie Delhay), dans l'éco-quartier de La Bottière-Chénaie, à Nantes : entre parents et enfants, logements sociaux intermédiaires (entre collectif et individuel) conçus en deux parties, appartement principal, pièce en vis-à-vis et pièce en plus.

- Les Passerelles, Roland Spitz architecte, HLM Mulhouse Habitat, 2000, rue Kléber au centre de Mulhouse : un immeuble programmé pour accueillir la cohabitation intergénérationnelle à chaque étage par l'espace commun partagé nommé d'espace interstitiel.

- La Maison des Babayagas, par l'architecte Samy Tabet, en 2012, à Montreuil : entre femmes âgées de 60 à 90 ans et jeunes adultes à caractère associatif.

- Le Papy-Loft, par le GroupeSNI/La Plaine normande et par les architectes Jacques Millet et Jean-Côme Chilou, construit en 2004, à Moul (Calvados) : entre personnes âgées de 60 à 90 ans, vivant en couple ou non, composé de maisons autour d'un jardin, dispositif proche de celui du béguinage.

- Concert'o, par les architectes Xavier Leibar et Jean-Marie Seigneurin, commandé par l'entreprise sociale pour l'habitat (ESH) Logévie, livré en 2015, à Bordeaux : logements intergénérationnels sous la thématique de la musique.

- Les Brouets, par les architectes Raphaëlle Hondelattre et Mathieu Laporte, en 2010, à Mantes-la-Ville : des T4 liés par une passerelle à un T1.

- La Maison du Divorce ou « *Sea, sex and sun* », par Fiona Meadows et Frédéric Nantois, en 2002 à Veules-les-Roses : maison modulable selon les transformations familiales.

2.2 / Une diversité programmatische pour une diversité d'habitants : de la ville à l'immeuble

Habiter ne se limite pas à l'espace du logement. Habiter correspond à l'action de se présenter au monde et à autrui, de prendre l'habitude d'un lieu afin d'en connaître les règles qui le régissent, de partager, d'aller à la rencontre de. La cohabitation intergénérationnelle s'éprouve et s'expérimente à toutes les échelles possibles. Dans un premier temps, de la ville à l'immeuble comment peut-on inviter la ville à faire société et recevoir l'habitant pour partager ? Comment peut-on favoriser le partage et rendre un quartier attractif et actif de part sa mixité sociale et fonctionnelle ?

Comment créer un espace fédérateur à l'échelle d'une communauté ? Par quels moyens insérer des programmes autres que ceux du logement dans l'immeuble résidentiel pour favoriser une diversité programmatische et une mixité fonctionnelle et sociale ?

2.2.1 / Inviter la ville à faire société

À l'échelle de la ville, comment peut-on offrir une diversité de programmes en réponse à la diversité des habitants, et comment les répartir dans les espaces de logement ?

Peut-on accueillir des équipements culturels, sportifs, associatifs au sein des bâtiments de logements qui seraient ouverts à la ville pour favoriser la mixité tant fonctionnelle que sociale et générationnelle ?

De nombreux projets proposent par exemple de composer côte à côte une crèche et un établissement pour personnes âgées sur un même îlot.

Mais le simple fait de rapprocher ou superposer deux programmes différents correspond-il à faire échange, partage et société ? La proximité ne fait pas la cohabitation, c'est déjà une base sûre, il faut aller au-delà du simple principe d'assemblage. Il faut par exemple créer des espaces communs partagés, des activités dans lesquels les deux différents types d'habitants rentreront en interaction les uns avec les autres.

La présence d'une population hétérogène en matière d'âge implique une pratique différente du quartier : les personnes âgées n'auront pas les mêmes activités, ni les mêmes heures de fréquentation que les enfants qui passent leurs journées à l'école, ni les mêmes activités qu'un trentenaire qui travaille, ou d'un étudiant. Les commerces, les équipements sportifs, culturels, les services, les lieux de divertissement... ne sont pas pratiqués de la même manière ni uniformément par

les différentes catégories d'âges de la population. Ainsi par la mise en place de fonctions diverses au sein des immeubles de logement il est possible de projeter des vies de quartiers hétéroclites et diversifiées.

La mixité fonctionnelle permet aussi de contrer un des maux des villes contemporaines qui ne vivent que selon des horaires déterminées, les fameuses cités-dortoirs notamment en périurbain. Une cité-dortoir, est une ville avec des possibilités d'offre de travail réduites et dont la principale fonction est de regrouper des logements. Au lieu d'avoir une réelle activité et vie sociale active, les habitants sont souvent obligés d'aller travailler, se rencontrer, ou s'éveiller (par des activités culturelles et sportives) dans une cité voisine plus importante.

Cette situation entraîne des déplacements pendulaires entre la ville-dortoir et le bassin d'emploi.

Comment limiter les déplacements pendulaires en offrant une mixité programmatique au sein des immeubles de logement ? Comment générer une diversité tout en assurant une harmonie d'ensemble, une flexibilité face à la disparité d'usages et d'usagers de la ville ?

L'insertion de programmes autres que de logement au sein d'une tour d'appartement permet de faire cohabiter pleinement plusieurs générations en grande proximité. Pour cela, des fonctions telles que des services, des loisirs, des commerces, des espaces de travail, peuvent être par exemple placés en rez-de-chaussé en connexion directe avec la rue.

Depuis 2012, Riken Yamamoto, architecte japonais, établit les principes théoriques d'un projet intitulé « Local Community Area », qui vise à repenser l'intégralité de la conception des quartiers de logements. Pour cela il ré-interroge les attentes

de la société au regard des enjeux du développement durable. Il remet en question les fondements de la pensée classique du : « un logement = une famille », car pour lui, cette correspondance a perdu tout son sens en vue des transformations de la définition de la famille et des restructurations du groupe domestique. En se basant sur ce constat, Yamamoto désire repenser la définition et l'essence même de la projection du quartier à l'aire communautaire.

« Il est important que, nous les architectes puissions offrir aux habitants un modèle attractif d'espace architectural. »⁵⁷

57 : Conférence de Riken Yamamoto, architecte RIKEN YAMAMOTO - LOCAL COMMUNITY AREA, pavillon e Arsenal daily motion

Son travail repose sur l'idée que la définition actuelle du ménage ou du groupe domestique est devenue obsolète, elle ne correspond plus aux multiples et diverses formes qu'il revêt aujourd'hui et que le système actuel une « famille = un logement » n'a plus aucun sens. Le système qu'il nomme « one house = one family » a pris ses fondements à la fin de la première Guerre Mondiale et repose sur six principes qui sont :

1. À une maison correspond une famille : avant la première Guerre Mondiale, ce n'était pas le cas, cette correspondance est arrivée en même temps que le concept standardisé de la famille nucléaire. Lorsque la famille avec les deux parents et leurs enfants est devenue la nouvelle manière de définir un ménage, alors les familles multi-générationnelles ont éclatées, et les habitants des campagnes ont emménagé en ville pour habiter des logements plus petits, avec un nombre restreint de membres familiaux.

2. Une maison est isolée des autres : c'est le concept de la privacité. La maison est une sphère d'ordre privée, elle est plutôt fermée à l'extérieur.

3. Pas de relation entre voisins : les nouveaux habitants des villes qui avant étaient en relation proche avec leurs voisins des campagnes pour entretenir la vie sociale des villages, et leurs activités agricoles n'ont, dans les villes, plus aucun échange entre voisins. Les gens de la ville y vont pour vivre seuls.

4. Au sein de la famille, les membres font leur travail à la maison de façon autonome : c'est l'âge d'or de la femme au foyer. Les femmes, à partir de la Première Guerre mondiale étaient persuadées que c'était la seule chose à faire, ou plutôt la bonne chose à faire.

5. Un environnement apte pour la reproduction des personnes : au lendemain de la guerre, les politiques avaient besoin de renforcer la population en augmentant le taux de natalité, dans les villes les grands complexes d'habitats étaient fait pour la rencontre des célibataires, et pour favoriser les naissances.

6. Des maisons pour les travailleurs : le concept de «une maison pour une famille» repose sur le principe que les habitants de ces logements travaillent, mais pas dans leur maison. Ils vont en centre ville pour aller travailler donc ils se déplacent et le quartier dortoir entièrement résidentiel ne vit pas la journée.

Pour démontrer ce point Yamamoto prend l'exemple d'un ensemble collectif d'appartements Minatomirai à Yokohama construit en 2003.

Ce principe de grands logements en barres représente pour la ville la forme de l'habitat idéal, et lorsque l'on observe ce quartier en pleine journée un dimanche vers 14h, on s'aperçoit qu'il n'y a personne dans les rues. Les rues sont vides, désertes,

les rez-de-chaussés sont entièrement murés, il n'y a ni commerce, ni restaurant. Il n'y a plus aucune vie de quartier, c'est à partir de là que selon Riken Yamamoto le principe du one house = one family s'est effondré.



effondrement du système classique
« one house = one family »

*Photographies
source :
Conférence de
Riken Yamamoto,
architecte RIKEN
Y A M A M O T O
- LOCAL
C O M M U N I T Y
AREA, pavillon
e Tarsenal daily
motion*

En effet, comme nous l'avons montré précédemment, Riken Yamamoto fait le constat que la structure familiale a évolué, alors que le logement non. La famille est passée en moyenne de 4 membres à seulement 2, pourtant le marché du logement ne propose pas une offre différente. De plus, depuis les années 2000, le Japon a arrêté de proposer des logements sociaux, et le problème de l'habitat est devenu un important problème économique.

Il faudrait alors plutôt, selon-lui, repenser entièrement notre manière de vivre et penser à une autre échelle : celle de la communauté. Il imagine alors des communautés d'environ 500 personnes (entre 400 et 700, le nombre dépendant de la localité) habitant ensemble dans ce qu'il appelle « *Local Community Area* », que l'on pourrait traduire par « unité d'une communauté locale ». Comment fonctionne le principe de « *Local Community Area* » introduit par Riken Yamamoto ?

Premièrement, la stratégie de propriété actuelle est trop contraignante, il faudrait donc passer d'un système de logements sous locations et non de propriétaires. Ainsi, les habitants pourraient faire évoluer leurs logements plus facilement que si ils doivent s'engager dans un achat.

Deuxièmement, Riken Yamamoto pense qu'il faudrait revoir notre façon de concevoir le logement. Ce qu'il appelle « logement » correspond dans son projet à l'unité du « ie ». Un « ie » est composé de « mise » correspondant aux « service room » et de « nema » les « bed-room ». L'organisation du logement que Yamamoto met en place est donc totalement différente de l'organisation occidentale LDK (Living-Dining-Kitchen). En effet la partie du « mise » est un espace plus ouvert sur l'extérieur, vitré, contrairement au « nema » qui

est une partie du « ie » plus fermée, purement intime. Le choix de la proportion de « mise » par rapport au « nema » est libre. Les habitants sont alors libres de louer l'espace comme ils le souhaitent avec une composition propre à chacun. Ils peuvent aussi selon leurs activités professionnelles acheter plusieurs « mise » ouverts et vitrés et en faire un magasin, un atelier ou encore un bureau. L'espace est donc défini d'une manière totalement différente, ce qui permet de le composer avec une grande liberté. Les habitants peuvent également louer une grande portion de « nema » et créer un « ie » qui ressemble à une maison traditionnelle privée. Les toilettes, les douches et les mini-cuisines seront partagées.

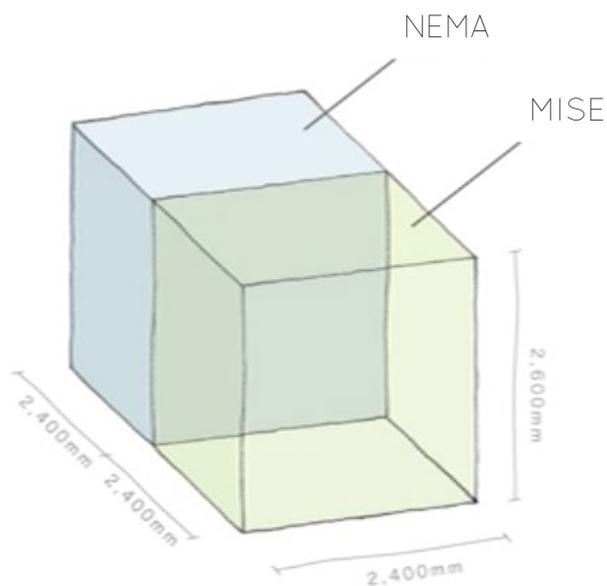
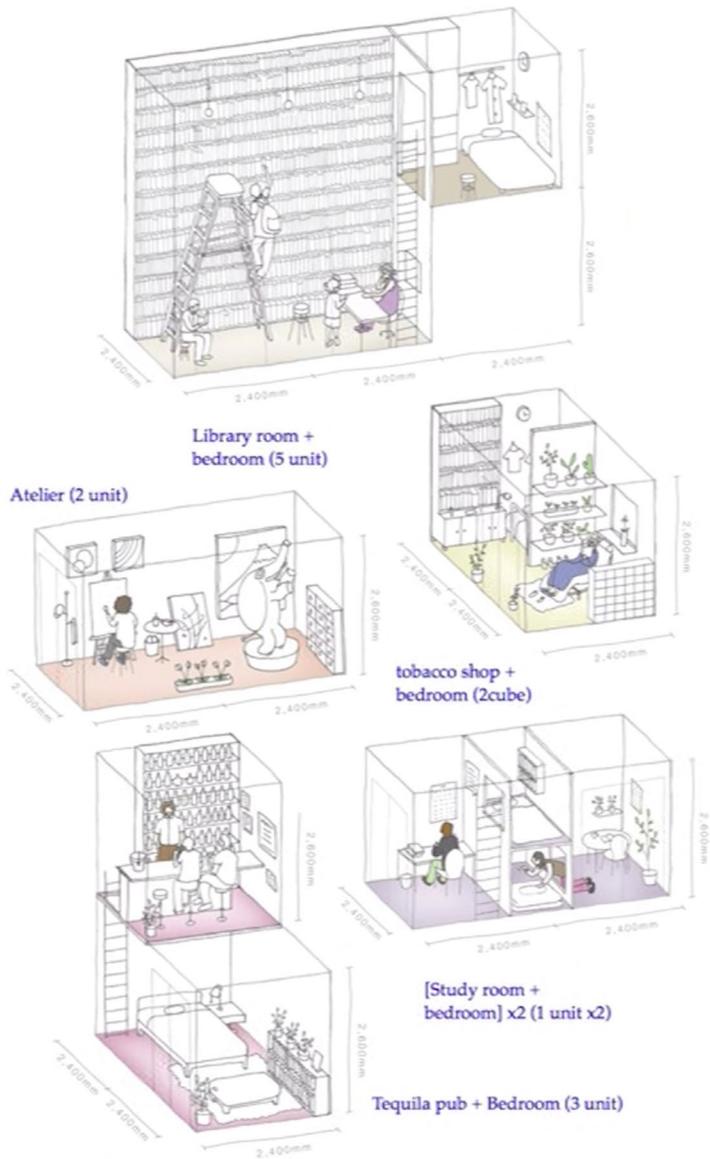


Schéma dimensionnel d'un exemple de « ie » avec un « nema » et un « mise »

Source schéma : site internet de l'architecte Riken Yamamoto



Source schéma : site internet de l'architecte Riken Yamamoto

Schéma d'un exemple de composition d'un « small group »

Ces pièces peuvent être mutualisées car, selon Yamamoto, si elles sont placées en nombre suffisant, ces pièces de service seront toujours plus efficaces mutualisées que lorsqu'elles sont fournies en un exemplaire pour chaque ménage ; ce qui les rends sous exploitées, sous-utilisées.

Toutes les relations entre les espaces mais aussi entre les habitants sont réexaminées et repensées. Les cuisines, toilettes et systèmes d'informations sont donc partagés entre 5 à 7 «ie » qui forment alors un «small group ». Yamamoto intègre l'idée que chacun peut ouvrir de petits commerces à son échelle d'unité ce sont ces petits commerces qui créent de la vie de quartier, l'esprit de communauté et de l'activité.

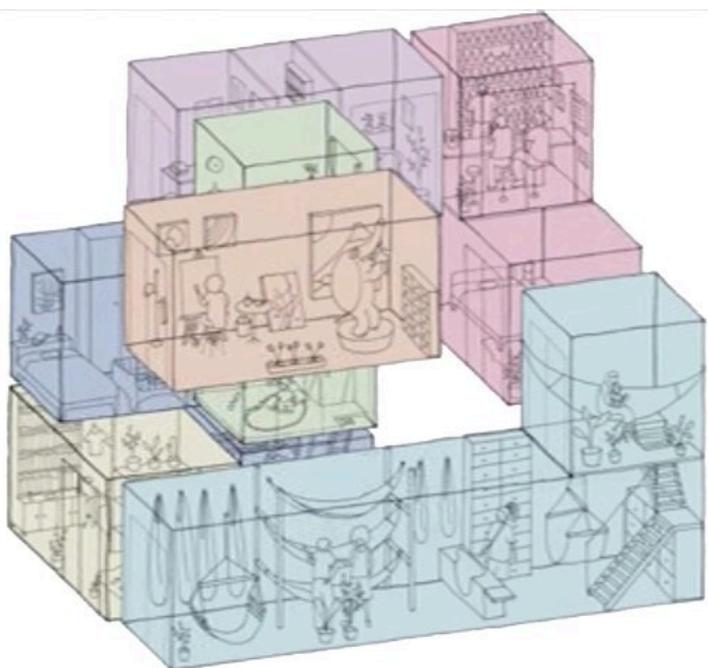
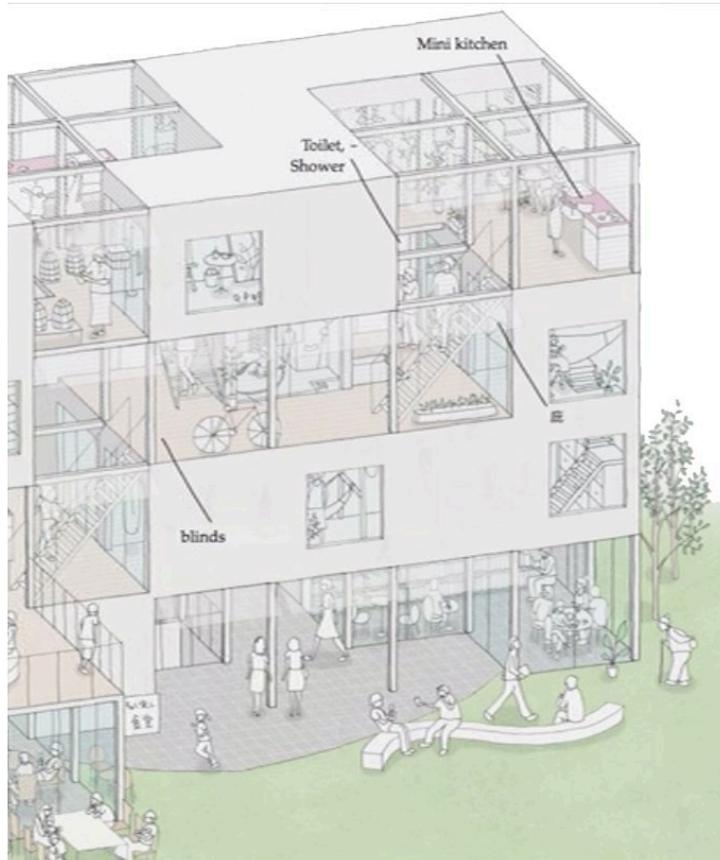


Schéma d'un exemple de composition
d'un « small group »

Source schéma
: site internet de
l'architecte Riken
Yamamoto



Source schéma
: site internet de
l'architecte Riken
Yamamoto

Schéma d'un exemple de composition
d'un « small group »

En unissant 6 small group on obtient un « middl group ». A cette échelle, l'architecte rassemble entre 30 et 45 personnes qui vont pouvoir produire leur propre énergie à l'aide de panneaux solaires ou de capteurs thermiques.

En connectant 4 « middl group » on obtient un « large group » qui réunit entre 120 et 150 personnes qui disposent d'un système de cogénération permettant de produire de l'énergie pour chauffer l'eau des bains publics et de la chaleur pour chauffer les habitations proches. L'unité maximale est l' « extra large group » pour environ 500 personnes (4 « large group »). De nombreux autres services sont mutualisables à cette échelle tels que des crèches, des infrastructures pour personnes âgées, des supérettes, des bureaux de conseils et d'orientation pour les habitants de la communauté. Les habitants peuvent ainsi aller y chercher des petits travaux pour créer une économie de proximité. La vie au sein de la communauté et même pour les voisins de cette communauté devient alors très différente, plus sociale et sociable et plus locale.

Riken Yamamoto a également pensé les modes de déplacement au sein de la communauté en créant des rampes et en instaurant des déplacements par tricycles.



アッわ屋

帽子
コタリもの

料理
教室

その他
店舗

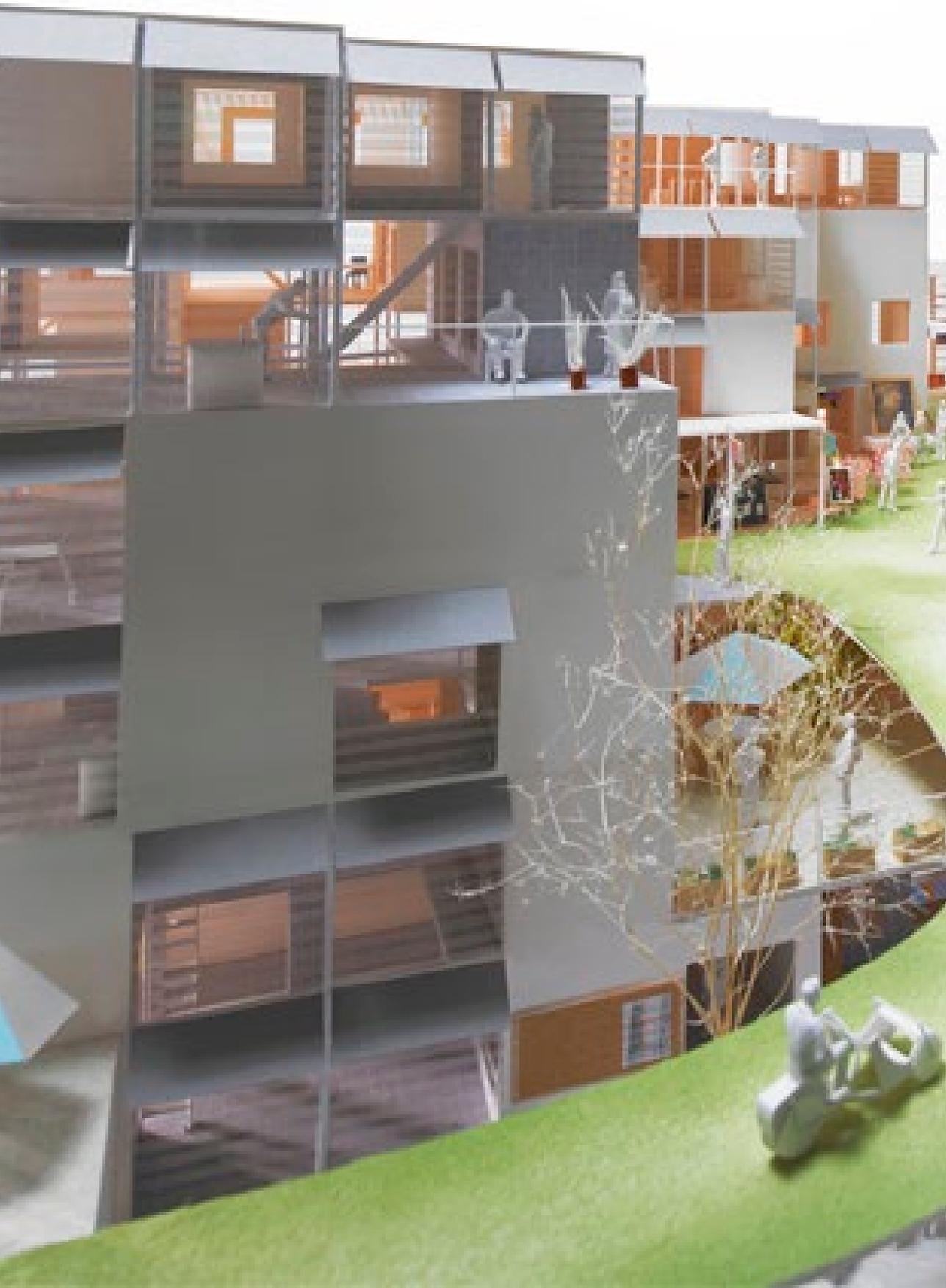




ちよい足し
食堂

ほろとす
やまい

あまの
なつめい
のりこ









Images et photographies de maquettes tirées du site internet de l'architecte Riken Yamamoto

Le projet de « Local Comunity Area » reste à ce jour une utopie, mais l'architecte a expérimenté quelques uns de ces grands principes lors de la réalisation de deux opérations : Pangyo Housing à Seongnam en Corée pour la première en 2011 et Gangnam Housing aussi en Corée en 2013 pour la deuxième. Les deux projets sont des grands complexes d'habitations.

Dans le projet résidentiel de Pangyo, Yamamoto conçoit une centaine d'habitations sur 3 étages. L'étage du milieu étant entièrement en transparence, il joue le rôle d'entrée mais aussi d'espace de partage pour les résidents. Chaque seuil, terrasse et étage d'entrée est approprié et aménagé par les habitants de manières différentes, certains l'utilisent comme petit salon pour recevoir des invités extérieurs, d'autres comme bibliothèque ou bureau... Les habitants de la résidence ainsi que leurs invités peuvent donc se réunir facilement.

Dans le projet de Gangnam, les barres résidentielles contiennent des logements de petite taille pour y accueillir des personnes à faibles revenus. L'ensemble de l'opération était donc à budget modéré. Les appartements font entre 24 et 65 m², et ils sont habités par de nombreuses personnes âgées ou mères célibataires avec enfants. En tout, l'opération compte 8 bâtiments différents. Ces bâtiments sont groupés par deux formant une unité. L'unité obtenue est aérée par un espace commun central qui permet de mettre à distance les tours, d'ouvrir les vues et de ne pas apporter de l'ombre sur les habitations les plus basses. Les zones en sandwich entre deux bâtiments contiennent des parking et des chemins publics ouverts à l'ensemble du quartier. De nombreuses zones communes sont dessinées et reliées entre elles par des ponts. Ainsi les ponts permettent de passer d'un espace commun à l'autre sans descendre au rez-de-chaussé

et passer par le chemin public. Des trajets différents sont donc conçus pour les habitants de la résidence et ceux du quartier extérieur à la résidence. Mais, la rencontre et le partage est rendu possible entre ces deux groupes par l'ouverture du bâtiment à la ville par les chemins publics qui le traversent. Au centre de ces unités se trouvent aussi des jardins partagés, des infrastructures pour enfants... Les entrées sont là aussi traitées en verre pour permettre aux vues de traverser et d'estomper au maximum les limites entre intérieur et extérieur, entre cour et rue.

Pour conclure, Riken Yamamoto est un architecte qui a voulu par sa théorie de « Local Community Area » repenser entièrement notre conception de l'habiter pour se diriger vers un monde plus social, de partage, de vie en communauté, effaçant les frontières entre les habitants en permettant la mixité fonctionnelle, sociale et typologique. Pour cela, il ne repense pas uniquement de manière architecturale l'organisation du logement, il repense le quartier dans son intégralité, son économie, ses modes de déplacements, mais aussi sa production d'énergie. Même si dans sa théorie il crée de nouveaux quartiers, ceux-ci sont extrêmement ouverts au reste de la ville et encouragent les échanges et commerces de proximité pour créer une activité et du lien social. En ouvrant l'espace et en l'habillant de transparence, il invite la ville dans l'espace de logement par les petits commerces, les grands équipements, et les larges espaces de circulation à tricycle. L'une de ses dernières expérimentations consiste à rénover des parties de Tokyo extrêmement denses composées de multiples petites habitations en bois. Dans ces zones, les rues sont trop étroites et le gouvernement cherche des solutions pour agrandir les voies et ainsi rendre les quartiers plus sûrs en cas de catastrophe

naturelle ou autre. Riken Yamamoto proposa de mettre en pratique sa théorie en détruisant les hauts murs bétonnés qui encerclent les maisons et cloitrent les ruelles pour ainsi élargir la voie et ouvrir à la rue les entrées des habitations. Peu à peu les seuils pourraient eux aussi s'ouvrir pour y accueillir de petites boutiques, de petits services et faire renaître la vie de quartier. Inviter la ville dans l'unité d'habitation est une tradition qui doit renaître pour réanimer la ville et la communauté.

2.2.2 / Recevoir l'habitant pour partager

À l'échelle de l'immeuble, quels sont les espaces mutualisables de rencontre pour les résidents ou les groupes de résidents d'un immeuble ?

« L'habitat mixte est un assemblage savant de règles financières, de fonctions et de dispositifs spatiaux qui poursuit un but : en rassemblant des populations différentes dans le même espace, il s'agit de créer du lien social, si ce n'est d'installer la paix sociale. En fait, la densification et la mixité apparaissent alors comme un moyen pour intensifier les relations humaines, provoquer la « socialisation par frottement » entre voisins de palier ou de quartier, rendre visible les autres, dans leurs façons d'être, de paraître et s'y accoutumer. »⁵⁸

A l'échelle d'un bâtiment, quels peuvent-être les espaces de sociabilité qui pourraient être offerts aux habitants pour se rencontrer, partager et créer du lien ? Quels sont les différents types d'espaces

58 : Eleb Monique, *Entre confort, désirs et normes : le logement contemporain*, 1995-2012 p.79

partagés, les territoires d'hospitalité des salles communes aux paillassons personnalisés ?

Même s'il est important d'ouvrir le bâtiment résidentiel à la ville, pour que la cohabitation intergénérationnelle au sein d'une résidence intergénérationnelle fonctionne réellement, le bâtiment doit aussi permettre d'établir des liens pérennes entre les cohabitants. Des espaces de rencontre et de partage qui leur sont réservés et qui permettent d'ouvrir le dialogue et encourager le partage semblent essentiels. Dans les exemples du corpus, quels sont les espaces, hors celui du logement, dans lesquels les habitants peuvent se retrouver et partager ensemble des activités ou des affinités ?

On observe alors qu'il existe trois types d'espaces de communauté au sein des immeubles d'habitations : les espaces intérieurs, les espaces extérieurs et les espaces de circulations.

Premièrement, certaines opérations de logements intègrent dans leur programme des pièces en plus, des pièces communes d'activités qui sont mutualisables. Par exemple dans l'opération du Papy-loft à Moulins dans le Calvados, réalisée par le GroupeSNI/La Plaine normande et par les architectes Jacques Millet et Jean-Côme Chilou en 2004 prévoit une salle commune appelée « le club » dans laquelle les résidents peuvent se réunir pour faire des fêtes, des activités, recevoir leur famille lors des fêtes d'anniversaires...

Le papy-loft est un concept introduit par la Caisse des dépôts et consignations qui a lancé à titre expérimental en Normandie, un nouveau concept de logements locatifs entièrement pensés et adaptés aux modes de vie des personnes âgées à

faibles revenus. En effet, le Papy-loft est destiné aux séniors de plus de 60 ans qui ont des difficultés à entretenir leur maison (escaliers, jardins...) mais qui ne souhaitent pas entrer en maison de retraite. Ce dispositif d'habitat groupé agrémenté de nombreux espaces collectifs a pour objectif de lutter contre la solitude, mais aussi a pour but de maintenir le plus longtemps l'autonomie des personnes âgées, en proposant un espace de vie adapté et sécurisé. Chaque habitat est indépendant et adapté aux handicaps : accessibilité des parkings, des jardins, des parties communes, volets roulants électriques, robinets thermostatiques...



*Photographie
source : vivre
ensemble et
séparément,
des lieux pour
cohabiter,
Monique Eleb et
Sabri Bendimérad,
2018*

Papy-Loft, la cohabitation entre
personnes âgées

Dans le projet de la Maison des Babayagas bâti à Montreuil en 2012, l'architecte Samy Tabet prévoit là aussi dans le programme du bâtiment une salle de réunion qui sert à l'origine pour les réunions de l'association des Babayagas.

Située en rez-de-chaussée et ouverte sur la rue, elle permet aux habitantes seniors et aux jeunes étudiants de venir s'y réunir et d'y tenir des assemblés pour décider ensemble de leur vie en communauté, de leurs règles, et des projets de vie sociale participatifs qui s'appuient sur une pédagogie active. La vie sociale est basée sur le volontariat, l'engagement, l'échange, sur les partages des savoirs et la convivialité.

Le concept de la maison des Babayagas ressemble à celui du Papy-loft, des femmes âgées de plus de 60 ans décident de vivre ensemble au sein d'un même bâtiment en laissant quelques appartements à des étudiants pour favoriser une mixité intergénérationnelle. Pour créer du lien et favoriser une vie associative active, des espaces communs sont pensés pour les différentes assemblées et diverses activités : le projet met à disposition des locaux collectifs comme une buanderie, des espaces de cave et un local d'ordure ménagère.

Ces espaces mutualisés permettent de mettre à profit la cohabitation en réduisant les coûts d'achat de ces équipements par personne à l'ensemble des habitants de la résidence.

*Photographies
source : site de
La maison des
Babayags*

À Bordeaux, l'agence Leibar Seigneurin Architectes ainsi que l'entreprise sociale pour l'habitat (ESH) Logévie ont développé, par l'édification de l'immeuble Concert'O dans le quartier des Bassins à flot en 2015, des logements intergénérationnels axés autour d'une thématique.

En effet ce programme de logement social est organisé autour de la thématique de la musique. Ainsi le bâtiment est composé de 52 logements, dont 24 réservés à des seniors et agrémenté de 3 espaces dédiés à la musique. Ces espaces collectifs de musique sont dispatchés au quatre coins de la résidence.

Le premier espace est une salle de musique de 30m² amplifiée rock et percussions pour la pratique musicale supérieure à 110db (bien insonorisée elle est sans nuisance pour les habitants de la résidence et le voisinage).

La deuxième salle de musique est plus grande elle est de 54 m² mais n'est pas amplifiée elle n'intègre que la pratique musicale individuelle d'instruments plus traditionnels tels que le piano, les instruments à cordes, les vents et cuivres.

Le troisième espace est une zone de détente dédiée à l'écoute individuelle, à la lecture et à l'échange. Par la création d'espaces communs organisés autour d'un même thème d'activité et de passion, la résidence Concert'o favorise le lien social et intergénérationnel.

Sur place, une association : Ricochet Sonore, est chargée de faire vivre la thématique résidentielle en organisant chaque semaine des rencontres autour de la musique et des concerts tous les deux mois.

«*Tout le monde écoute de la musique, cela suscite des questions, des échanges, alors, j'essaie de réunir les locataires autour de quizz musicaux, de blind tests, de moments d'écoute, de partage de musiques... L'association dispose de deux salles pour ces rencontres, dont l'une peut accueillir jusqu'à 25 personnes.* » rapporte Léo Bourgouin, médiateur culturel au sein de Ricochet sonore.⁵⁹

59 : Dupont Oriane, Voici comment Logévie thématise ses résidences intergénérationnelles, in Le Moniteur, 2018

En 2017, suite aux 20 premières actions mises en place, 46 habitants différents (sur 101 locataires au total) ont participé au moins une fois à l'une de ces rencontres, et des groupes de 8 à 10 personnes viennent au moins deux fois par mois pour suivre les cours collectifs. Puis petit à petit ce sont les habitants qui commencent à s'impliquer. Par exemple un ancien batteur à la retraite peut prendre l'initiative d'enseigner aux plus jeunes de la résidence.

« *Je vais faire une animation rap, car il y a une jeune fille ici qui aime beaucoup ce style de musique, mais qui ne vient jamais aux animations. Et cela permet de dire aux seniors « Venez découvrir ce qu'écoutent vos petits-enfants ! »*

La musique rassemble, peu importe le style, elle permet de découvrir l'autre par un intérêt, une passion, ou un souhait d'apprentissage commun. Les salles communes thématiques sont des idées fortes pour la création du lien social car elles initient le dialogue et l'échange. Le groupe Logévie a pensé d'autres résidences thématiques autour des jardins partagés et de la cuisine et une autre autour des jeux. Ainsi l'intergénérationnel est une belle réussite car ces résidences regroupent autour d'ateliers et d'événements des résidents d'horizons très différents. Les architectes du projet décrivent l'opération en ces termes :

« Nos émotions laissent des traces, elles sédimentent à travers le temps et deviennent rides. La vieillesse nous attends tous elle patiente au creux d'un sourire ou d'un plissement de front. Les artifices qui cherchent à la masquer ne font que nier le cours du temps sur nos vies. Ce projet propose une alternative aux logements destinés aux personnes âgées, tout simplement parce que celui-ci n'est pas destiné uniquement aux personnes âgées. Le projet nécessite qu'un échange humain puisse naître de manière simple et spontanée. C'est le rôle que jouent les enfants dans leur capacité à aller vers l'autre sans préjugés.



À ce titre, une forte proportion de logements familiaux amène cette dynamique. Une réflexion approfondie a été menée afin que leurs qualités spatiales puissent réellement offrir une alternative à la maison individuelle. Ces deux types de logements génèrent au sein de la résidence des différences d'âges et de structures familiales. Ces différentes typologies se retrouvent à l'échelle du palier évitant ainsi la ségrégation spatiale habituellement réservée aux logements pour personnes âgées. Afin de tisser le lien entre les habitants la résidence intergénérationnelle est thématisée autour de la musique. Ces lieux, répartis aux quatre coins de la résidence sont des lieux de rencontre et de partage entre générations autour de l'élément musical. Leurs qualités d'espaces et d'ambiances en font des lieux uniques représentant un ailleurs par rapport à l'univers domestique. »















*Texte sur la
première
photographie
: Vidéo de
présentation du
projet*

*Photographie
source : site interne
de l'architecte*

Deuxièmement, entre intérieur et extérieur, entre public, commun et privé, à la place ou en supplément des salles communes intérieures peuvent être intégrés, dans certaines opérations de logements, de nombreux espaces extérieurs qui ouvrent les perspectives d'un partage, d'un échange entre les divers habitants des résidences et donc entre les diverses générations.

Toujours dans les deux exemples précédents, des jardins partagés, et des terrasses communes sont pensées dans la Maison des Babayagas et dans l'opération du Papy-loft de Moul. Mais on retrouve aussi dans l'opération La Sècherie, au sein de l'éco-quartier de La Bottière-Chénaie, à Nantes du collectif Boskop Architectes porté par l'architecte Sophie Delhay d'autres espaces extérieurs mutualisables entre un nombre plus restreint de résidents.

Sophie Delhay part, pour concevoir cette opération, du même constat que Riken Yamamoto concernant l'évolution de la structure familiale. La famille prend des formes de plus en plus diverses, il n'y a plus un modèle de famille unique, mais une richesse de possibilités de modes de vie. Ce premier constat pousse l'architecte à penser la flexibilité du logement. Le logement est donc composé de pièces ayant toutes la même dimension 4m par 4m (entre une chambre standard et un séjour). Leur fonction n'est pas définie, hormis pour la cuisine et la salle de bain qui nécessitent des arrivées d'eau particulières. Ainsi chaque pièce peut être aménagée de la manière dont les habitants le souhaitent.

Cette collection de pièces est organisée autour d'un jardin central de 5m par 5m. L'espace extérieur fait le lien entre l'habitation et une pièce en plus placée en vis-à-vis du reste de l'habitat. Ce jardin, en plus de faire le lien, sert aussi d'entrée, zone intermédiaire entre l'espace public et l'espace privé. Cette pièce en plus mise à distance du reste

de la maison est occupée de manières très diverses selon les habitants : chambre d'ami, chambre d'adolescent, garderie, bureau, atelier...

Cet habitat intermédiaire dispose en plus d'espaces extérieurs communs généreux entre des groupes réduits de résidents. Les habitations étant toutes isolées visuellement les unes des autres, l'architecte s'est demandé où était le but de vivre densément la ville s'il n'y avait aucun rapport entre les voisins et aucun lien social dans la résidence et le quartier.

Alors Sophie Delhay a mis en place un système de cours communes partagées entre des groupes de 4 logements. De plus, deux venelles publiques traversent l'opération permettant d'ouvrir l'espace résidentiel aux habitants de la ville et de l'éco-quartier.

*« On ne peut pas être indifférent à celui qui est de l'autre côté : on s'adore, on s'engueule, mais il existe. De proche en proche, une possibilité de lien concret s'établit entre voisins. »*⁶⁰

Ici l'architecte met donc en lien certains habitants par des cours communes puis ouvre la résidence à la ville par des passages publics. L'habitat intergénérationnel se fait par la mixité de typologies possibles et par les espaces extérieurs offerts aux habitants pour qu'ils puissent se rencontrer au sein des cours communes mais aussi des petits jardins partagés qui se trouvent aux abords de l'opération de logements. On voit donc une hiérarchie des espaces de par leur caractère de plus en plus privé.

60 : Caradec Laure-Agnès, *Comprendre, une visite de 15 opérations de logements denses remarquables*, Conseil d'architecture d'urbanisme de l'environnement des Bouches-du-Rhône, 2016

Troisièmement, les espaces de déambulation, lorsqu'ils sont généreux et agréables à pratiquer peuvent être considérés comme des espaces de vie collective, de rencontre entre voisins de palier. C'est par exemple le cas dans l'opération de la Maison des Babayagas où le parti pris de l'architecte a été de concevoir des couloirs et paliers qui desservent 4 à 5 logements par étage ouverts sur l'extérieur et élargis permettant l'appropriation et l'aménagement. On observe sur ces paliers des signes de sociabilité comme par exemple des petits meubles (chaises et tables) qui traduisent un usage de l'espace autre que la seule traverse. Les voisins de palier s'arrêtent pour discuter, échanger, et partager parfois quelques instants seulement parfois plus longtemps. Le couloir ouvert et aménagé prends alors des allures de terrasses communes.

Pour conclure, de nombreuses opérations qui pensent une mixité sociale aux travers d'une mixité typologique de l'habitat intègrent aussi des espaces de vie commune pour favoriser le partage et le lien social. Car ce n'est pas en mettant seulement côte à côte que le lien se créer, il faut pour cela offrir des espaces possibles et hospitaliers capables de recevoir les débats, les échanges et les activités communes. Ces espaces communs prennent plusieurs formes, ils peuvent être intérieurs, extérieurs ou de circulation. Le tout étant de laisser une place importante aux appropriations diverses de chacun des habitants.

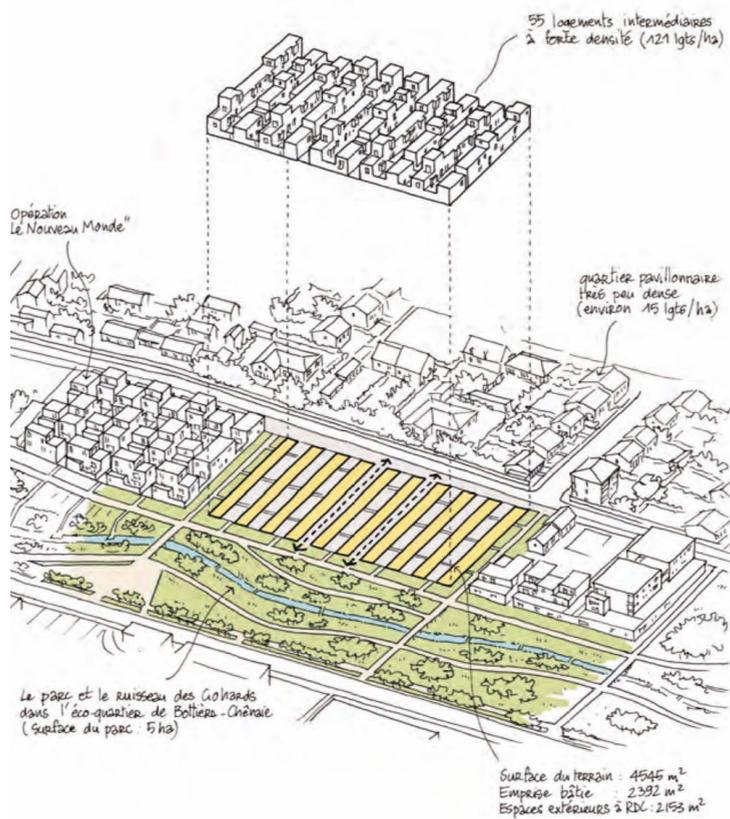


Schéma Image
: Caradec
Laure-Agnès,
Comprendre,
une visite de 15
opérations de
logements denses
remarquables,
C o n s e i l
d'architecture
d'environnement
des Bouches-du-
Rhône, 2016

comprendre : La bottière-Chénaie





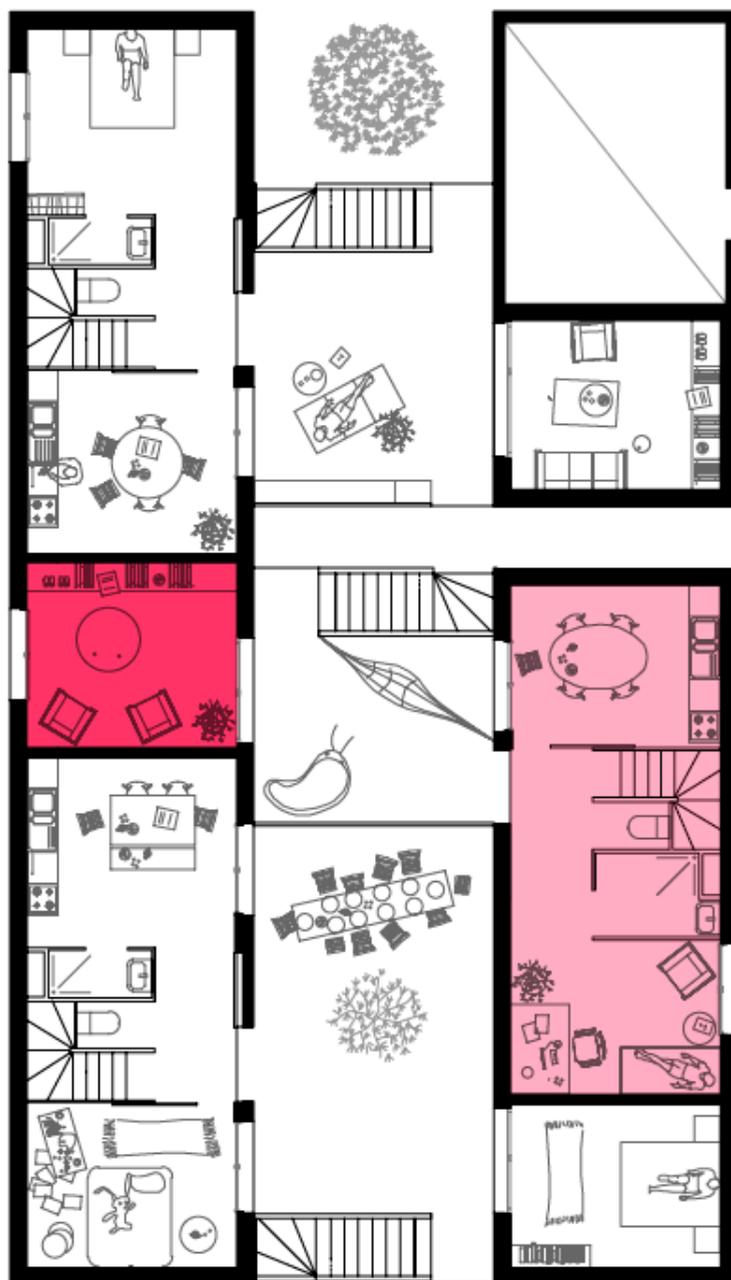




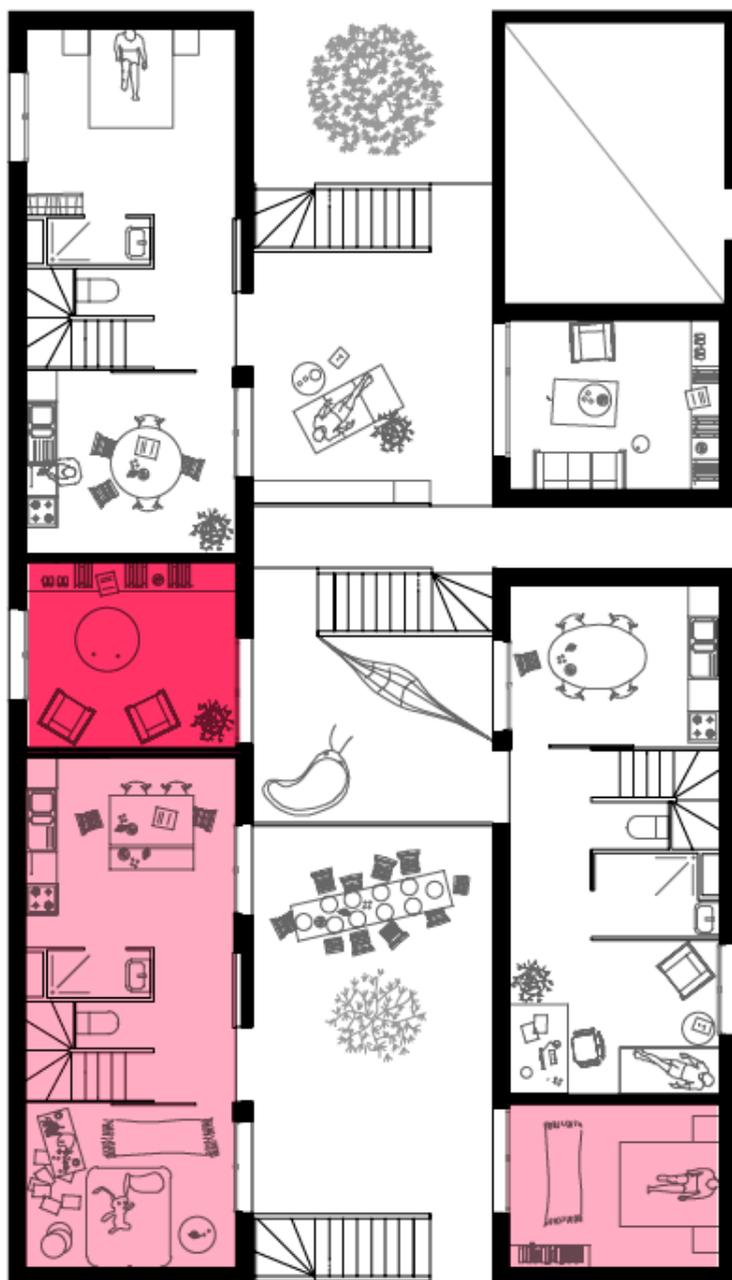




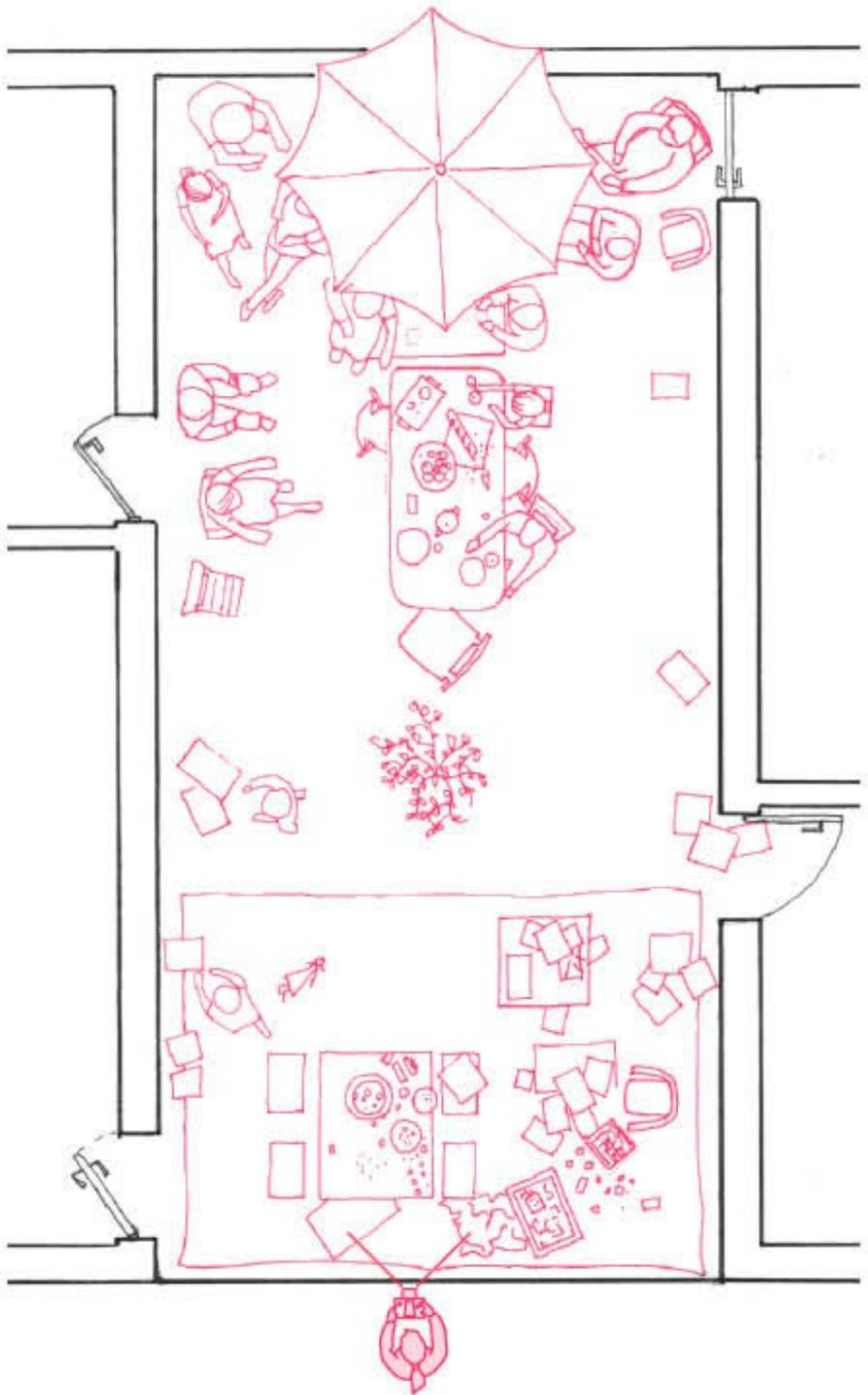
temps 1



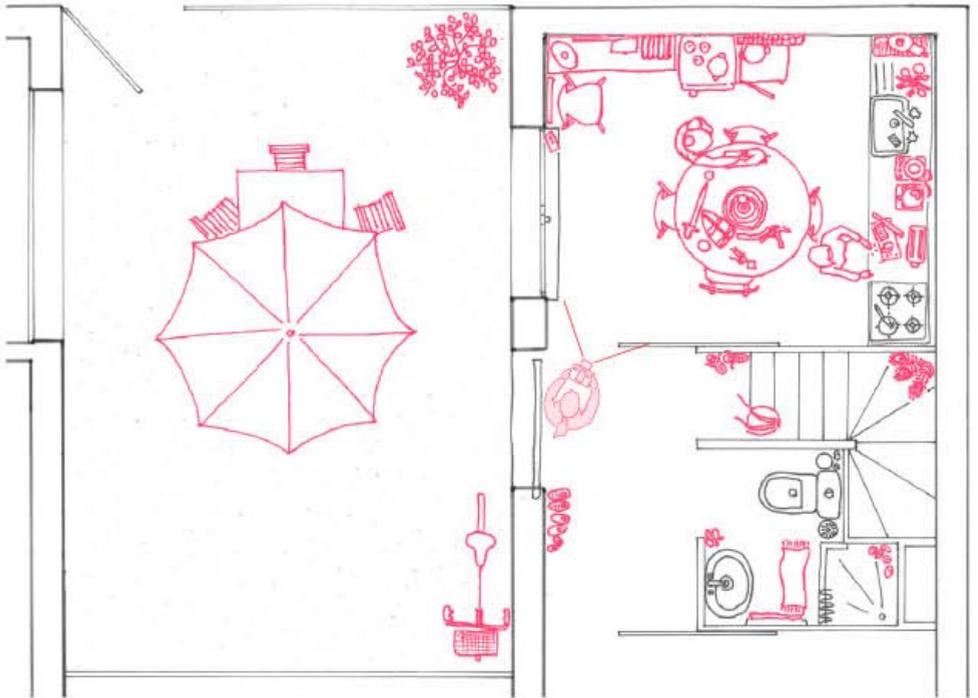
temps 2



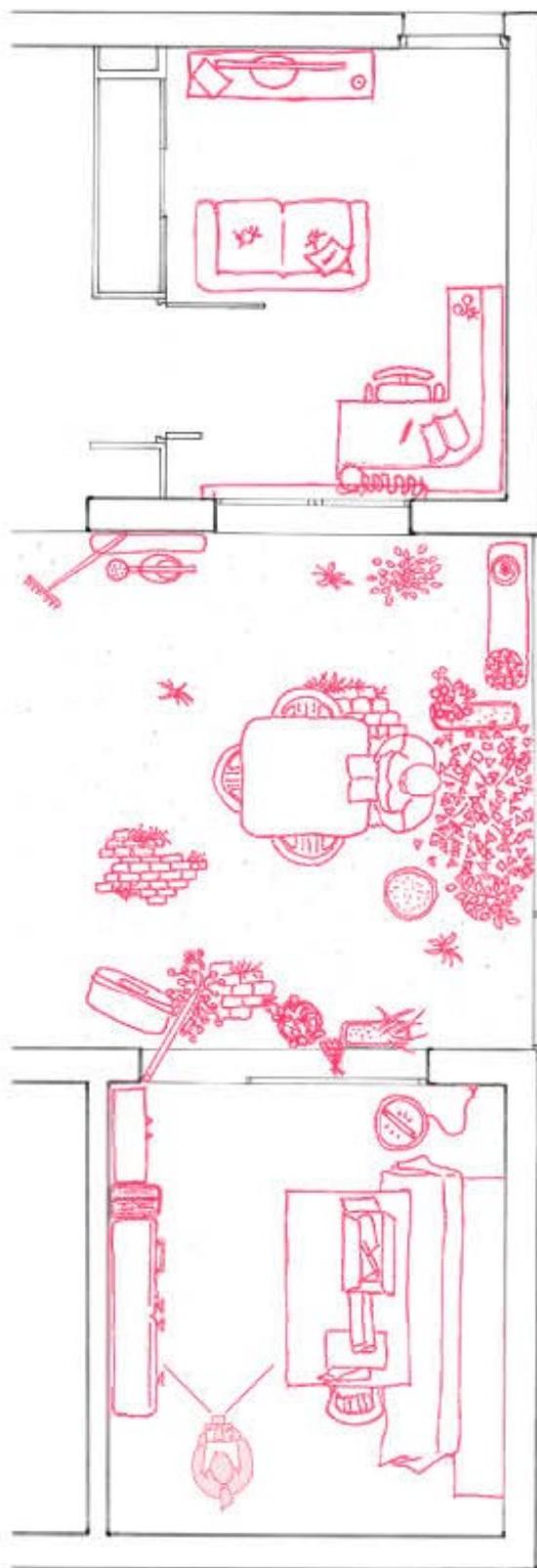




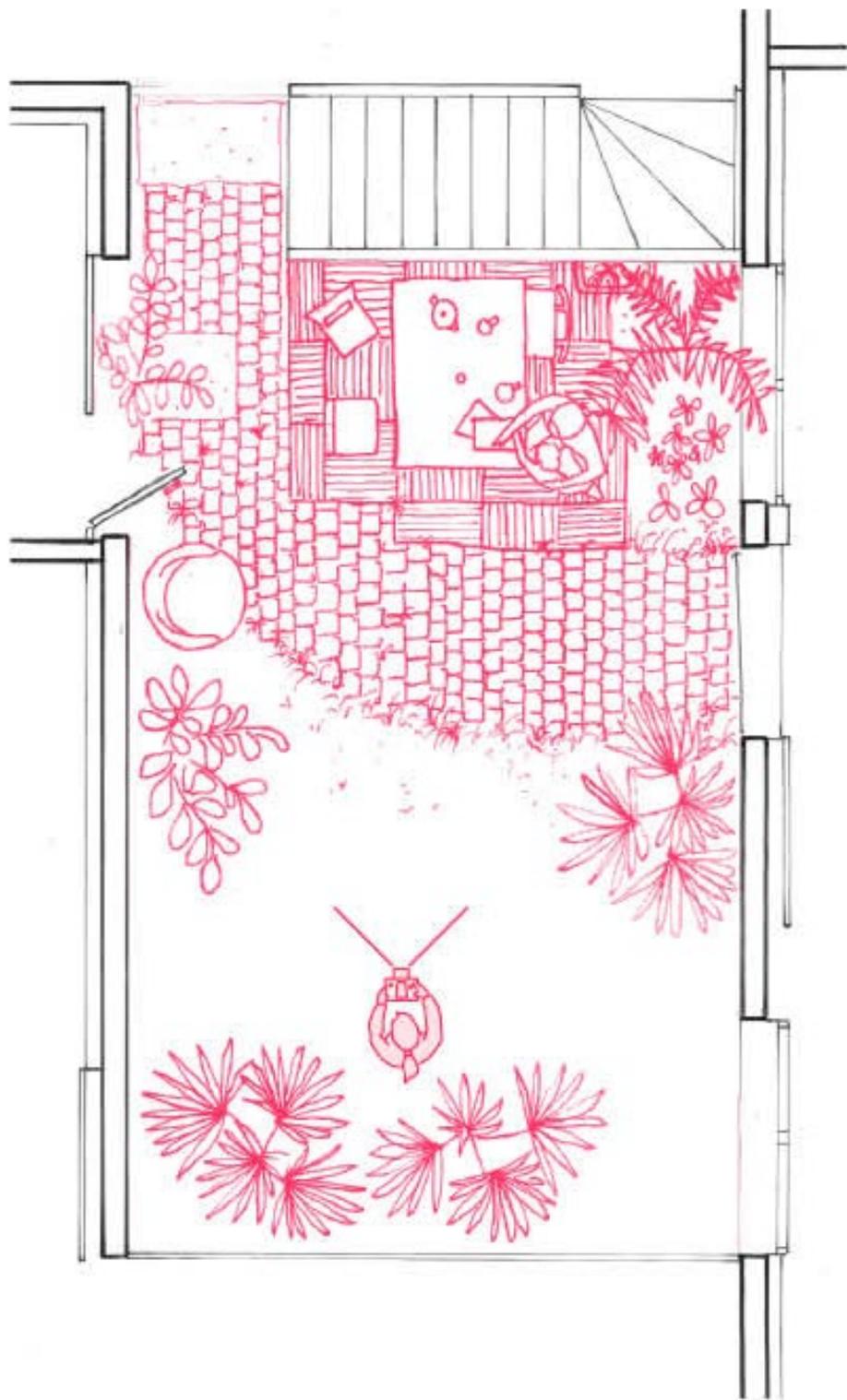




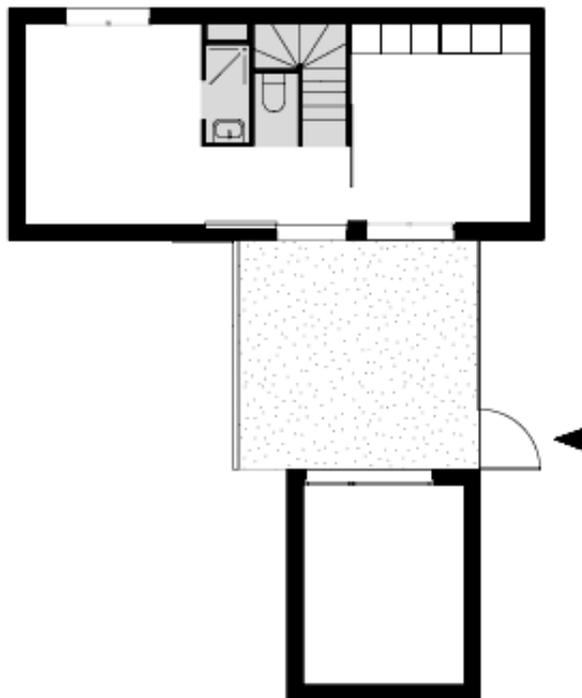




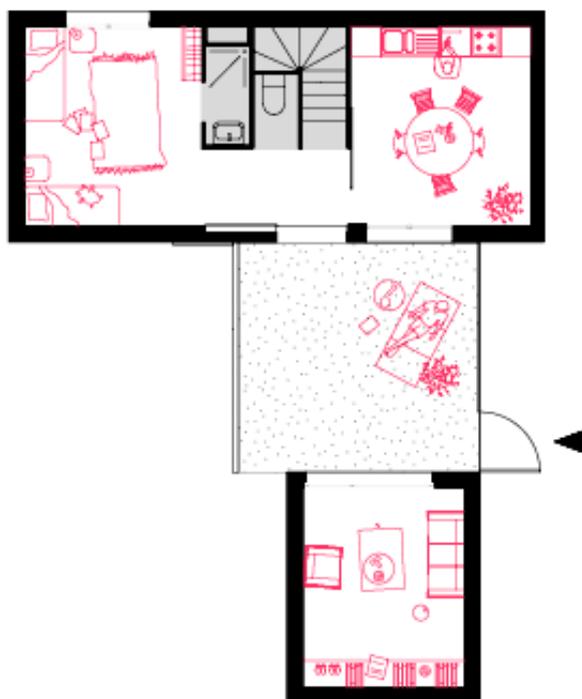




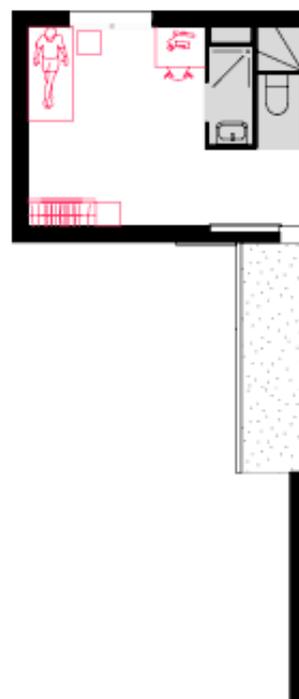
fam



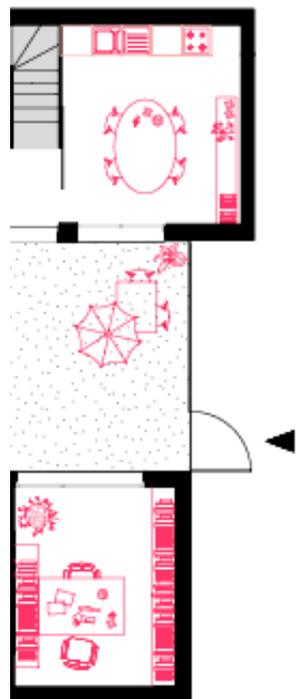
famille c



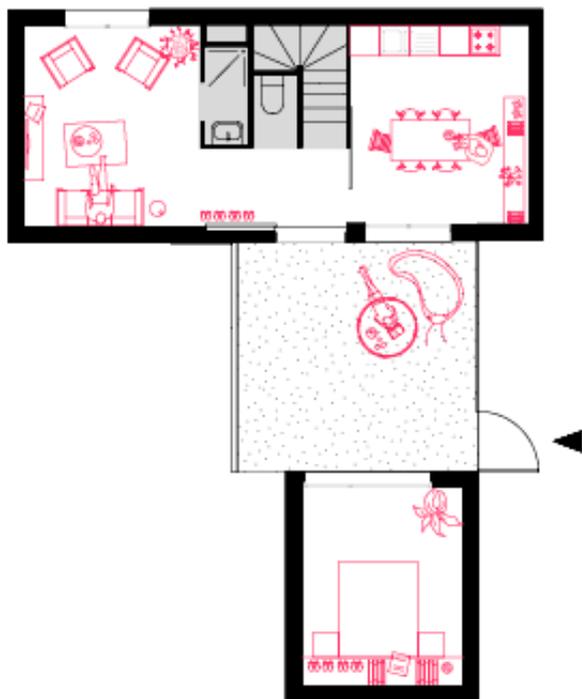
fami



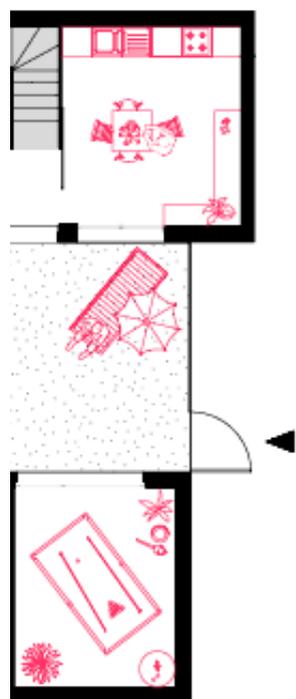
ille a



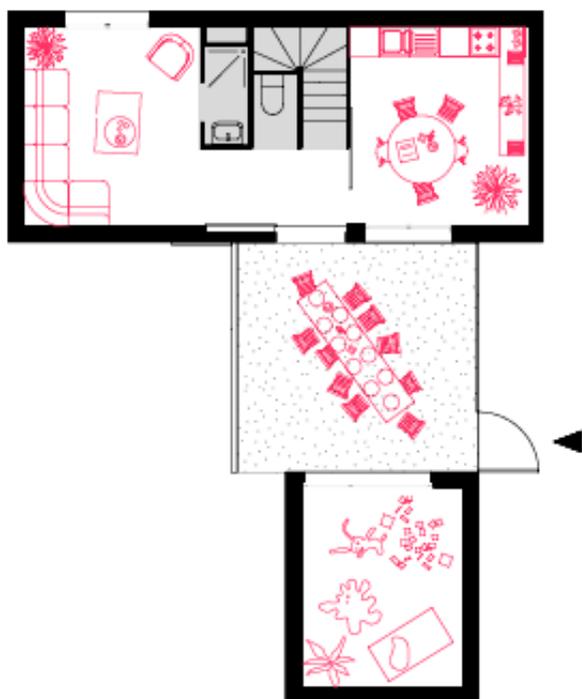
famille b



lle d



famille e



2.3 / Entre vie privée et vie en communauté : du logement à la pièce

Comment l'action de cogénérer se traduit réellement dans l'espace construit du logement ? Quels sont les différents dispositifs mis en place au sein du logement pour permettre à différents habitants qui ont différents modes et rythmes de vie de cohabiter et partager un même espace ? Quels espaces peuvent être mutualisés et quels espaces doivent rester intime et garantir une zone personnelle à distance des autres ?

2.3.1 / Du logement compacte au logement diffus

Au vu des évolutions actuelles du ménage et des diverses formes que peut avoir la famille,

*Plans, schémas
et Photographies
tirées du site de
Sophie Delhay*

comment l'architecture peut-elle accompagner la transformation de la société ? Certains architectes ont alors basés leurs travaux en questionnant le concept de flexibilité et réversibilité du logement. Comment peut-on dans une certaine mesure permettre la transformation du logement sur un temps plus ou moins long ? Comment diversifier les offres de logements et accompagner la diminution ou l'augmentation du nombre de membres d'une famille au sein de l'habitat familial au fur et à mesure des années ? Comment intégrer un certain degré de liberté dans la composition et recomposition du logement pour les habitants ?

Pour favoriser la flexibilité au sein du logement différentes solutions ont été explorées jusqu'à aujourd'hui : le système de la pièce en plus, celui de la pièce interstitielle, et celui de la diffusion et l'étalement du logement aux travers de l'immeuble ou du groupe résidentiel.

Premièrement, Sophie Delhay dans son opération de logements à Nantes dans l'éco-quartier de La Bottière-Chénaie a travaillé le principe de la « pièce en + ». En standardisant dans un premier temps toutes les pièces du logement en leur donnant la même dimension, l'architecte rend possible un degré de liberté d'aménagement beaucoup plus élevé.

Dans un second temps, elle met en place un système qu'elle nomme la « pièce en + ». Dans l'opération, il y en a en tout 6 qui concernent 18 logements. L'idée principale est d'avoir une structure habitable flexible et évolutive dans le temps : si une famille déménage, le bailleur peut proposer à leurs voisins une pièce en plus et recomposer l'espace du logement à louer en le diminuant et ainsi permettre aussi de changer le profil du futur locataire en passant d'une famille avec beaucoup d'enfants à un couple avec un enfant et plus tard à un étudiant

seul... Ainsi les logements peuvent s'agrandir et se rétrécir en fonction des différents besoins des locataires. Mais l'architecte admet que ce dispositif est très complexe à mettre en place car cela pose plusieurs questions : sur l'isolation, sur le vis-à-vis et donc sur l'intimité des logements qui changent de propriétaires.

Mais Sophie Delhay part de la conviction que lorsque l'on est bien dans un endroit, les habitants n'ont pas envie de le quitter. Donc, d'offrir un espace qui pourrait se transformer selon les besoins des habitants tout au long de leur vie, pourrait être une belle conception du logement.

La « pièce en + » le permet, car elle permet d'agrandir ou de rétrécir le logement selon les temps et besoin de la vie. Elle permet ainsi de garantir aussi une mixité typologique et donc une mixité sociale et intergénérationnelle.

Deuxièmement, dans l'opération les Passerelles de l'architecte Roland Spitz située dans le centre de Mulhouse, la cohabitation intergénérationnelle et la flexibilité du logement est permise par un autre principe : celui de la pièce interstitielle.⁶¹ En effet, sur les trois niveaux de ce bâtiment, chacun contient deux appartements. L'architecte met en place un principe de liaison entre les deux logements qui permet le partage et à la fois l'autonomie des différents logements. Il met en promiscuité deux logements pouvant être ainsi habités d'un côté par les grand-parents et de l'autre par les enfants et petits enfants. Les deux logements ne sont pas de taille égale : l'un est un T2 et l'autre un T4. Les logements sont réunis par un « espace interstitiel » qui est constitué d'une pièce entièrement vitrée accessible par les deux logements et qui sert d'espace commun pour toute la famille. Elle marque la séparation des

61 : Caradec Laure-Agnès, *Comprendre, une visite de 15 opérations de logements denses remarquables, Conseil d'architecture d'urbanisme de l'environnement des Bouches-du-Rhône, 2016*

logements comme leur liaison. Chaque logement a un accès autonome sur le palier pour ne pas empiéter sur l'indépendance des membres de la famille. Ainsi Roland Spitz propose de rétablir le lien intergénérationnel en rassemblant et rapprochant sur un même palier les membres des différentes générations d'une famille. Le principe de cet habitat intergénérationnel est donc de réunir sous un même toit trois générations en évitant aux uns la maison de retraite ou le placement en EHPAD et aux autres le recours occasionnel aux baby-sitters. Le retour des habitants modère cependant ce principe car d'après eux même dans le cas de familles très fusionnelles, la cohabitation est apparemment compliquée dû à la trop grande promiscuité et le trop petit espace interstitiel.



L'espace interstitiel (en bleu turquoise).
Mulhouse-Habitat, Roland Spitz

Plan source :
document tiré du
site de l'architecte





Troisièmement, située à Mantes-la-Ville, les architectes Raphaëlle Hondelattre et Mathieu Laporte ont développé l'opération Les Brouets : un système de logement diffus, qui dans son principe substantiel éclate le logement en le répartissant dans différentes unités et en le reliant à l'aide de passerelles. La résidence contient un ensemble de 30 logements répartis en 6 plots qui sont tous de hauteurs différentes.

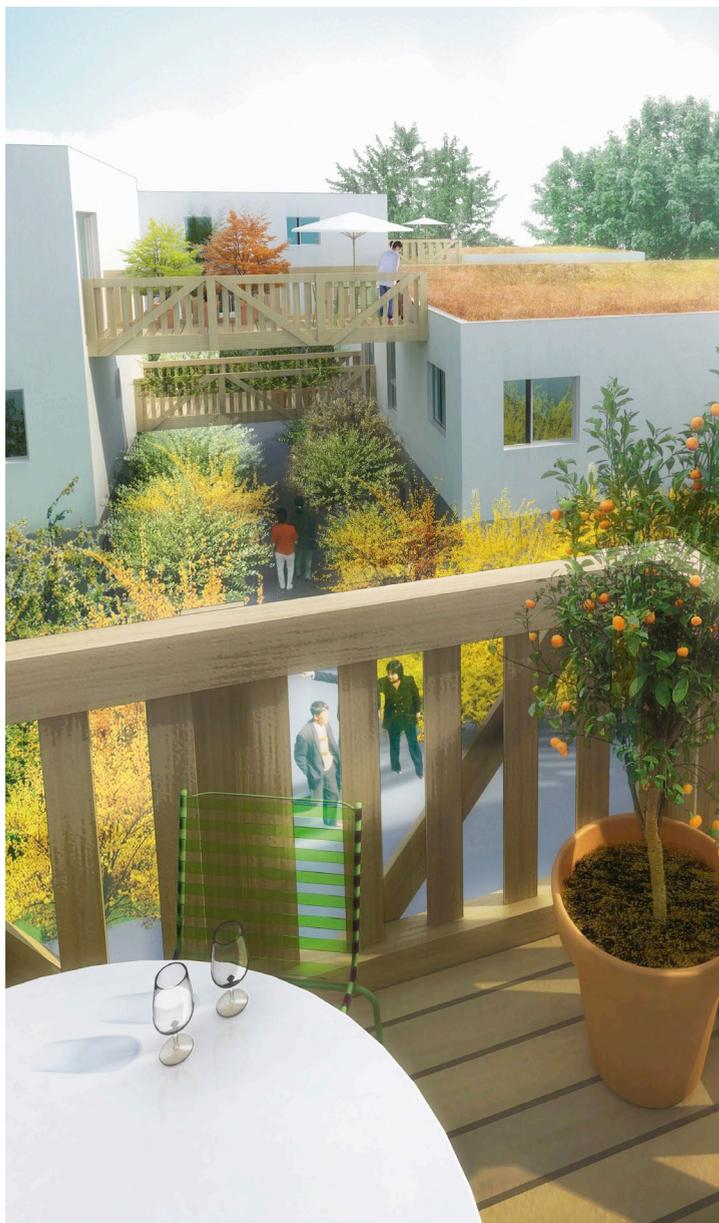
Le principe de conception de ce projet est de relier de grands logements T4 à des plus petits logements T1 par des passerelles. Les deux appartements se trouvant sur deux plots différents ils sont entièrement autonomes, ils ont chacun un accès indépendant et une sortie dans leur plot respectif.

La passerelle en bois qui permet la circulation entre les plots hors du sol permet de les relier. Annexé au logement, le petit studio permet d'accompagner l'indépendance progressive d'un jeune adulte par exemple, en gardant le lien familial tout en apportant une autonomie et une indépendance des accès par les différents plots, ce qui empêche la surveillance des allées et venues du jeune adulte et garantit son l'intimité.



*Photographie tirée
du site Archiguide*

Les Brouets, des passerelles bois qui relient
les plots



Les Brouets, des passerelles bois qui relient
les plots

Image de
synthèse tiré du
site de l'architecte





Plans tirés du site
de l'architecte

La maison du divorce des architectes Fiona Meadows et Frédéric Nantois, conçue en 2002 est un second exemple de diffusion ou d'éclatement du logement, même si celui-ci est d'ordre plus expérimental. Autrement nommée *Sea, sex and sun* il s'agit ainsi d'introduire dès la conception de la structure la notion de mouvement, de flexibilité et de recomposition de l'espace.

« Réinventer le temps d'un week-end, une nouvelle façon d'habiter »

Voici la demande faite par le couple aux architectes. La maison est détachée du sol par une dalle en béton. Elle semble flotter, ou s'arracher de son site. La maison occupe un emplacement de deux mobil-home, soit environ 30 m de long par 3m de large. Bien que petite, cette maison réponds à de nombreux usages. L'habitat est composé de diverses parties différenciées par leurs matériaux : mi-opaque, mi-transparente. L'une des pièces faite de polycarbonate est mobile.

Coulissante sur des rails à l'aide d'un treuil, cette pièce peut se séparer pour une courte durée ou plus : cette séparation permet de *« s'exiler »* pour accompagner une transformation de la famille comme par exemple un divorce. La maison peut former un tout ou être fragmentée.

Entièrement préfabriquée, la maison du divorce se caractérise par une recomposition possible de l'espace grâce à un dispositif de pièces mises sur rails et par des panneaux de façade, pivotants à 90°, qui cadrent les vues et protègent les terrasses du vent. S'extirpant de son site par son élévation du sol naturel, son aspect industriel, et par sa composition intérieur cette maison traduit un double divorce celui de la famille qui l'habite et celui de l'architecture face à son environnement. La flexibilité des ménages (travail et sentiments) engendre celle de l'architecture.



La maison du divorce, séparer ou relier

*Photographies
tirées du site
Archiguide*

2.3.2 / Du «quant-à-soi» au partage

Au sein du logement, quels types d'espaces doit-on partager dans le cas de cohabitation intergénérationnelle ? **Quelles caractéristiques ont ces espaces et pour quels usages ? Comment assurer l'intimité de chacun à travers la pièce d'habitation ? L'autonomie totale de cette pièce privée est-elle envisageable, est-elle souhaitable ?**

Lorsque l'on rentre dans l'échelle la plus intime de l'« habiter », autrement dit celle de la pièce, celle des quatre simples murs et un toit qui nous enclosent et nous séparent du monde extérieur et de l'autre, entrent en jeu deux notions qui parfois s'opposent et parfois se complètent : celle de l'intimité et celle du partage. Quelle pièce est symbole d'intimité et doit en garantir la privacité ? Quelles pièces sont elles lieux d'échange et de partage et peuvent être mutualisées ? Il s'agit dans cette partie de s'intéresser à l'échelle de la cohabitation à l'intérieur du logement même et non plus à la seule mixité sociale et intergénérationnelle à l'échelle du bâtiment mais bien cette fois ci à l'échelle du logement et de la pièce. Quelles sont les différentes stratégies de cohabitations qu'explorent les architectes en France ?

Deux stratégies de cohabitation différentes semblent intéressante à étudier : la première, mise en place par le groupe Habitat & Humanisme dans une opération de logement à Paris et la seconde de STAR stratégies + BOARD élaborée dans le cadre de l'Atelier International du Grand Paris sous le nom de Co-Résidence. Quels sont les grands principes fondateurs de ces propositions, et comment ces

projets définissent-ils et différencient-ils des espaces intimes et des espaces communs ?

Tout d'abord, le projet porté par Habitat&Humanisme en 2010 à Paris a pour objectif la réalisation de dix logements neufs et deux réhabilitations qui seront proposées comme de grandes colocations intergénérationnelles. En effet ces deux appartements de 190 m² chacun, proposent de faire cohabiter un étudiant, un sénior, un jeune travailleur et un parent seul avec enfants. Le principe est le suivant : « *autour d'une grande cuisine et d'un vaste salon, cinq chambres indépendantes avec des salles de bains privées* ». ⁶²

La réhabilitation de ces logements s'est faite sur la structure d'une ancienne tour de bureaux, ainsi le logement a pu conserver le principe de double entrées par l'escalier de secours qui permet de desservir la partie du logement réservée au parent seul et ses enfants. Ce système permet de rendre plus autonome une partie du logement.

62 : présentation du projet sur le site de Habitat & Humanisme



réhabilitation d'ancien bureau en cogénération

Photographie source : présentation du projet sur le site de Habitat & Humanisme

Ensuite, la seconde opération concerne le projet Co-Résidence de STAR stratégies + BOARD dans le cadre de l'Atelier International du Grand Paris, en 2013. L'équipe d'architectes qui a travaillé sur ce projet le définit par le slogan suivant : « *shared is more* » tiré de ceux de Mies Van Der Rohe : *less is more* et de Robert Venturi : *Less is a bore*, que les concepteurs expliquent par :

« *N'habitez plus au minimum, habiter en grand. Si la propriété est devenue inaccessible, repensons le concept de propriété lui-même.* »⁶³

Le Grand Paris fait face à deux grands dysfonctionnements dans le logement : le premier concerne la production, qui n'atteint pas la moitié de l'objectif des 70 000 nouveaux logements par an. Le second concerne le prix au mètre carré, qui augmente plus rapidement que le niveau de vie et donc de moins en moins de logements sont accessibles pour les habitants.

Selon les architectes de cette théorie, le grand challenge aujourd'hui est : Comment construire des appartements d'une qualité durable, en grand nombre, plus accessibles pour les habitants, capables de créer de la cohésion sociale, tout en étant respectueux de l'environnement par temps de crise économique ?

Selon eux, il n'y a aujourd'hui que deux solutions pour rendre plus accessible le logement : ou s'éloigner, plus on s'éloigne moins le logement est cher, mais jusqu'à quelle distance peut-on aller ? ou, réduire la taille du logement, si le prix du mètre carré est cher il faut réduire la surface pour en réduire le prix, mais jusqu'à quelle taille minimum un logement peut-il aller ?

63 : STAR stratégies + BOARD, l'Atelier International du Grand Paris, présentations vidéo youtube, 2012

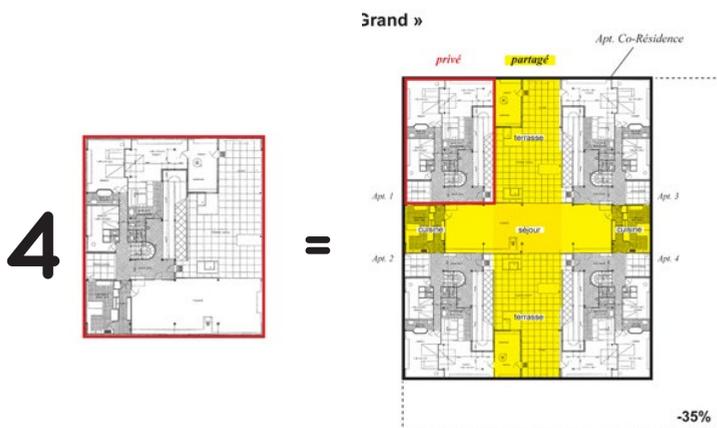
Mais,

« Tant que les hommes ne deviendront pas plus petits, réduire la taille des appartements ne peut être une solution permanente. Nous défendons l'innovation de l'habitat plus seulement dans la minimisation des espaces mais dans leur gestion nouvelle et plus intelligente. »⁶⁴

concluent les architectes de la deuxième option.

Donc pour répondre aux problématiques actuelles, la proposition de ce collectif est la Co-résidence. Une co-résidence est un appartement où certaines des pièces élémentaires sont partagées entre deux groupes domestique voir plus afin de rendre leurs usages plus durable. Le fait de partager l'espace entraîne une réduction considérable de la surface totale du bâtiment sans réduction de la surface totale de l'appartement.

64 : STAR stratégies + BOARD, l'Atelier International du Grand Paris, présentations vidéo youtube, 2012



Réduire la surface d'un logement pour regrouper les espaces communs et avoir au final quatre fois plus d'espaces mutualisables

Schéma et plans tirés de la représentation de STAR and Board pour l'Atelier du Grand Paris

Pour matérialiser ce principe, et en estimer plus précisément la faisabilité, les innovateurs de ce projet montrent par différentes options envisageables comment la Co-résidence peut se faire au sein de typologies existantes de bâtiments de logements : duplex, haussmannien, maison individuelle... Dans chacune de ces solutions, le partage autorise l'addition de parties plus luxueuses telles qu'une buanderie, un balcon, ou un studio supplémentaire mutualisable pour permettre d'accueillir temporairement les membres de la famille d'un des habitants de la co-résidence.

La co-résidence c'est donc payer moins cher pour habiter une surface plus grande d'appartement mais qui diminuera la surface totale du bâtiment tout en augmentant les services et donc le confort de l'habitant, c'est ce qu'ils appellent : «habiter en grand». En alternative au mouvement de pensée actuelle du «habiter au minimum», le projet propose une autre valeur d'espace «plutôt que de la réduire, partageons-la».

Les architectes initiateurs de ce projet tentent ainsi de résoudre par l'échelle domestique un problème d'échelle métropolitaine.

La co-résidence se définit selon 10 principes architecturaux :

- La co-résidence conserve la structure d'une maison : salon, cuisine, bureau
- La co-résidence est d'échelle humaine
- La récupération des espaces de circulation
- La chambre extra
- La porte secrète pour permettre une dynamique
- La zone tampon peut préserver l'intimité
- La co-résidence est élégamment réversible

- Une co-résidence peut être partiellement mise en oeuvre
 - La co-résidence pour tous
 - La co-résidence peut créer n'importe quelle morphologie de bâtie

Pour conclure, le principe fondateur de la théorie de STAR stratégies + BOARD se base sur la mutualisation des espaces communs de l'habitat entre plusieurs personnes. Ainsi habiter en grand correspond à construire plus densément tout en offrant plus de surface à chacun. C'est aussi accéder à la propriété de manière différente qui s'adapte à nos modes de vie contemporains.

a. Les espaces privés : s'isoler pour se ressourcer

Après avoir présenté les grands principes fondateurs de ces logements partagés entre plusieurs habitants, il est important de bien distinguer les différentes pièces et leur statut privé ou commun dans la cogénération. En effet, comme on l'a vu il est indispensable lorsque l'on veut changer notre manière d'habiter de repenser le logement dès la conception de son plus petit composant : la pièce.

La pièce est l'élément architectural premier, à partir duquel les architectes doivent composer l'habitat, l'espace, la société. C'est en déterminant ses caractéristiques propres, mais aussi son articulation avec d'autres espaces et enfin ses fonctions que chacun de ces espaces s'allient pour former l'architecture. Dans sa plus simple substance l'espace du logement correspond à l'articulation, la juxtaposition, la superposition ou la mise à distance (physique, visuelle, sonore, thermique) de pièces. Et la caractéristique de cette unité primaire du logement est son caractère intrinsèque d'être à la

fois autonome mais rattachable à un tout. De quelle autonomie parle-t-on dans le cas de la cohabitation intergénérationnelle ? De l'autonomie de la pièce privée d'un habitant par rapport à la pièce privée de l'autre ? Par rapport aux espaces partagés du logement ? Aux parties communes de la résidence ? En somme, selon quels critères d'évaluation la pièce doit-elle être autonome ? Parle-t-on d'une autonomie fonctionnelle, visuelle, spatiale, acoustique, thermique ?

Nous l'avons vu précédemment, lorsqu'il existe une cohabitation à l'intérieur du logement il est important de d'abord définir les différents statuts de chacune des pièces de l'habitat, lesquelles sont intimes, lesquelles sont communes ?

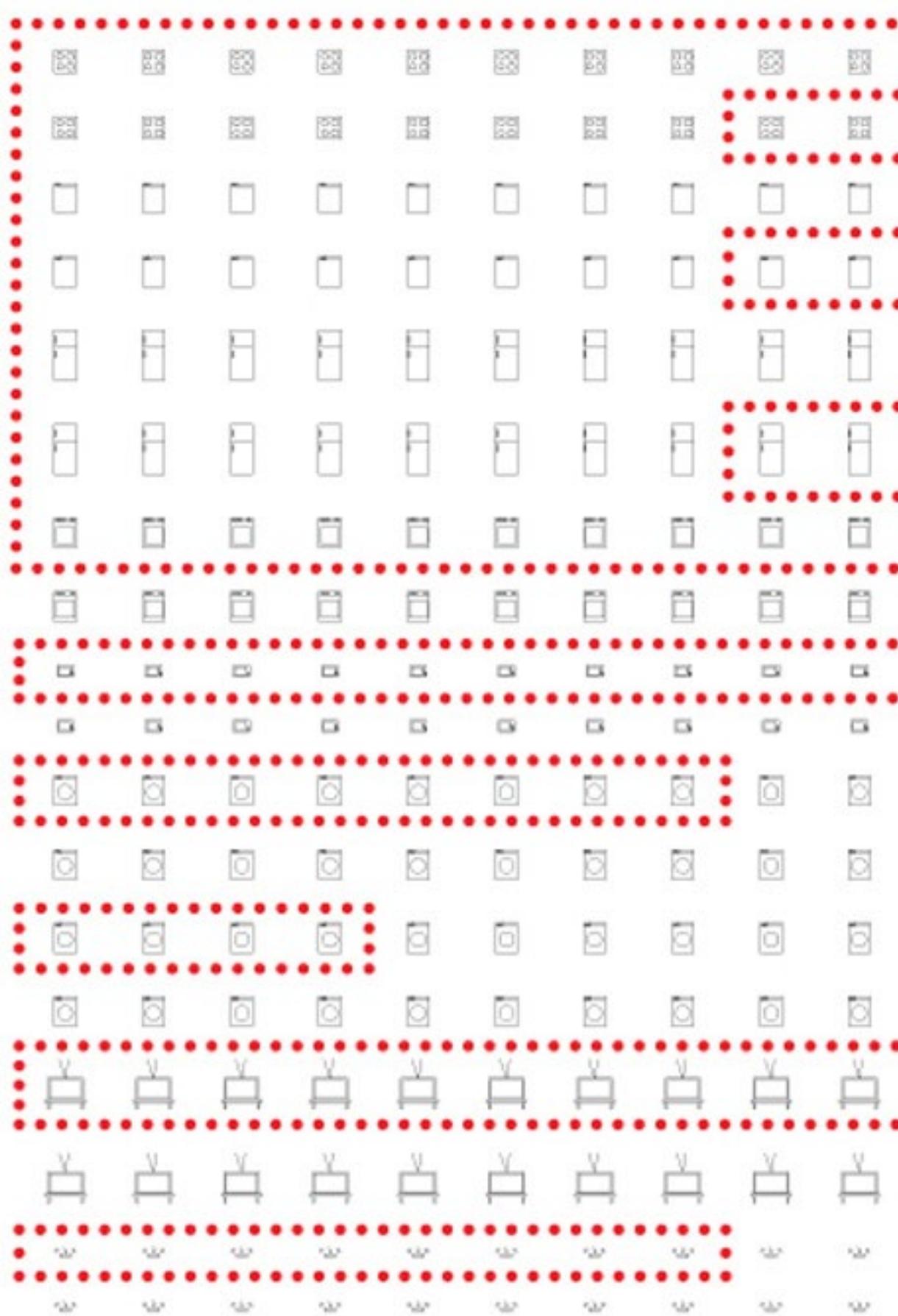
La chambre constitue l'espace individuel le plus intime au sein de la collectivité. C'est l'espace au sein duquel l'habitant peut s'isoler des autres. Mais pour cela, la chambre doit être en mesure de garantir les qualités spatiales nécessaires à abriter un individu, et à lui permettre le repli sur soi. La notion du « quant-à-soi » est l'un des concepts nécessaires pour permettre à l'homme de se constituer, de méditer, finalement nécessaire à la fonction de l'habiter. Car habiter peut être traduit par la possibilité de sortir du monde et d'y rentrer quotidiennement. Le lieu d'habitation doit donc correspondre au besoin des hommes de se retirer aux yeux des autres pendant un instant éphémère quotidien en se réfugiant dans un espace intime et protégé.

On peut alors se demander, quelles fonctions cette pièce intime doit-elle accueillir ? Dormir, ? se reposer ? se ressourcer ? se laver ?

La notion de confort propre à l'architecture contemporaine s'accompagne de la privatisation des salles d'eaux. Les pratiques de l'hygiène sont-elles alors une activité qui doit être privée ou commune ?

La pratique de la douche, de l'étape quotidienne du lavage du corps est une activité très intime qui requiert un espace purement privé car c'est un moment où l'homme est le plus à nu, et donc le plus exposé. Mais l'action de la douche étant certes répétée chaque jour, mais ne nécessite que peu de temps en comparaison du reste des heures d'une journée. Ainsi l'espace de la salle d'eau peut être mutualisé même si la pratique de la salle de bain est extrêmement intime, elle peut être mutualisée par les rythmes différents de vie des habitants d'une cogénération. En effet, la salle de bain est mutualisable par des stratégies de temporalités et alternances d'occupation des différents habitants. Mais les caractéristiques spatiales et surtout de l'enveloppe et du seuil de cette pièce sont à penser sérieusement pour que la cohabitation ne soit pas subie et que l'impression d'intimité et non d'empiètement soit respectée.

Dans le cadre du projet de co-résidence d'« habiter en Grand » proposé par les agences STAR stratégies + BOARD l'organisation intérieure du logement s'apparente à l'organisation des chambres d'hôtels. Les aménagements intérieurs proposent de placer les salles de bains, WC et rangements entre les chambres et les espaces partagés, les dénommant alors de « zones tampons » entre l'intime et le commun. Ainsi les espaces plus privés des chambres sont « espacés » du reste commun de l'habitat. Les chambres sont ainsi mises à distance.







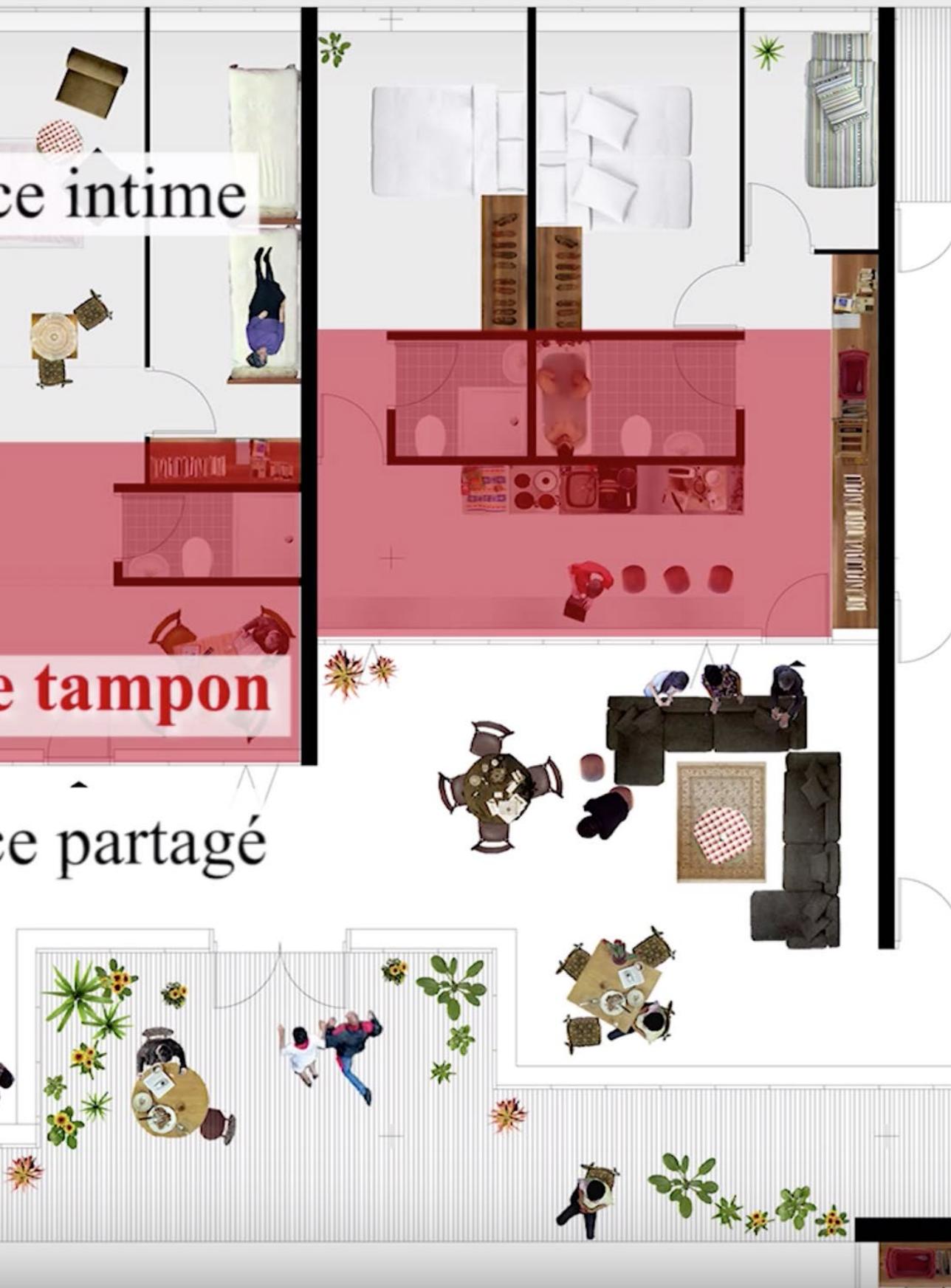




ce intime

e tampon

ce partagé



Cependant, séparer une pièce des autres par des parois trop imperméables aux bruits, à la vue, au climat extérieur peut parfois entraîner la création d'espaces repliés sur eux-mêmes, hermétiques au monde extérieur. Il est alors important de trouver le juste équilibre entre l'autonomie nécessaire à l'assurance de l'intimité de chacun, et l'autarcie programmée par une méfiance vis-à-vis de toute perturbation de ce confort intime.

b. Les espaces communs : rencontrer pour évoluer

La cogénération est définie par la complémentarité d'espaces intimes comme celui de la chambre et des espaces communs partagés entre tous les cohabitants comme par exemple les salles de bain. Quels sont alors les véritables espaces communs de partage, et quelles fonctions ces espaces peuvent-ils accueillir ?

Après la réalisation de leur projet de rénovation des deux grands logements de l'organisme Habitat & Humanisme, ceux-ci ont mené plusieurs enquêtes auprès des habitants pour renseigner l'utilisation des pièces communes : certaines pièces calquées sur le modèle du logement familial traditionnel n'étaient alors pas utilisées de manières équivalentes. Les enquêteurs se sont aperçus que certaines pièces avaient même entièrement perdu de leur utilité :

« Chaque colocataire a pris possession de la cuisine comme l'endroit pour se rencontrer et se retrouver tous ensemble. La tour de contrôle, le lieu où l'on discute c'est la cuisine. La salle de séjour, immense, conçue avec des standards familiaux classiques, est totalement sous-utilisée donc assez disproportionnée. »⁶⁵

65 : Olivier Launay, directeur de Habitat & Humanisme, Comprendre, 2015

Ces remarques varient bien sûr selon la catégorie d'âge des personnes et leurs profils mais en général, la plupart des habitants passent plus de temps dans leur chambre que dans les espaces de la cuisine et du salon car ils ne rentrent dans le logement que pour y dormir, manger mais rarement pour y faire d'autres activités.

Que se passerait-il si l'on souhaitait intégrer au logement des usages communs différents de ceux du schéma classique de la famille avec des parents et des enfants ? La diversité et le rassemblement de plusieurs catégories d'âge sous le même toit ne justifie-t-elle pas que l'architecture prévoit une plus grande variété d'usages ?

La diversité d'activités au sein des espaces de logement comme le pense Riken Yamamoto dans sa théorie de « *Local Community Area* » présentée précédemment permet de rompre avec la vision monofonctionnelle du logement car, permettre une co-habitation pour tous les âges c'est offrir la possibilité pour chacun des habitants de pratiquer autrement le logement et ainsi d'habiter l'espace selon sa propre définition.

Il faudrait alors, pour que la cohabitation prenne tout son sens, qu'elle soit étendue à des échelles différentes que celle du logement, car il faut pour cohabiter créer du lien, de l'entraide et du partage. La volonté de vivre en communauté et l'insertion d'activités supplémentaires sont deux composantes alors essentielles. Ainsi, des espaces dédiés à l'apprentissage, à la transmission de savoirs, notamment entre les personnes âgées et les enfants, ou encore entre des jeunes travailleurs et des étudiants, constituent une piste de réflexion intéressante.

c. L'articulation des pièces : seuils et transition

Pour revenir à l'échelle du logement, une fois les espaces privés et communs définis, comment faut-il articuler les pièces privées et les pièces partagées ? L'espace partagé par les habitants d'un même logement doit-il être distributif ? Est-il judicieux de devoir passer par l'espace partagé pour se rendre dans son espace privé intime ?

Dans le cadre des logements de Habitat & Humanisme les pièces communes, destinées à rassembler les générations ne constituent pas un « passage obligé » pour accéder à son chez-soi, mais sont clairement déconnectées des pièces privées par des couloirs de circulation. Ainsi, les couloirs ou dégagements créés pour constituer des sas communs à plusieurs unités privées, sont les « rotules » entre les pièces intimes et les espaces partagés.

Mais cette composition interne de l'habitat pose un inconvénient : en effet les espaces de circulation constituent des surfaces perdues, car elles ne sont ni attribuées aux pièces privées, ni offertes aux espaces partagés.

La transition entre pièces privées et pièces communes est réellement une problématique sur laquelle il faut porter une grande attention car la mauvaise gestion des espaces de transition pourrait impacter la perception des habitants sur l'intimité de leur « chez soi ».

Par exemple la disposition, le dimensionnement et l'accès des pièces privées et communes peut créer une équivalence dans le statut des pièces (privées /partagées), toutes étant accessibles depuis des espaces de circulation. Cette équivalence de statut peut alors mener à une confusion sur le marquage des espaces pour les habitants, et sur la définition des seuils. Si les seuils et les statuts des pièces ne

« Là où il y a eu « faute » de la part de cette habitante, c'est qu'elle n'a pas été capable de gérer la partie privative, la partie commune et l'extérieur. Au bout de deux mois, il y avait dix personnes tous les soirs dans l'appartement. Pour les autres colocataires, la situation est devenue insoutenable. », Olivier Launay, directeur de Habitat & Humanisme IDF, entretien

Ainsi, les espaces partagés qui sont en contact avec les parties privées, permettent de marquer l'appartenance de ces espaces à chaque unité d'habitation privée, et d'en assurer un usage effectif, mais cela peut aussi engendrer un manque de hiérarchie et donc certains conflits entre les différents habitants. Il faut trouver le juste équilibre entre déconnexion totale (non-usage) et proximité extrême (ambivalence de statut).

Pour conclure, la définition du statut et caractère privé ou commun des différentes parties et pièces du logement est essentielle lors d'une cohabitation intergénérationnelle. Une fois ces définitions claires il faut qu'elles puissent s'exprimer aux travers des liens, des seuils et transitions qui articulent le logement. Dans ce jeu de « rotules » entre espaces privés et espaces partagés il faut trouver la bonne proportion d'autonomie et de connexions qui les caractérisent.

Pour conclure plus généralement cette deuxième partie sur les différentes études de cas du corpus, la cohabitation intergénérationnelle, définie par l'action de cogénérationner, est très vaste et peut prendre diverses formes. Accompagnant les évolutions de la société, la cohabitation permet de répondre et de prendre en compte diverses problématiques actuelles telles que l'accessibilité aux logements, l'amélioration du cadre de vie et la flexibilité nécessaire pour accompagner les évolutions de la structure familiale dans le temps.

Deuxièmement, la cohabitation intergénérationnelle peut revêtir plusieurs formes selon les échelles d'observation par lesquelles nous souhaitons étudier ces nouvelles manières d'habiter la ville. Tout d'abord à l'échelle de la ville, l'architecte Riken Yamamoto dans son projet théorique de « Local Community Area », repense entièrement notre manière de concevoir la ville, les quartiers ainsi que le logement. Il prône une diversité fonctionnelle qui engendre aussi une mixité sociale et intergénérationnelle tout en permettant de faire renaître la vie de quartier avec une forte activité sociale.

De nombreuses opérations de résidences ont aussi eu pour parti pris d'ouvrir l'espace résidentiel à la ville en intégrant dans les rez-de-chaussée du bâtiment des salles associatives qui peuvent recevoir, lors d'événements, des personnes extérieures à la résidence. Mais le lien social peut aussi être favorisé pour un groupe plus restreint en offrant, par exemple, la possibilité aux habitants de la résidence de se réunir entre eux pour partager des activités autour d'une même thématique ; comme dans l'opération Concert'o à Bordeaux, ou encore simplement lors de fêtes entre voisins comme dans le « club » du Papy-loft. Des espaces extérieurs tels que des jardins partagés ou des terrasses

communes sont aussi souvent source de lien et de partage par l'échange des productions que les potagers permettent par exemple de fournir. En plus des espaces intérieurs et des espaces extérieurs, les espaces de circulation s'ils sont bien conçus peuvent eux-aussi devenir lieux de cohabitation et de rencontre entre les habitants d'une même résidence.

Troisièmement, la cohabitation est un moyen de penser certains maux de la société contemporaine en instaurant, par exemple, une certaine flexibilité à l'échelle du logement qui permettra de suivre les évolutions de la structure familiale et d'accueillir différentes typologies et différents profils d'habitants selon les temps du projet d'habitation ?

Au regard des évolutions actuelles du ménage et des diverses formes que peut avoir la famille, comment l'architecture peut-elle accompagner la transformation de la société ? Pour favoriser la flexibilité au sein du logement différentes solutions ont été explorées jusqu'à aujourd'hui, comme : le système de la pièce en plus, celui de la pièce interstitielle, et celui de la diffusion et l'étalement du logement à travers l'immeuble ou le groupe résidentiel.

Et enfin, lorsque la cohabitation s'effectue à l'intérieur même du logement, il est important de penser la définition des statuts de chacune des pièces ainsi que leurs transitions, liens mais aussi leur autonomie car il est nécessaire de trouver la juste distance entre déconnexion totale des différentes pièces et la proximité extrême de celles-ci.

Après cette étude de nombreux cas de cohabitations à différentes échelles, comment établir des modèles pour étudier les possibilités d'un logement dans son aptitude à accueillir une cohabitation intergénérationnelle ? Après la définition des nécessités en terme de qualité spatiales et fonctionnelles que requièrent les espaces de la résidence intergénérationnelle, quels sont les espaces nécessaires à la bonne réalisation d'une cohabitation intergénérationnelle, du moins à quels éléments faut-il impérativement porter attention pour que la cohabitation fonctionne ? Quels sont les éléments programmatiques additionnels qui peuvent être introduits pour favoriser la création de lien social entre les cohabitants ? Comment évaluer les aptitudes d'un grand logement marseillais à la rénovation en cogénération ?

**3 / ÉTUDE ET
ÉLABORATION DE
MODÈLES :
cogénération dans
les grands logements
marseillais**

Par l'intermédiaire d'un concours organisé par le PUCA en lien avec le groupe Action Logement, intitulé « *Logement et usage du logement en 2030* », je me suis intéressée aux logements sociaux marseillais et à leur possible réhabilitation en vue d'une transformation adaptée aux cohabitations intergénérationnelles.

En m'associant avec le bailleur social UNICIL de Marseille, j'ai eu accès à un panel de leur patrimoine d'habitat social dans différents quartiers de la métropole. Nous avons défini ensemble les premières règles d'une étude de faisabilité d'une cohabitation intergénérationnelle en prenant premièrement la direction d'une réhabilitation plutôt qu'une construction neuve étant donné l'état actuel de la ville de Marseille qui souffre d'un manque d'entretien global de ses édifices, et qui ne permet plus en ville de construire des opérations de grandes ampleurs.

Deuxièmement, nous avons décidé d'élaborer des stratégies qui se rapprocheraient un maximum de la possible réalisation de ces études en ciblant notre choix des logements à réhabiliter sur des grands logements allant du T4 au T5 habités par une personne âgée seule (+65 ans). De ce point de vue nous pouvons donc dire que nous avons sélectionné de grands appartements Marseillais sous-occupés dans différents quartiers de Marseille.

Troisièmement, UNICIL est un organisme qui s'occupe de loger principalement des étudiants et jeunes travailleurs, nous avons donc décidé de ne pas traiter le thème de l'intergénérationnel dans sa globalité mais plutôt de se focaliser sur le schéma étudiant / jeune travailleur et une personne âgée.

Mais une fois ces grands principes posés, deux questions ont été soulevées, la première d'ordre pratique, qui concerne la traduction spatiale d'un concept social : comment se matérialise la cogénération dans l'espace ? Et à quelles échelles interviennent-elles ? La deuxième interrogation est plus d'ordre théorique, et concerne l'observation de l'aptitude d'un logement, d'un bâtiment et d'un quartier à accueillir une cohabitation intergénérationnelle pour pouvoir ensuite définir les interventions à mener : comment pouvons-nous établir des modèles pour étudier les possibilités des différentes échelles d'habiter l'espace dans son aptitude à accueillir une cohabitation intergénérationnelle ?

Lors de cette troisième partie, la présentation de travaux théoriques de Bill Hillier et Jean Cuisenier sur des manières de représenter l'espace, les flux et usages à l'aide de modèles et d'étudier les qualités sociales d'un espace en s'extrayant de la forme spatiale sera menée, puis avec la complémentarité d'un travail d'étude de cas plus pratique mené par Monique Eleb, je vais tenter au croisement de ces deux méthodes de trouver des modèles de représentation selon différentes échelles les aptitudes de celles-ci à accueillir une cohabitation intergénérationnelle. Le but étant, au travers de ces modèles, de tenter de qualifier les avantages et inconvénients d'une telle opération de restructuration sur un des bâtiments du bailleur qu'UNICIL a proposées dans l'objectif d'une réhabilitation de l'un ou plusieurs de ces logements, en vue d'une colocation intergénérationnelle.

3.1 / Représentations et modèles : s'absoudre de la forme physique pour établir des modèles d'études des pratiques et usages de l'espace d'habitation.

Jean Cuisenier, professeur de philosophie, ethnologue français, spécialiste de l'éthologie française, des arts et traditions populaires et plus particulièrement de l'architecture rurale, dans son livre « La maison Rustique » analyse des compositions caractéristiques de l'architecture domestique rurale d'une même époque montre combien celles-ci procèdent d'une véritable logique sociale.

En s'associant avec Bill Hillier et la Bartlett School of Architecture de Londres, ils ont démontré, par la réflexion mathématique qui a permis de neutraliser les différences sensibles entre les lieux et effacer les oppositions significatives qui caractérisent l'espace vécu, que de nombreuses constructions « non-scientifiques » de fermes rurales parfois dans des régions éloignées, possédaient la même logique interne. Par la comparaison de l'intégration des pièces ou leurs ségrégations selon l'agencement des circulations intérieures, cette

équipe a ainsi établi un modèle de comparaison basé sur une étude qui s'extrait des contraintes physiques et ne porte que sur les circulations internes.

Pour comprendre le principe de l'étude de Cuisenier, il faut tout d'abord comprendre en quoi consiste les travaux de Bill Hillier et la Bartlett School of Architecture de Londres. Puis ensuite, nous verrons comment Jean Cuisenier a établi son modèle d'étude pour voir comment nous pouvons en se basant sur ce travail, essayer d'étudier des logements marseillais dans leur substance et dans leurs liens plutôt qu'uniquement par leur forme physique.

3.1.1 / Bill Hillier et «La Space Syntax» : s'abstraire de la forme physique pour étudier les liens qui régissent l'espace

Lorsque Bill Hillier, professeur d'architecture et d'urbanisme à l'Université de Londres, président de la Bartlett School et directeur du Space Syntax Laboratory de Londres, se mit à étudier les logements sociaux des années 1960 de Londres, il constata que « *quelque chose avait disparu* ». Les immeubles très mal vécus par les habitants l'interrogèrent, il chercha à comprendre pourquoi ces endroits semblaient différents, pourquoi ils semblaient séparer les gens et créer des espaces vides. Cette recherche a marqué le début de son travail, porté par la problématique d'essayer de comprendre le comportement des gens dans l'espace.

L'architecture, l'espace, la ville n'influencent pas seulement nos mouvements, notre façon de bouger, ils peuvent également affecter notre bien-être psychologique et nos comportements en société. Il travailla durant plusieurs années sur un ensemble de théories regroupées sous le concept de la « Space Syntax » ou « syntaxe spatiale ».

Ces théories ont pour but d'analyser les configurations spatiales de l'espace. Ces analyses sur la ville et les bâtiments permettent de déterminer l'orientation optimale de l'implantation urbaine des bâtiments et des espaces urbains. Les études de Space syntaxes ont donc pour objectif d'aider les urbanistes et architectes à maximiser les performances de leurs projets et de la communauté environnante en termes de bénéfices sociaux, environnementaux, et économiques.

La Space Syntax est un processus de recherche, de discussion et d'évaluation qui se décompose en cinq phases successives :

- **Le diagnostic** : cette première étape constitue une enquête approfondie de la situation existante. Cette enquête se base sur la reproduction de modèles d'analyses et d'observation et repérage des mouvements de piétons.

- **Le rapport** : Les analyses précédemment menées sont transmises à l'architecte ou l'urbaniste du futur projet et les contraintes et opportunités sont discutées.

- **Le développement de la conception** : Une fois que l'architecte ou l'urbaniste a dessiné son projet, les mêmes analyses que dans la première étape sont reprises pour voir ce que va modifier, améliorer ou empirer l'implantation du futur projet. Les propositions sont donc simulées et évaluées.

- **L'évaluation d'impact** : Une analyse de l'impact détaillée examine le plan en fonction des multiples paramètres socio-économiques prédéfinis, allant d'une prévision des flux de piétons à la projection des revenus de location ou de l'évaluation du risque de cambriolage.

- **Assistance à la planification** : Pour finir, les rapports créés sont ensuite utilisés par exemple pour communiquer les impacts probables aux investisseurs ou futurs habitants.

Pour conclure, la Space Syntax est une méthode d'analyse complexe et complète qui étudie la façon dont les gens réagissent à un espace, comment ils s'y déplacent, comment il y interagissent. L'utilisation combinée d'analyses multi-échelles permet à la Space Syntax de comprendre comment un site est habité, traversé, sa sécurité et son hospitalité sociale. Pour transmettre ces recherches, les chercheurs transforment ces données en graphiques de réseaux.

Ces réseaux sont ensuite évalués à l'aide de valeurs mathématiques traduisant le degré d'intégration ou ségrégation des espaces. Sont-ils reliés à plusieurs autres espaces ou alors sont-ils exclus ? Faut-il pour lier deux forts espaces publics passer par une série d'espace intermédiaire ? Une fois que ces valeurs sont traduites graphiquement, des schémas clairs de manières dont l'espace est utilisé, commencent à apparaître. Les pistes d'amélioration de ces espaces en réponses aux problématiques mises en lumière commencent-elles aussi à émerger.

Donc, la Space syntax est une méthode qui permet d'analyser l'espace et de le comprendre pour servir au mieux le travail des concepteurs de la ville et la possibilité de maximiser l'implantation de leurs projets.

3.1.2 / Jean Cuisenier et « La maison rustique » : analyse des pratiques et usages de l'espace d'habitation hors de la forme physique

Jean Cuisenier dans « *La maison rustique* », en collaboration avec Bill Hillier dont les travaux viennent d'être présentés, établit un modèle d'étude de l'espace d'habitation de la maison rustique en s'extrayant de la forme physique pour se concentrer uniquement sur les liaisons des pièces entre elles induites par les circulations internes.

Cuisenier s'appuie sur un corpus théorique de Charles Estienne qui définit et met en lumière les caractéristiques de ce qu'il nomme « La Maison Rustique ». Sur cette base, Cuisenier pose les principes de son livre en se questionnant sur le lien qu'établissent ses bâtisses entre la logique sociale et la composition architecturale qui les compose.

Que déchiffre-t-on, aujourd'hui, de cette composition à travers les bâtiments qui subsistent et qui sont toujours en fonction ?

Donc, après avoir examiné un corpus composé de dix-sept spécimens normands, il étudiera la manière dont le champ spatial est traité par la composition architecturale déchiffrant cheminement par cheminement, les messages inscrits dans la distribution des lieux. Il disposera pour cette fin de deux systèmes d'interprétation complémentaires : l'un, que proposent Bill Hillier et la Bartlett School of Architecture de l'University

College, de Londres, à la suite de sa demande, par une « analyse syntaxique » de l'espace ; l'autre, qu'il propose en reprenant les calculs de Bill Hillier, et en les complétant par une analyse des dimensions architectoniques rendant la projection spatiale possible.

Jean Cuisenier part de la constatation que, de l'architecture classique à moderne, la composition architecturale tend à faire de l'espace un système de relations qui soulève deux interrogations : « **La mise en forme du champ spatial par un système de relations mathématisables peut-elle n'être point simultanément une mise en ordre social? Et à l'inverse, une ordination sociale des relations humaines ne requiert-elle pas, d'une manière ou d'une autre, une projection spatiale ?** ».⁶⁶

Autrement dit, existe-t-il dans l'architecture un lien entre les relations spatiales (esthétique et efficacité) et les relations sociales (jugement moral et préférences politiques) ?

Il constate alors que les sociétés développent des traitements du champ spatial très différenciés non seulement par la morphologie, la forme globale physique du bâti, mais aussi de par le lien qui traduit physiquement les relations sociales soit par le degré de pertinence sociale qu'elles attribuent à l'ordination des relations spatiales.

Par exemple, les Turkmènes d'Anatolie⁶⁷ projettent dans l'espace intérieur littéralement leur système de relations sociales sur le champ spatial jusque dans le détail ; mais, étant nomades, ils n'investissent les espaces extérieurs et les territoires qu'ils ne parcourent que de droits de passage et d'usages éphémères, de traces.

Alors qu'au contraire, nos sociétés industrielles contemporaines, s'inscrivent

66 : Cuisenier Jean, *La maison Rusique : logique sociale et composition architecturale*, 1993

67 : La corrélation avec le peuple inuit aurait pu être faite d'après mes précédents travaux.

profondément dans la spatialité leurs modèles culturels de sociabilité (Elles conçoivent et édifient des bâtiments différents chacun en leur genre de manières très distinctes : l'hôpital, la prison et la caserne, l'hôtel de ville et le tribunal, l'école, le stade, le musée). Mais elles hésitent le plus souvent (Chicago et Tokyo) à ordonner globalement les relations de positions entre une telle variété de bâtiments. Il est évident que les échelles jouent fortement dans ces différences, selon lesquelles la pertinence d'une ordination spatiale des relations sociales varie non seulement de société en société, mais encore, pour chaque société, selon les niveaux de groupement.

Les dimensions fondamentales de l'architecture telles que : l'axialité et la centralité, la frontalité et la latéralité, la verticalité et l'horizontalité, fonctionnent dans les sociétés européennes, depuis le Moyen-âge, identiquement à l'échelle de l'agglomération urbaine et à celle de l'habitation.

Cuisenier établit les trois dimensions d'étude de la maison rustique qui vont être celles : du domaine, de l'unité composée par l'ensemble des bâtiments d'exploitations et d'habitation autour de la cour, puis celle du logis.

Échelle	Orientation	Centralité	Axialité
Domaine	+	+	+
Habitation	+	+	+
Corps du logis	+	+	+

Fonction architectonique des dimensions selon l'échelle du champ spatial considéré, dans le modèle de Charles Estienne

À partir de ces bases, il va rechercher comment la géométrie et la sociologie s'allient pour définir un seul et même ordre des lieux qui fonctionne comme un système de relations spatiales et un système de relations sociales. Puis ensuite comment trouver une représentation assez intelligible pour que le sens de ces relations puisse être pleinement mis en lumière.

Il va ensuite étudier les trois échelles de la maison rustique selon les grands principes architectoniques définis plus haut de l'orientation, de la centralité, de l'axialité, proximité, contiguïté, verticalité, frontalité et latéralité. Il conclut qu'à l'échelle du domaine, les constructions et les organisations spatiales sont régies par un ensemble de valeurs déterminant sa position et orientation qui situe le domaine dans une organisation cosmique.

Les autres dimensions architectoniques sont moins pertinentes. La cour d'habitation, quant à elle, a une qualité spatiale et sociale qui dépend toujours de sa place dans le monde cosmique, ouvert à l'orient ou à l'occident, au midi ou au septentrion. Qualité qui ne dépend pas moins de l'emplacement par rapport au centre, mais au nœud principal du réseau des communications par où passent les messages, les ordres, les informations et vers où l'on mène ses pas comme vers un foyer (corps du logis du maître).

Proximité	Contiguïté	Verticalité	Frontalité	Latéralité
+	+	-	-	-
+	-	-	+	+
-	-	+	+	+

La proximité entre les bâtiments importe peu ce qui est important, c'est la possibilité ou non de communiquer de l'un à l'autre. Alors que la dernière échelle, celle du corps de logis, la qualité du lieu dépend de sa place et des conséquences qui s'en suivent (orientation, exposition, disposition par rapport au centre...). L'axialité, frontalité, latéralité, verticalité, la position topographique, les réseaux de communications sont des éléments importants, alors que la proximité et la contiguïté sont peu importantes.

Cette étude invite à déterminer autrement les caractéristiques de l'espace du logis qui apparaît désormais comme un réseau de communications permises, imposées ou interdites, de liaisons internes et de liaisons externes libres ou contrôlées, autorisées ou défendues ; comme un réseau matériel et sensible, qui ne deviendra intelligible que si l'on en dégage la structure et le fonctionnement par des instruments algébriques appropriés.

Le champ spatial requiert, comme le champ social, un traitement qui catégorise les lieux et les personnes, qui délimite les aires de stationnement et les aires de parcours, qui précise qui est autorisé à être ici ou à être là, à entrer et à sortir et par quelle ouverture, à suivre quels cheminements. Le champ spatial du logis apparaît comme un réseau de lieux catégorisés moins par leurs caractéristiques matérielles que par les relations de position qu'ils entretiennent selon les règles, les pratiques et les usages de ceux qui les habitent. Mais la géométrie des plans et coupes de l'espace bâti de la maison rustique ne donne pas une mesure de la convivialité, donc des pratiques sociales qui la régissent. Elle ne rend pas intelligible le jeu subtil des cheminements et des points de passage obligés, qui donne à toute habitation sa véritable identité. Elle ne met pas en valeur ce que Cuisenier nommera « la mesure de l'intégration et de la ségrégation » des pièces.

Pour permettre de représenter l'intégration et la ségrégation des pièces, il va, avec l'aide des calculs de Bill Hillier et de la Bartlett School of Architecture de Londres établir des graphes qui représentent l'ensemble des règles qui gouvernent les compositions architecturales par l'abstraction de la forme. Ces liens sont régis selon des systèmes qui opposent deux univers : celui des habitants et celui des étrangers. Un habitant n'est pas défini par son occupation permanente d'un lieu, mais par son existence sociale inscrite dans l'espace constituée par la cellule (pièce) ; c'est donc pour résumer, quelqu'un capable de mobiliser les savoirs et les usages sociaux qui régissent l'espace de la cellule de la pièce.

L'unité des maisons rustiques étudiées s'expriment en deux propriétés : une limite continue avec l'extérieur, et une perméabilité interne continue (chaque partie du bâtiment est accessible à chaque autre partie sans avoir à passer par l'extérieur.). Donc, les unités peuvent être tenues conceptuellement pour des points et représentées par des cercles, leurs relations de perméabilité peuvent être représentées par des lignes qui les relient aux autres unités du même ensemble.

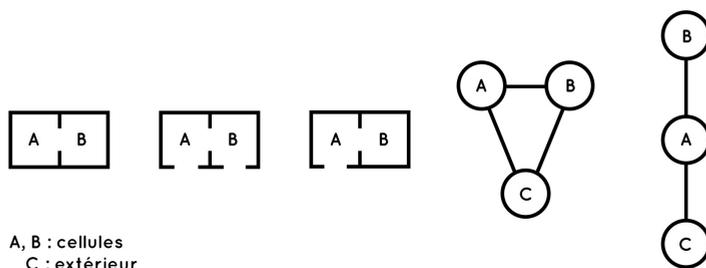


FIG 57 (p. 276) - Cellules, relations entre cellules et avec l'extérieur, graphes correspondants

Les graphes tirés de La Maison Rustique de Jean Cuisenier

*Graphes tirés du
livre de Jean
Cuisenier, La
maison rustique*

Les lieux connectés sont classés les uns par rapport aux autres en niveaux selon le nombre de cellules par lequel il est nécessaire de passer pour y parvenir à partir de la racine (l'entrée). Cette définition de passage obligé par un nombre défini de pièces, avant d'accéder à celle sélectionnée, la caractérise selon deux paramètres de configurations spatiales et sociales : la profondeur et le choix. La profondeur correspond au nombre de cellules par lequel il est nécessaire de passer pour accéder à la pièce. Le choix correspond quant à lui à l'existence de la pluralité des chemins possibles pour aller d'un lieu à un autre, et il prend la forme de circuits.

La profondeur (nombre de cellules par lequel il est nécessaire de passer) à laquelle chaque lieu appartient est une indication intéressante de l'intégration ou de la ségrégation d'un lieu dans l'espace bâti. Le degré d'intégration se calcule par la comparaison de la profondeur d'un lieu par rapport à l'ensemble des autres lieux du système auquel il appartient. Pour obtenir ce degré d'intégration, Jean Cuisenier et Bill Hillier utilise la formule suivante :

$$2(d-1)$$

$$k-2$$

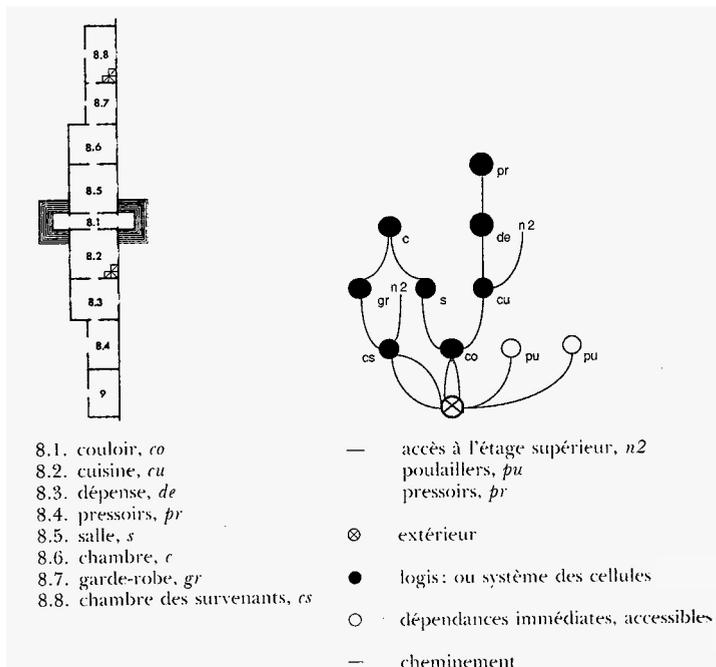
d : profondeur moyenne des lieux par rapport au lieu considéré
k : nombre total de lieux dans le graphe considéré

Ces calculs permettent de comparer et de montrer que certaines pièces sont, pour les activités auxquelles elles sont affectées, inégalement intégrées ou ségréguées d'une habitation à l'autre. À la suite de cette constatation, on peut se demander dans quelle mesure une certaine logique spatiale et sociale prévaut pour les habitations caractéristiques d'une époque, d'une région, d'une classe d'usagers.

Des séquences ordonnées de lieux sont-elles récurrentes dans certains sous-ensembles de

l'ensemble des habitations observées ? De pareilles séquences ne permettent-elles pas d'identifier des types d'habitation non plus par la morphologie, mais par la syntaxe prévalant dans l'arrangement spatial et social des lieux ? En d'autres termes, en s'extrayant de la forme physique, peut-on trouver des correspondances entre des bâtiments qui sont peut-être de morphologies architecturales très différentes mais dont finalement les organisations internes des pièces par leurs liaisons sont équivalentes ?

Pour pouvoir étudier ces correspondances, Jean Cuisenier rajoute une autre valeur qui est celle du facteur de différence. Ce facteur mesure la grandeur des différences existant entre les degrés d'intégration de points sur le graphe, donc de lieux sur le plan. Plus les valeurs en sont faibles, plus la structure est forte.



Plan de la Maison rustique selon Charles Estienne, et graphe correspondant au logis et à ses dépendances immédiates

Graphes tirés du livre de Jean Cuisenier, la maison rustique

L'élaboration de ces graphes permet de mettre en évidence des chaînes et/ou des arborescences, et donc permettent de comprendre que par exemple les lieux de séjour forment en effet un circuit, tandis que les lieux de service forment une arborescence. Cette dualité permet finalement de questionner la morphologie architecturale en réévaluant deux dimensions architectoniques : la centralité et la latéralité.

Conscient qu'une habitation est toujours singulière, si grande soit l'uniformité d'un graphe dû à l'abstraction de son modèle, Cuisenier cherche à comprendre si, au-delà des configurations spatiales et leurs variations, les habitations réellement construites s'apparentent ou non aux modèles définis théoriquement par Charles Estienne, ou si elles s'apparentent au contraire par l'organisation interne à d'autres modèles ?

Dans son travail, Jean Cuisenier analysera finalement les 17 spécimens issus de Normandie et 40 spécimens issus de la France en trois étapes distinctes :

- Tracer les graphes justifiés chargés de représenter les plans en distinguant le logis au sens strict, d'une part, le logis au sens large, d'autre part, en traitant l'extérieur comme un champ spatial indifférencié, une plate-forme neutralisée, dont on fera la racine du graphe

- Pratiquer ensuite l'analyse « *syntaxique* » des configurations observées en considérant les graphes comme de purs et simples ensembles de cellules et de liaisons, comme de purs systèmes spatiaux, sans prendre en considération la fonction des lieux individualisés.

- Analyser enfin les configurations spatiales en considérant leurs fonctions, telles, du moins, qu'on peut les inférer d'après les informations contenues dans les légendes identifiant les lieux.

Pour conclure, l'analyse de Jean Cuisenier permet de considérer les spécimens non plus un à un par leurs singularités de compositions architecturales, mais par leur ensemble, par leurs rapports de composition. La comparaison faite par l'abstraction de l'espace bâti par le dessin de schéma permet de voir dans quelle mesure ces calculs d'intégration ou ségrégation calculés d'après les graphes confirment-ils, ou non, l'existence et la récurrence de types d'habitation caractérisés par un même traitement du champ spatial.

La comparaison par l'élaboration de modèles schématiques abstraits supprimant la forme spatiale est intéressant pour comparer les flux, les relations, et l'organisation sociale qui n'est pas forcément traduite par la morphologie spatiale, mais par sa pratique.

Cette élaboration de modèles schématiques m'a fortement intéressée : car elle permet d'arriver à l'abstraction de la forme physique pour ne révéler que les liens et pratiques sociales de l'espace vécu. Jean Cuisenier définit aussi trois échelles d'étude de l'espace bâti, et ces trois échelles sont aussi présentes lors d'étude de cas plus pratique que réalise Monique Eleb dans son livre *«Ensemble et séparément : des lieux pour cohabiter»*. Certains éléments essentiels pour Cuisenier tels que l'étude de l'axialité, la frontalité... des bâtiments sont des concepts spécifiques à la maison rustique. Ainsi il s'agit plutôt de la partie sur la modélisation de graphes et l'étude d'intégration et ségrégation des pièces de ce travail théorique qui va intéresser le travail représentatif que je vais mener par la suite. En effet, je pressens qu'il manque à ce travail théorique un travail de recherche pratique pour que je puisse en tirer les grands principes de ma propre étude.

Lorsque Jean Cuisenier élabore ses graphes il se base sur un corpus d'étude d'une quarantaine d'exemples de la maison rustique fait par Charles Estienne, alors, lui-même fait le lien entre la pratique et la théorie. Il semble alors important ici de croiser le regard de deux travaux différents avant de pouvoir entreprendre le travail d'étude que je vais faire en dernière partie. Pour cela je vais me baser sur les travaux de Monique Eleb, et ces nombreuses études de réalisations bâties la plupart présentées en partie deux de ce mémoire et les mettre en lien avec le mode de représentation de Jean Cuisenier.

L'étude de l'aptitude d'un espace habité à recevoir de la cohabitation intergénérationnelle se définit déjà par la mise en place d'une analyse selon différentes échelles : celle de la ville, celle du bâtiment et enfin celle du logement.

Puis de ces travaux ressortent certains principes indispensables au maintien et / ou instauration du lien social dans les espaces habitables aux trois différentes échelles prédéfinies. Étudier la présence ou l'absence de ces principes permet de se poser les questions programmatiques de la rénovation et restructuration à mettre en place.

3.2 / Modèles d'étude de faisabilité d'une cogénération dans les grands logements marseillais

Dans le cadre du concours organisé par le PUCA et Action Logement, nous avons tenté de mettre en pratique les grands principes de la cohabitation intergénérationnelle en réhabilitant de grands logements marseillais T4 ou T5 habités par une personne âgée seule. Nous avons ensuite posé les limites d'une cohabitation intergénérationnelle de type personne âgée et un jeune travailleur ou étudiant dû aux spécificités d'actions du bailleur social UNICIL. À la suite de nombreux échanges, nous avons sélectionné 4 édifices comprenant des logements qui correspondaient à nos critères dans différents quartiers de la ville de Marseille.

Il semble important avant de tenter une réhabilitation, d'établir un état des lieux des commodités élémentaires nécessaires à une bonne intégration des futurs habitants (qui ont besoin de divers équipements de proximité). En effet, suite à l'étude des précédents cas, il est important

que le logement qui accueille une cohabitation intergénérationnelle détienne quelques particularités pour que ce type d'opérations fonctionne.

Premièrement, à l'échelle de la ville, comme vu précédemment, un édifice qui est trop excentré ou mal desservi par les transports en commun et par les commerces de proximité n'est pas très apprécié et appréciable pour une personne âgée, dont les capacités de déplacements se réduisent avec l'âge. Si l'on pense en effet une plus grande richesse en commodités, la personne âgée pourra rester autonome plus longtemps et bénéficier d'une aide ou de soins de proximité, donc retarder son entrée en EHPAD. Comment est desservi, à l'échelle de la ville, le bâtiment, et quelle est la qualité active du quartier ?

Deuxièmement, à l'échelle du bâtiment : comment les habitants accèdent-ils à la rue depuis leurs logements ? est-ce un chemin d'accès difficile physiquement ? Et y a-t-il des équipements au sein même du bâtiment qui permettraient de faciliter la cohabitation : des lieux de travail plus calme, des lieux de socialisation, des lieux extérieurs pour s'occuper, se socialiser et se ressourcer ... ?

Puis enfin, troisièmement, à l'échelle du logement, quelles sont les orientations, les ambiances et les divisions possibles du logement qui garantirait des pièces individuelles intimes de « quant-à-soi » et des pièces communes propices au partage ?

a. Motiver l'autonomie en rapprochant les équipements et réseaux de transports en commun

En se basant sur les études de cas précédents et sur les nécessités des différents habitants d'une cohabitation intergénérationnelle entre une

personne âgée et un étudiant ou jeune travailleur, il était nécessaire pour que ce type d'opération fonctionne, que le logement, et plus généralement le bâtiment requiert quelques avantages à l'échelle de la ville et du quartier. En effet, pour les activités banales de la vie quotidienne, chacun des habitants aura des besoins différents et complémentaires.

Dans un premier temps, il est semble important de définir quelles seraient ces nécessités pour garantir une bonne intégration de cette cohabitation au sein de la ville et du quartier. Par exemple, le jeune actif ou l'étudiant préférera habiter dans un logement proche de son lieu de formation ou proche du centre-ville où se trouve l'activité. Il pourrait apprécier d'être proche des réseaux de transports en commun pour qu'il puisse effectuer facilement tous les jours les allées et venues de son domicile à son lieu de travail. La personne âgée, quant à elle, pouvant avoir en vieillissant des soucis de santé, aura besoin de se situer proche de centres médicaux, paramédicaux (par ex : infirmière, kinésithérapeute...) pharmacie .

Pour les deux cohabitants, il est préférable de se situer proche de commerces de proximité et supermarchés qui offrent la possibilité d'aller avec une plus grande aisance et autonomie acheter les besoins quotidiens de première nécessité. S'il y a dans un rayon assez proche des équipements sportifs ou culturels, cela favorisera aussi la socialisation et les activités au sein du quartier lors des week-ends par exemple sans que cela ne devienne une épreuve de plus en plus complexe.

Ces exemples de critères sont un ensemble de points intéressants d'étudier pour permettre à la personne âgée de garder le plus longtemps possible une autonomie lui permettant un maintien à son domicile et retardant ainsi son transfert en Ehpad. En effet, si ces critères sont remplis, la personne âgée

pourra subvenir à ses besoins sans aide médicale plus longtemps du fait de la facilité et du peu d'effort que nécessitent les actions quotidiennes qu'elle devra effectuer.

À l'aide de Géoportail, peut s'établir une carte en définissant une zone d'accessibilité de 10 min à pied, car on peut estimer qu'à un rayon de 10 min à pied, les commodités sont définies comme étant plus ou moins faciles d'accès.

Deux zones d'accessibilité une en jaune pour un jeune et une autre en hachure bleue pour la personne âgée sont définies. Ayant ses forces qui diminuent de 30 % à 80 ans, on peut dire que pour les cas les plus extrêmes, une personne âgée a donc une vitesse de déplacement plus lente qu'un jeune donc sa tâche d'accessibilité de 10 minute à pied est moins éparsée.

Ne pouvant pas sélectionner le profil de la personne concernée dans l'isochromie de Géoportail, j'ai donc établi une première zone pour le jeune en entrant une valeur de 10 min à pied puis de 7 min pour la personne âgée (basée sur la diminution de 30 % des facultés physiques).

L'étude de l'accessibilité se fait par un parcours piéton et non voiture. Même si la question du parking, et des flux de circulation motorisé reste une question importante, le choix s'est porté sur les modes de déplacements doux et de transports en commun premièrement d'un point de vue écologique et économique(la montée du prix de l'essence). Puis deuxièmement d'un point de vue pratique, le jeune étudiant n'aura peut-être pas accès à une voiture ou n'aura peut-être pas en sa possession un permis motorisé et la personne âgée n'aura peut-être plus l'envie ou les capacités d'une mobilité motorisée individuelle.

N'oublions pas que cette étude se place aussi dans l'étude d'une cohabitation intergénérationnelle

en vue d'améliorer les conditions de vie et donc les qualités de vie (air, pollution...) des cohabitants et le prolongement de l'autonomie de la personne âgée (une personne âgée pourra marcher plus longtemps qu'elle ne pourra conduire dans bien des cas : perte de la vision, perte de réflexe... nécessaire à une bonne conduite.).

Sur le cas étudié ci-contre, le logement sélectionné est situé dans un immeuble dont la parcelle a été mise en rouge. Il se situe dans le 7^e arrondissement de Marseille, derrière le palais du Pharo, et à proximité de la plage des Catalans. L'altimétrie montre que la parcelle est située sur un plateau en hauteur, ce qui inclut un aller vers les destinations quotidiennes en descente, sans grand effort, mais un retour qui sera certainement plus physique, car en montée, même si cette pente reste minime.

LÉGENDE :



position



10 min à pied senior



10 min à pied jeune



pôle santé



centre de formation



pôle administratif



équipement culturel



équipement sportif



espace vert / parc



commerces de proximité



grande surface



gendarmerie / caserne



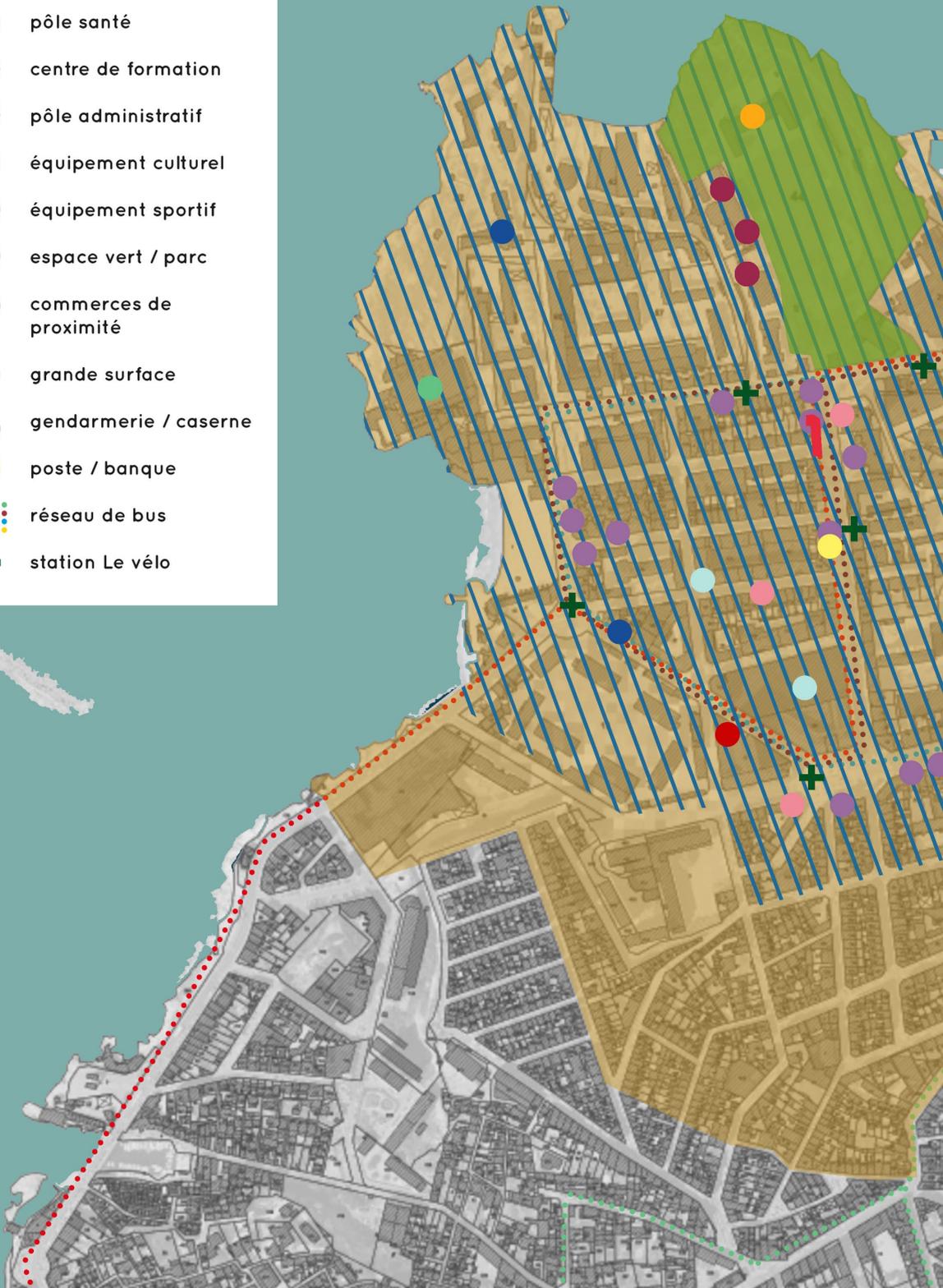
poste / banque

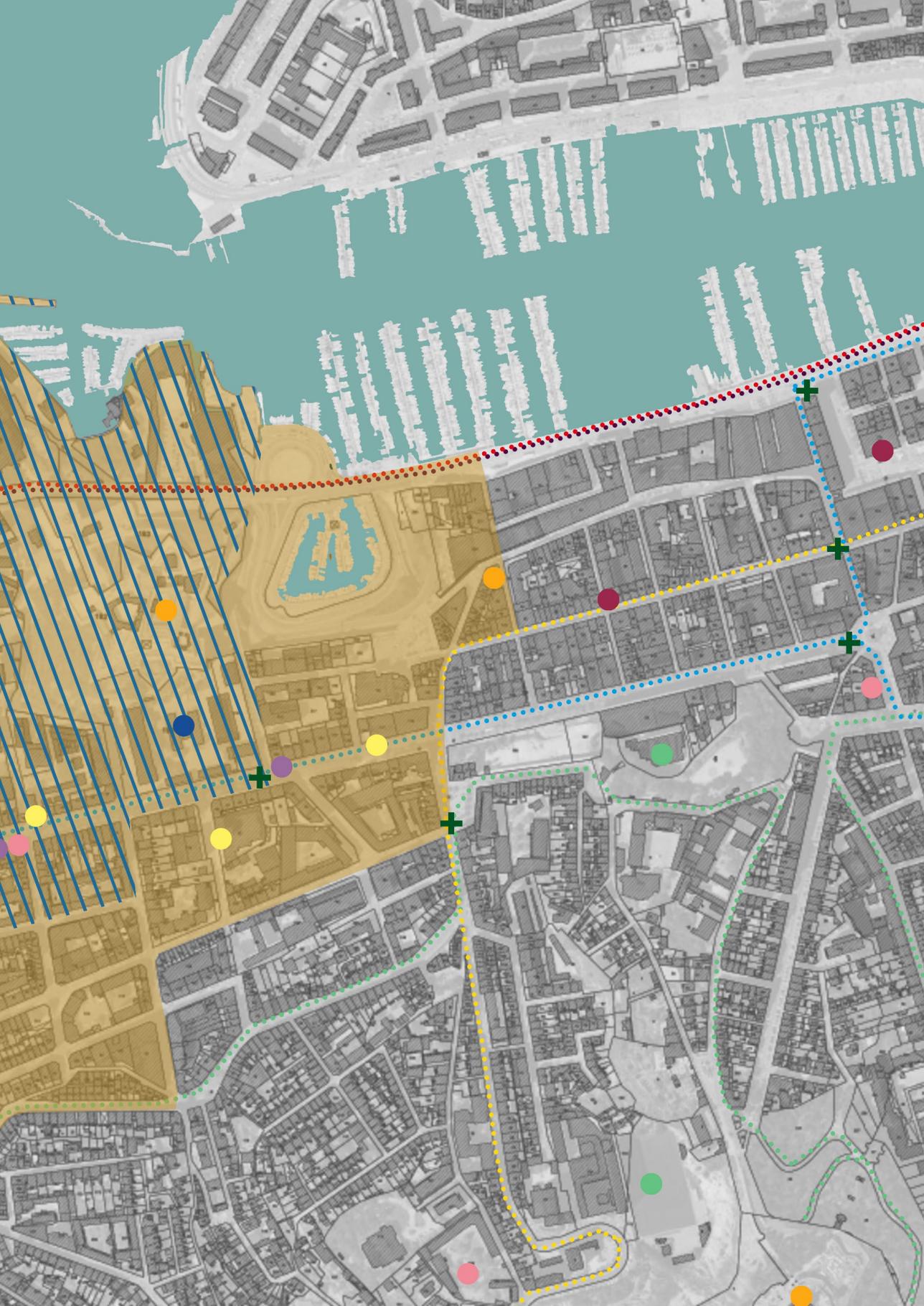


réseau de bus



station Le vélo





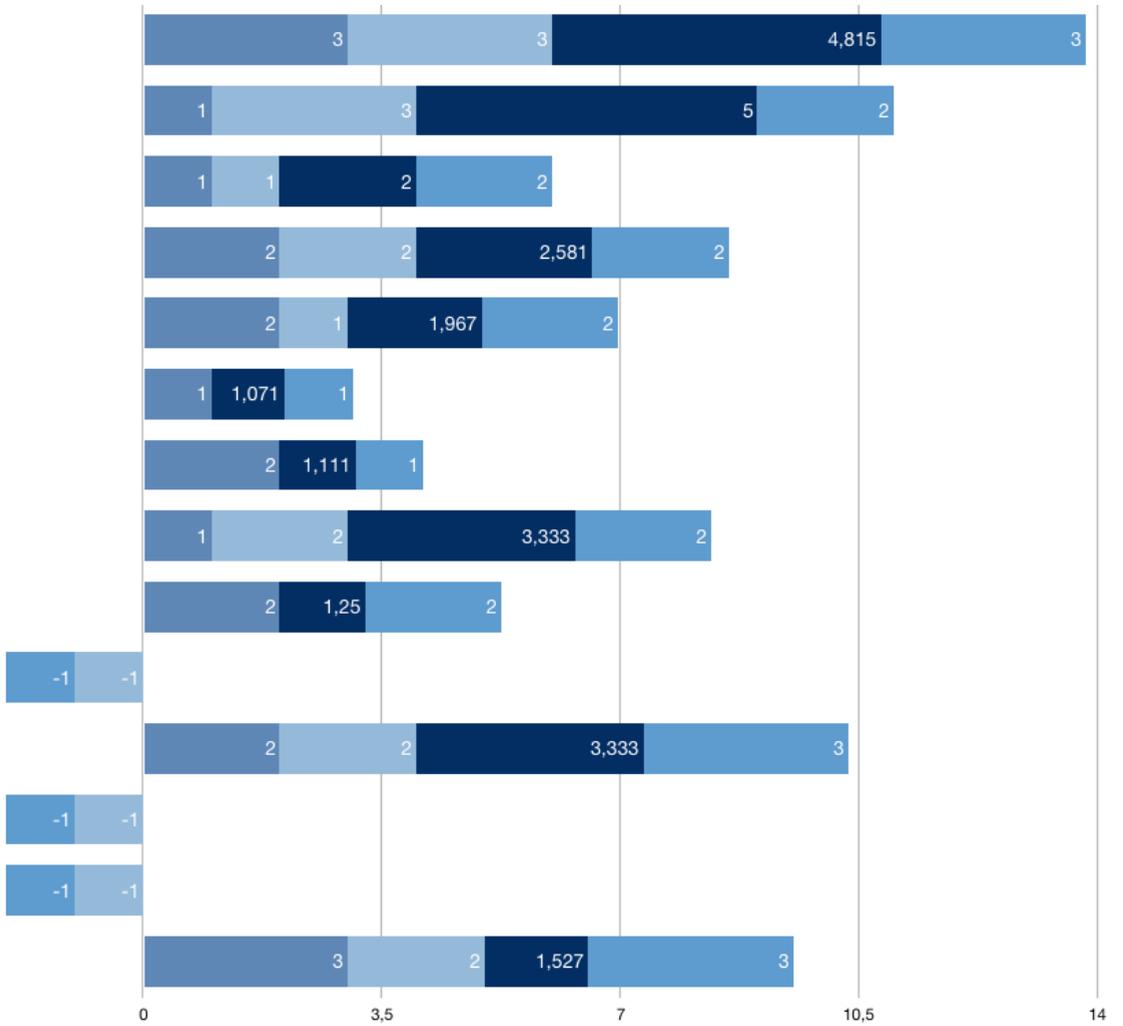
COMMODITÉS	NOMBRE	ÉCHELLE DE COMPARAISON DU NOMBRE	VALEUR DU NOMBRE	DISTANCES AJOUTÉES	DISTANCES MOYENNES
Commerces de proximité	13	3	ÉNORMÉMENT	2,7	3
Supermarché	2	1	PEU	0,4	3
Gendarmerie	3	1	PEU	1,5	1
Postes et banques	4	2	BEAUCOUP	1,55	2
Équipements santé	6	2	BEAUCOUP	3,05	1
Équipements sportifs	3	1	PEU	2,8	0
Équipements culturels	4	2	BEAUCOUP	3,6	0
Pôle administratif	1	1	PEU	0,3	2
Université, pôle de formation	5	2	BEAUCOUP	4	0
espaces de travail	0	0	AUCUN	0	-1
Réseau de bus	5	2	BEAUCOUP	1,5	2
Réseau de tram	0	0	AUCUN	0	-1
Réseau de métro	0	0	AUCUN	0	-1
Point vélib	10	3	ÉNORMÉMENT	6,55	2

VALEUR DE LA DISTANCE MOYENNE	PROXIMITÉ	VALEUR DE PROXIMITÉ	DESCRIPTION DE LA DIFFICULTÉ D'ACCÈS	DIFFICULTÉ D'ACCÈS	VALEUR DE LA DIFFICULTÉ D'ACCÈS
TRÈS PROCHE	4,8	TRÈS ACTIF	direct, certains se situent en bas de l'immeuble étudié	3	DIRECT
TRÈS PROCHE	5,0	TRÈS ACTIF	il faut un peu marcher mais le chemin est plutôt plat et rapide par rapport au logement	2	MARCHER
LOIN	2,0	TRÈS ACTIF	il faut un peu marcher mais le chemin est plutôt plat	2	MARCHER
PROCHE	2,6	TRÈS ACTIF	il faut un peu marcher mais le chemin est plutôt plat	2	MARCHER
LOIN	2,0	TRÈS ACTIF	il faut un peu marcher mais le chemin est plutôt plat	2	MARCHER
TRÈS LOIN	1,1	ACTIF	il faut beaucoup marcher	1	BEAUCOUP MARCHER OU EFFORT PHYSIQUE ET PEU MARCHER
TRÈS LOIN	1,1	ACTIF	il faut beaucoup marcher	1	BEAUCOUP MARCHER OU EFFORT PHYSIQUE ET PEU MARCHER
PROCHE	3,3	TRÈS ACTIF	il faut un peu marcher mais le chemin est plutôt plat	2	MARCHER
TRÈS LOIN	1,3	ACTIF	il faut un peu marcher mais le chemin est plutôt plat	2	MARCHER
HORS PÉRIMÈTRE	0,0	INACTIF	il n'y en a pas dans un rayon de 10 min à pied	-1	HORS PÉRIMÈTRE
PROCHE	3,3	TRÈS ACTIF	direct, certains se situent en bas de l'immeuble étudié	3	DIRECT
HORS PÉRIMÈTRE	0,0	INACTIF	il n'y en a pas dans un rayon de 10 min à pied	-1	HORS PÉRIMÈTRE
HORS PÉRIMÈTRE	0,0	INACTIF	il n'y en a pas dans un rayon de 10 min à pied	-1	HORS PÉRIMÈTRE
PROCHE	1,5	ACTIF	direct, certains se situent en bas de l'immeuble étudié	3	DIRECT

TABLEAU DE VALEUR DES COMMODITÉS

NOMBRE	0 : AUCUN	1 : PEU	2 : BEAUCOUP	3 : ÉNORMÉMENT	
DISTANCE MOYENNE	-1 : HORS PÉRIMÈTRE	0 : TRÈS LOIN (0,8-1,5)	1 : LOIN (0,4 -0,8)	2 : PROCHE (0,2-0,4)	3 : TRÈS PROCHE (0 - 0,2)
PROXIMITÉ	0-0,5 : INACTIF	0,5 - 1 : PEU ACTIF	1 - 1,5 : ACTIF	+ 1,5 : TRÈS ACTIF	
FACILITÉ D'ACCÈS	-1 : HORS PÉRIMÈTRE	0 : BEAUCOUP MARCHER AVEC EFFORT PHYSIQUE	1 : BEAUCOUP MARCHER OU EFFORT PHYSIQUE ET PEU MARCHER	2 : MARCHER	3 : DIRECT

COMMERCE DE PROXIMITÉ
SUPERMARCHÉ
GENDARMERIE
POSTES ET BANQUES
ÉQUIPEMENTS SANTÉ
ÉQUIPEMENTS SPORTIFS
ÉQUIPEMENTS CULTURELS
PÔLE ADMINISTRATIF
UNIVERSITÉ, PÔLE DE FORMATION
ESPACES DE TRAVAIL
RÉSEAU DE BUS
RÉSEAU DE TRAM
RÉSEAU DE MÉTRO
POINT VÉLIB



■ ÉCHELLE DE COMPARAISON DU NOMBRE

■ DISTANCES MOYENNES

■ PROXIMITÉ

■ DIFFICULTÉ D'ACCÈS

Grâce aux outils informatiques de Google Earth et de Géoportail les équipements et commerces de proximité qui se situent à proximité du logement étudié sont repérés et représentés. Et à la suite de ce pointage, les données sont transformées en valeurs pour évaluer un taux de proximité calculé en fonction des distances et du nombre de chacune de ces commodités. Ce taux de proximité des commodités a été ensuite répertorié selon quatre catégories : avec un taux de 0 à 0,5, le périmètre des 10 min à pied n'a quasiment pas de commodité étudiée ou ces quelques commodités sont très éloignées donc difficiles d'accès, il est donc inactif. Avec un taux de 0,5 à 1, le quartier est peu actif, car ses commodités sont éloignées par rapport au logement ou peu nombreuses mais assez proches. Entre 1 et 1,5, le quartier a une abondance de commodité et elles sont assez proches, il est donc actif. Et enfin, au-dessus de 1,5, le quartier peut être qualifié de «très actif», car il a une vie commerçante et/ou une abondance d'équipements proches très élevé.

Puis ensuite, les difficultés d'accès sont résumées sous des critères de valeur allant de -1 à 3 avec 3 correspondant à un accès direct à ces services, 2 : un accès facile, mais demandant un peu de marche à pied, 1 : une marche plus longue ou des efforts physiques de type escalier, montée... 0 : une marche longue ou de nombreux efforts physiques et -1 : se situant hors du périmètre préétabli d'accessibilité à moins de 10 min à pied, nécessitant donc une marche trop longue pour une fréquentation facile et/ou quotidienne.

Dans le cas étudié, on peut voir sur la carte et le tableau ci-contre le repérage des diverses commodités. Par exemple, on remarque qu'il y a beaucoup de commerces de proximité avec une distance moyenne de 0,2 km donc avec un taux de distance moyenne qui est très proche. AU niveau de l'intégration du logement par rapport à la desserte des transports en commun, on peut voir qu'il y a de nombreux arrêts de bus à proximité, avec de nombreuses lignes de bus qui y passent. Ainsi, le bâtiment peut être facilement relié au centre-ville et à d'autres quartiers de la ville de Marseille. Par contre on voit qu'il n'y a pas de tram ni de métro. Les points vélos sont quant à eux calculés par rapport aux bornes de locations de vélos publics, mais il est vrai qu'ils ne garantissent pas leurs usages.

Pour conclure, à l'échelle du quartier, l'étude de faisabilité d'une cohabitation intergénérationnelle se fera sur l'étude de l'intégration du bâtiment par rapport à la ville, à ses commodités, à ses équipements, à ses rapports aux dessertes de transports en commun. Les ambiances et qualité de vie environnantes pourraient être aussi étudiées à cette échelle. Le but de cette étude est faite dans le but de faciliter la vie des personnes âgées et de l'étudiant, permettant de garder une autonomie et de garantir une facilité et bonne qualité de vie pour chacun des habitants de la cohabitation. Cette carte et ces calculs permettent de faire pour résumer un état des lieux et une analyse de site du futur projet pour mettre l'accent sur les aménagements futurs à faire et à modifier ou inclure dans le projet de réhabilitation.

b. Entre accessibilité, sociabilité et flexibilité : garantir les bonnes bases d'une cohabitation intergénérationnelle.

Après avoir travaillé sur les flux et modes de déplacement au sein du bâtiment, Il est ensuite important de voir les espaces communs, et équipements que celui-ci propose à ces résidents pouvant venir en supplément des avantages du quartier et de ceux du logement. Quels sont les espaces communs partagés entre un groupe de résident ou de la résidence entière ?

Dans une première partie, il semble important d'établir un diagnostic des modalités de déplacement au sein du bâtiment. Comme préétabli dans la première partie de ce mémoire, une personne âgée voit ses capacités physiques s'affaiblir avec l'âge. Pour assurer un prolongement maximum de son autonomie et retarder son placement en EHPAD il est important de s'assurer qu'elle puisse atteindre son logement sans grande difficulté. Il faut donc étudier les moyens d'accéder au logement tout d'abord de la rue à l'entrée puis ensuite de l'entrée à la porte du logement.

La facilité de déplacement du jeune adulte induira moins d'exigence en matière de modalité d'accessibilité. Néanmoins, si le logement est situé dans un bâtiment comprenant un nombre important d'étages, un ascenseur sera toujours préféré à un escalier. Mais il semble aussi important d'étudier la diversification des chemins possibles en cas de problèmes divers (incendie, pannes techniques éventuelles des ascenseurs) mais aussi pour permettre des accès différents et variés ayant des qualités spatiales différentes selon les envies et le temps de chacun.

Le critère de diversification des trajets possibles rentrera dans l'étude des accès intérieur du hall à la porte du logement. Il faut donc étudier en

somme deux aspects de l'accessibilité physique au logement : l'accessibilité de la rue au hall d'entrée, puis l'accessibilité du hall au logement.

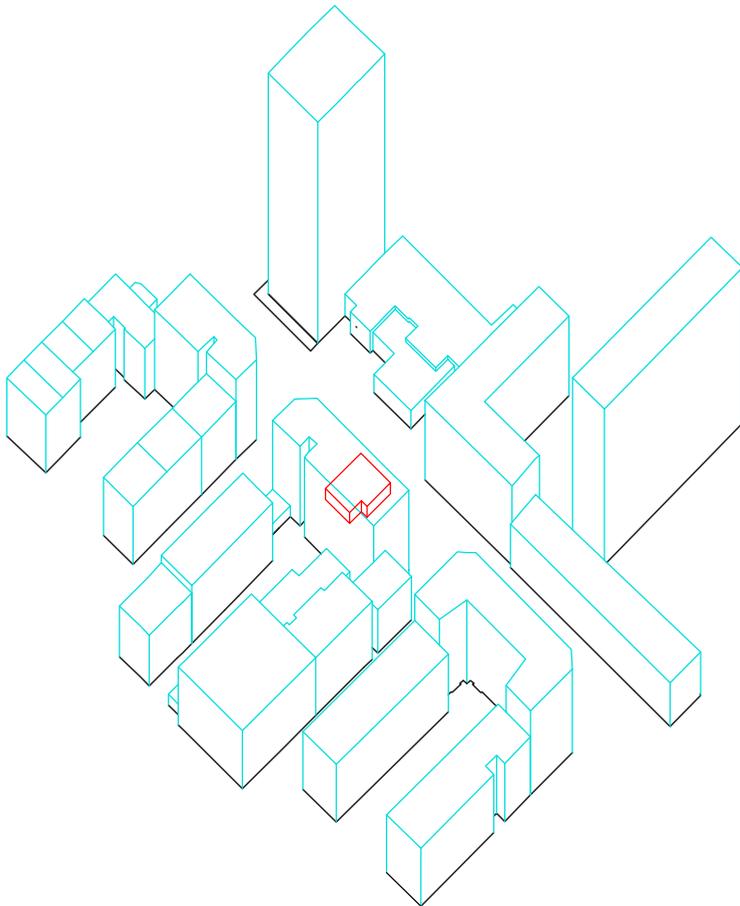
Premièrement, pour établir une étude en somme du passage de l'entrée du bâtiment il faudra étudier les différentes portes d'accès de la rue au(x) hall(s) en étudiant et leur nature (escalier, plain-pied, rampe) qui induira leur(s) difficulté(s) d'accès, ainsi que leur nombre qui induira des possibilités diverses. Ces études sont caractérisées par des chiffres répertoriés dans un tableau, mais aussi dans une axonométrie du bâtiment et de sa rue et contexte proche de laquelle on peut rendre intelligible les différents points d'accès.

Dans le tableau, les bâtiments étudiés seront donc définis par des valeurs principales qui sont : le nombre d'accès, la difficulté d'accès et enfin le temps d'accès. Le temps d'accès est calculé en fonction de la distance à parcourir du trottoir au Hall. Elle sera nulle lorsque le bâtiment donne directement sur rue comme c'est le cas pour de nombreux logements du centre-ville, mais sera plus long lorsqu'entre le trottoir de la rue et le hall d'entrée se trouve un jardin ou une cour à parcourir.

Et le temps sera aussi calculé à partir de la vitesse moyenne établie d'une personne âgée qui marche à pied pour un accès à plat, environ égal à 1,36 m/s et une vitesse moyenne établie d'une personne âgée qui montent des escaliers, en moyenne 0,85 m/s. Le temps d'accès peut donc être influencé ou par la difficulté d'accès ou par la distance qui sépare la porte de la rue ou par un cumulus des deux.

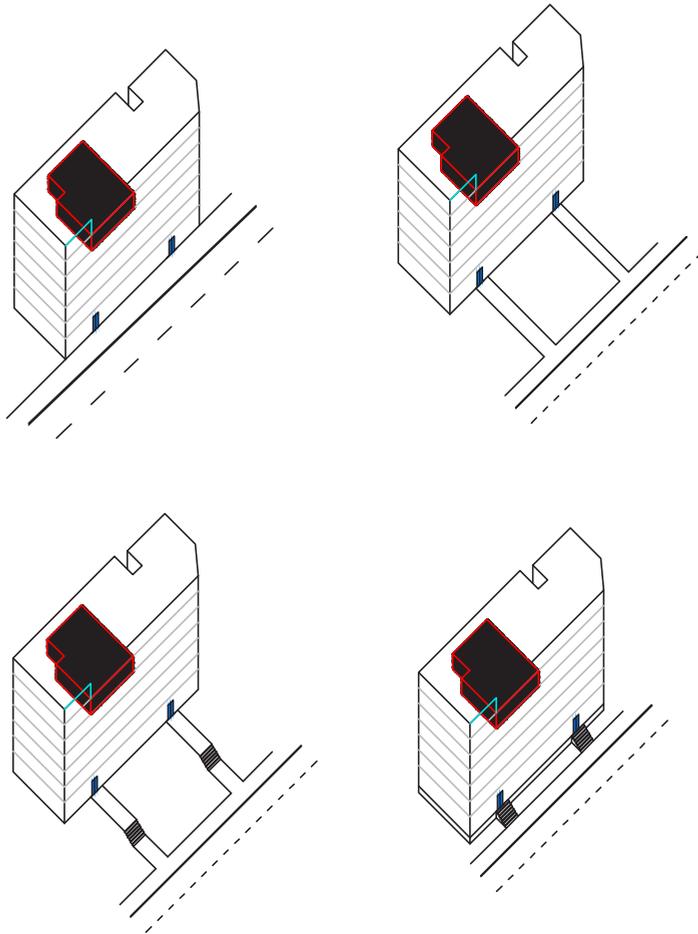
Dans le logement étudié dans le cadre du concours du PUCA avec le bailleur UNICIL, l'entrée du bâtiment donne directement de plain-pied à la rue, je vais donc mettre ci-joint un exemple imaginaire pour montrer les potentialités de l'étude. Dans ces exemples on peut donc voir les différences qui

existent selon quatre cas distincts : une entrée avec accès direct celle du plain-pied, une entrée proche de la rue mais avec escalier, une entrée éloignée de la rue avec escalier et une entrée éloignée de la rue sans escalier. On peut voir que le temps d'atteinte de la porte de la rue diffère ainsi que le taux de difficulté.



Axonométrie du logement, de son bâtiment et de ses alentours

	Entrées	Difficulté	Distance	Vitesse (1,36 plat et 0,85 pour des escaliers)	Temps (m/s)
	Entrée rue rivoli	1	20	0,85	23,53
	entrée pasteur	2	20	1,36	14,71
Nombre total et moyennes	2	1,5	20	1,105	19,12



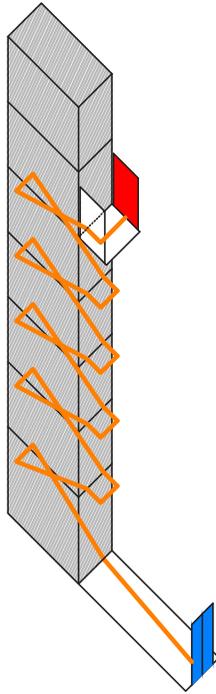
Différentes axonométries d'accès de la rue au bâtiment

Et deuxièmement, du hall d'entrée au logement, il s'agira d'établir une étude similaire à celle présentée pour l'entrée du bâtiment. Il s'agira d'étudier le nombre de parcours possibles, leurs difficultés, leur temps d'exécution et enfin pour évoquer la diversité et richesse des parcours la qualité de l'ambiance du parcours. Par exemple, la fréquence d'usage ne sera pas la même entre un escalier intérieur de cage d'escalier que celle d'un escalier extérieur de sortie de secours par exemple. De même pour une cage d'escalier secondaire cloisonnée et très sombre en comparaison à une large et grande cage d'escalier centrale avec un puit de lumière.

Dans le bâtiment de balcon pasteur étudié, le logement ne dispose que d'une seule circulation verticale possible, celle d'une cage d'escalier centrale totalement fermée.

J'ai donc dessiné ci-joint un deuxième exemple imaginaire là aussi pour montrer les variétés possibles de ces représentations et calculs. Ainsi dans l'exemple imaginaire, il existe trois types différents de circulations verticales avec des ambiances et des difficultés totalement différentes. On peut donc voir dans les calculs du temps qu'une différence importante se créer entre les modes de circulations.

	TEMPS	DISTANCE (en m)	VITESSE (m/seconde)	DIFFICULTÉ
ESCALIER	205	60	0,3	3
ASCENSEUR	46	30	0,7	1
	VALEUR TEMPS	VALEUR DISTANCE	VALEUR VITESSE	VALEUR DIFFICULTÉ
ESCALIER	3	2	3	3
ASCENSEUR	1	1	1	1



Les circulations verticales : ici seulement un escalier

TEMPS	0 : TRÈS RAPIDE	1 : RAPIDE	2 : LENT	3 : TRÈS LENT
DISTANCE	0 : TRÈS PROCHE	1 : PROCHE	2 : LOIN	3 : TRÈS LOIN
VITESSE	0 : TRÈS RAPIDE	1 : RAPIDE	2 : LENT	3 : TRÈS LENT
DIFFICULTÉ	0 : DIRECT	1 : UN PEU MARCHER	2 : BEAUCOUP MARCHER OU EFFORT PHYSIQUE ET PEU MARCHER	3 : BEAUCOUP MARCHER AVEC EFFORT PHYSIQUE

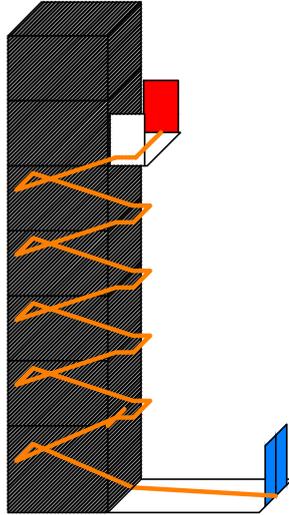
Dans une deuxième partie, après avoir étudié les accès et modes de déplacement au sein du bâtiment, il faut maintenant se concentrer sur les possibilités d'échange, de partage et d'activité qu'offre le bâtiment aux habitants.

Comme on a pu le voir lors des études de cas de cogénération, les habitants ne cohabitent pas seulement à l'échelle du logement, mais peuvent aussi établir des connexions avec les autres habitants de l'immeuble. Ils peuvent aussi accomplir des activités annexes dans des locaux communs supplémentaires qui viennent en complément des infrastructures de la ville et viennent compléter la surface de vie du logement.

Le premier espace à étudier est celui du palier (pour un logement de type appartement dans un immeuble collectif, ce qui je le rappelle est le cas pour tous les bâtiments que j'étudierai du patrimoine du bailleur social UNICIL).

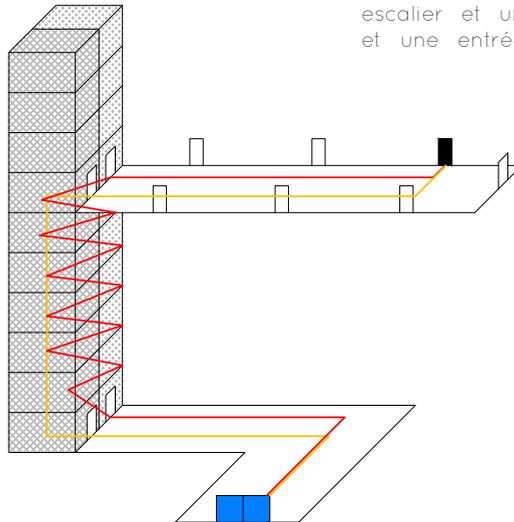
Le palier est dans de nombreux cas, le lien d'échange entre voisins sur lequel on peut se croiser, discuter quelques instants, échanger. Il est intéressant d'étudier la superficie, la fonctionnalité et les ambiances des paliers. A-t-il plusieurs fonctions autres que celle de circuler et desservir les appartements ? Est-il éclairé par de la lumière naturelle, ou est-il ouvert sur l'extérieur ? Est-il en intérieur ou en extérieur ? Est-il spacieux ? Combien d'appartements dessert-il ?

A travers cette analyse on dessinera en axonométrie le palier pour se rendre compte de sa morphologie et du placement de l'appartement par rapport à ceux de son palier, est-il de côté, excentré ou alors en promiscuité avec la porte d'un autre logement ? Les portes des différents logements se font-elles face où sont-elles en décalage ? Le palier est-il central ou de côté ? De nombreuses informations qui permettent de renseigner autant sur les possibles de cet espace que sur le



Le bâtiment étudié ne présente qu'un petit palier avec un seul espace de circulation et une entrée fine et étroite

Une autre option possible : un bâtiment avec un très grand palier deux circulations différentes un escalier et un ascenseur et une entrée spacieuse



positionnement du logement par rapport aux autres. Dans le bâtiment d' UNICIL : Balcon Pasteur, le palier est extrêmement petit, et ne dessert que deux appartements dont les portes se font face de part et d'autre du petit palier. J'ai donc dessiné ci-joint un nouvel exemple imaginaire pour montrer les variétés possibles des paliers et opportunités qu'ils offrent ou du moins peuvent offrir au partage et à l'échange entre résidents d'un même palier. Ainsi, le palier peut-être par exemple, plus spacieux et peut desservir plusieurs appartements, certains se font face un est excentré et espacé des autres. On peut donc voir que l'entrée du palier à l'appartement peut être commune mais plus intime avec la définition d'un espace de palier qui sera à usage personnel ou plus commune car l'espace de palier est vraiment partagé avec les résidents de l'étage.

Au niveau du reste du bâtiment il est intéressant d'étudier au même titre que les paliers, les qualités de l'entrée, car c'est souvent dans l'entrée que les habitants peuvent échanger et se croiser lors du ramassage du courrier... c'est un lieu de passage obligé par tous les habitants à chaque entrée et sortie. L'entrée est en effet un espace qui en plus d'être le seuil d'entrée dans une première sphère privée, celle de la résidence, est la connexion entre les résidents et l'extérieur, les autres, les non-résidents, possiblement les visiteurs.

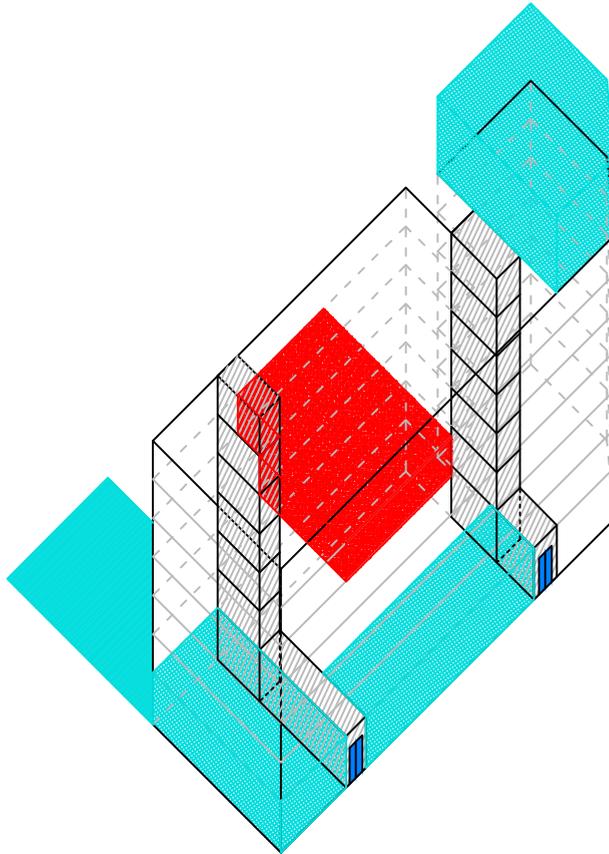
L'entrée détient aussi d'autres fonctions, Parfois il peut y avoir un gardien ou un concierge qui contrôle l'entrée, parfois de simples boîtes aux lettres qui marquent et dénomment les différents habitants. L'entrée est-elle considérée comme un lieu de réception, de vie ou alors est-elle seulement un seuil, un passage ? Pour étudier l'entrée il est intéressant de la représentée en axonométrie pour en percevoir les dimensions, la morphologie (en longueur, étroite, grande, à paliers, en escaliers...),

mais aussi les différents flux qui la rythme (ascenseur, escalier, croisement, traverse...), ainsi que les différents équipements et activités annexes (boîte aux lettres, maison du gardien, local poubelles...). On pourra aussi à l'aide de couleurs en détailler les ambiances, sombre ou éclairée, ouverte ou fermée. L'entrée du bâtiment d'UNICIL est longue, étroite et sombre. Elle est peu propice aux échanges et à la vie sociale des résidents. Là encore la comparaison avec d'autres modèles permet de comprendre que l'entrée doit être considérée comme un possible enjeux de la future réhabilitation.

Enfin, Y a-t-il des salles communes, des services communs (buanderie, local poubelle, salle d'étude...) ou des extérieurs communs tels que des jardins partagés, des terrasses ? Y a-t-il un studio supplémentaire mutualisé comme nous avons pu le voir dans les différentes études de cas ? Pour cette étude il sera important de faire premièrement un repérage, un répertoire des espaces communs potentiellement source de vie sociale, de partage, de cohabitation. Puis dans un second temps de les représenter en axonométrie à l'échelle du bâtiment, en repérant le logement étudié, pour les qualifiés, où ces espaces sont-ils situés, sont-ils facilement accessibles, sont-ils ouverts à tous ou seulement à un groupe restreint de résidents ? Y a-t-il une fonction définie ?

Dans l'exemple étudié, il n'y a aucun espace commun, nous pouvons déjà avancer que l'un des enjeux du projet de réhabilitation sera la création d'espaces partagés pour les membres de la résidence. Alors, nous pouvons en plus de ces espaces qui dans cet exemple n'existent pas faire ressortir les espaces des possibles, ceux qui sont à fort potentiels sujet à une réhabilitation en vue d'une mutualisation et d'un changement de fonction pour les résidents de l'immeuble. Mais pour montrer

les possibilités de cette étude voici quelques autres exemples possibles de repérages d'espaces existants communs imaginaires : des jardins partagés côté cour en RDJ, des toitures terrasses collectives, un studio annexe sur le toit mutualisé, ou une salle commune de fête ou de travail ouvert sur rue en RDC.



Les espaces mutualisables (en bleu) comme des jardins, les RDC, un studio sur le toit...

Pour conclure, ces différentes études à l'échelle du bâtiment permettent de qualifier l'accessibilité du bâtiment dans sa globalité autant jusqu'à l'appartement que dans les possibles espaces partagés et aussi elle met en avant les possibles lieux de partage, de vie sociale, de cohabitation au sein du bâtiment entre les résidents en dehors à proprement parlé du logement. Où se fait le partage, où est perceptible la réelle cohabitation plutôt que la résidence côte à côte séparément ? Ces axonométries et repérages permettent au final de voir les potentiels et les faiblesses d'un bâtiment qui pourrait accueillir de la cohabitation intergénérationnelle, cela permet aussi de montrer les points à améliorer lors d'une intervention de réhabilitation.

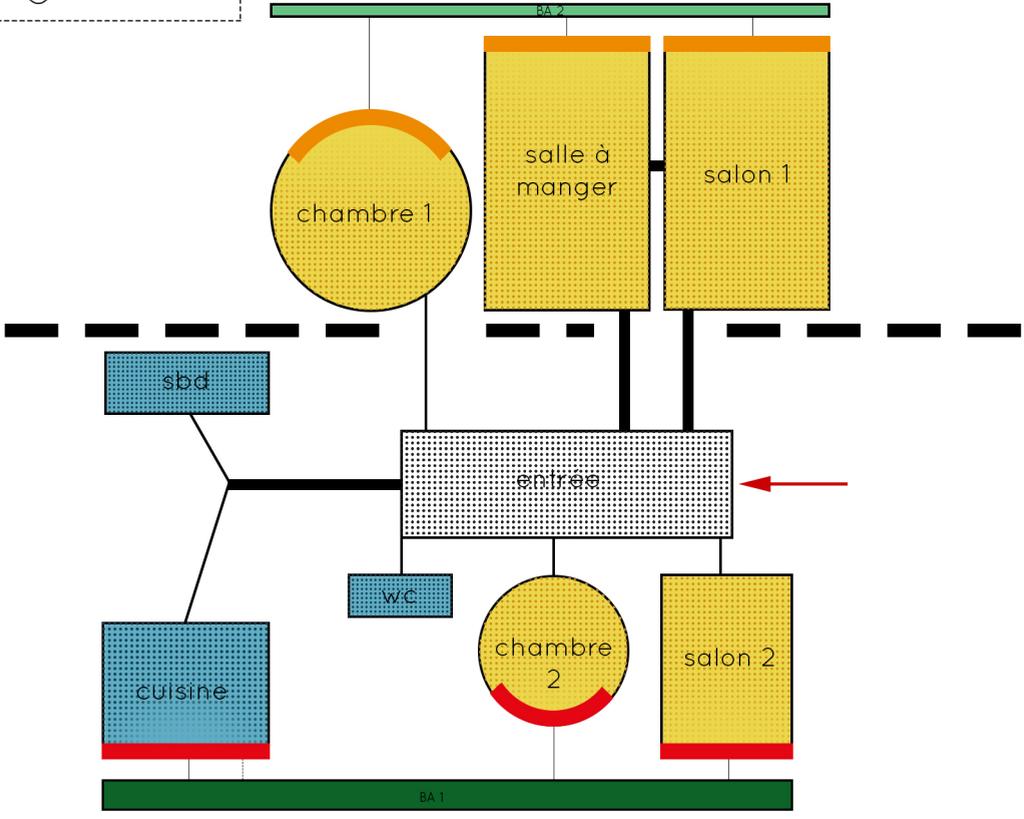
c. Ensemble et séparément : ambiances, divisions entre espaces privés et espaces partagés.

Dans le cadre de la possible future réhabilitation de grands appartements marseillais comme expliqué en introduction de cette partie avec les immeubles du bailleurs social UNICIL, je me suis interrogée sur la manière dont je pouvais étudier ces logements et comment je pouvais en cerner la structure organisationnelle interne en comprenant de par l'étude des liens entre les pièces et leurs fonctions.

Comment certaines pouvaient être signe de partage, d'autres d'intimité, et comment les positionnements des pièces entre elles et vis à vis de l'entrée, et des accès extérieurs pouvaient acquérir un sens intime, clos ou plus ouvert, commun. J'ai donc étudié le travail de Jean Cuisenier dans « *la maison Rustique* » ainsi que le travail de Bill Hillier sur la Space Syntax pour essayer de trouver un modèle de représentation qui ne traiterait que des liens entre les pièces et leurs connexions.

LÉGENDE :

-  entrée du logement
-  espace privé
-  espace commun
-  humide
-  sec
-  sur rue
-  sur cour
-  liens
-  séparation structurelle
-  luminosité
-  orientation nord
-  orientation sud
-  orientation est
-  orientation ouest
-  ventilation traversante
-  non traversante



L'idée d'un graphe qui s'absout de la forme physique m'a paru intéressante, mais je trouvais que pour l'étude d'un appartement il manquait certaines informations essentielles notamment concernant les ambiances mais aussi concernant l'emplacement physique de l'orientation des pièces vis à vis d'un couloir, d'une entrée, d'une structure porteuse.

En effet, il me semblait important, surtout dans l'optique d'une cohabitation entre deux personnes qui n'ont pas forcément de lien de parenté, de montrer quelles sont les possibles limites et séparations « naturelles » d'un logement du fait de la mise en place d'un espace interstitiel tel qu'un couloir, qu'un séjour, qu'une entrée.

Comment représenter de manière abstraite, mais à la fois orientée en fonction d'un déterminant structurel, du positionnement, d'une axialité, ou d'une séparation relative, les liens qui régissent les différentes pièces d'un logement pour en faire ressortir son organisation interne et ses flux mais aussi la palette de ses diverses ambiances ?

J'ai donc cherché à représenter de manière abstraite mais orientée les appartements à étudier. Pour cela j'ai tout d'abord commencé à définir mon graphe orienté par l'entrée et le marquage de son entrée. Le marquage de l'entrée est important car il permettra de définir plus tard, par le placement du reste des pièces, l'autonomie de celle-ci.

Plus des pièces sont proche de l'entrée ou en ont un accès direct, plus elles seront autonomes. Si le passage par d'autres pièces est obligatoire avant d'atteindre la sortie du logement, les pièces seront dépendantes les unes des autres. Il serait essentiel de ne pas rendre l'espace d'un habitant dépendant de l'espace intime d'un autre qu'il serait obligé de traverser à chaque allée et venue. La cohabitation

nécessite des espaces personnels privés qui doivent garantir leur intimité. Si les sphères intimes de chacun ne sont pas respectées la cohabitation aura probablement des dysfonctionnements.

J'ai ensuite représenté chacune des pièces de l'appartement par une forme géométrique simple distinguée en fonction de leurs spécificités privées ou communes. Les pièces communes sont symbolisées par un carré et les pièces privées par des cercles. Les proportions des symboles des pièces sont de tailles différentes en fonction de l'importance et dimensions des pièces réelles. Ainsi la plus grande chambre sera normalement celle qui est la plus grande à l'échelle du plan réel.

Mais les formes géométriques n'ont pas d'échelles à proprement parlé elles n'ont une échelle que comparative entre elles. Dans l'exemple montré ci-contre on peut par exemple s'apercevoir que la chambre 1 est plus spacieuse que la chambre 2. Que le salon 1 et la salle à manger sont à peu près équivalents en termes de superficie mais que par contre le salon 2 est bien plus petit que les deux autres.

On remarque aussi que de par leurs positionnements par rapport à l'entrée, l'appartement est dissocié en deux parties celle dessinée dans le graphe au-dessus de l'entrée et celle en dessous. Cela se confirme d'ailleurs par l'apparition d'un marquage structurel de murs porteurs qui viennent souligner la démarcation (marqué d'un pointillé épais).

A l'intérieur de ces formes géométriques se trouvent des remplissages jaunes ou bleus permettant de différencier les pièces sèches (chambres, séjour, entrée) des pièces humides (wc, salle de bain, cuisine). Sur l'un des côtés de ces pièces peut apparaître un trait plus épais

de couleur bleue, jaune, orange ou rouge. Ces marques correspondent aux côtés où se trouvent les ouvertures et leurs différences de couleurs correspondent aux différentes orientations. On sait par exemple ici que le salon 2 et la chambre 2 ainsi que la cuisine ont une orientation ouest sur leur côté opposé à l'entrée.

A l'inverse le salon 1, la salle à manger et la chambre 1 ont une orientation est. Cela permet d'indiquer les façades sur lesquelles il sera nécessaire de placer des protections solaires .

Et enfin le contour de la forme géométrique des pièces est de couleur noire ou bleue, renseignant la qualité d'une possible ventilation traversante (bleue) ou non(noire) de la pièce.

Sur ces informations vient s'additionner celle de l'intensité lumineuse. Le marquage de l'orientation permet en effet de savoir le placement approximatif des ouvertures. Les pièces comme par exemple ici l'entrée et la salle de bain qui sont entièrement recouvertes de motif de pointillés, traduisent une absence totale d'ouverture sur l'extérieur. Il est intéressant d'étudier la luminosité des pièces car une personne âgée devra faire attention aux ouvertures trop grandes exposées au sud, source d'éblouissement et donc de possible chute. Ou alors, un dispositif particulier de protection solaire devra être pensé pour le bien être des habitants.

À la suite des espaces intérieurs qui définissent le logement viennent s'ajouter les espaces extérieurs comme les balcons et terrasses. Ici les balcons sont de formes rectangulaires signifiant qu'ils sont communs et filant sur l'ensemble de la façade. Le vert clair signifie que le balcon donne sur rue et que le vert foncé , il donne sur cour. Le

balcon donnant sur cour sera plutôt calme et intime. Au contraire, le balcon donnant sur rue s'il est plutôt à un étage bas devra être protégé des regards indiscrets des passants et du bruit des voitures, de même pour les pièces donnant sur rue par le lien qu'elles entretiennent avec le balcon.

En effet, les relations qu'entretiennent les pièces les unes avec les autres sont définies par des liens, des lignes, des liaisons plus ou moins intenses, plus ou moins épaisses. Les liens renseignent sur deux notions importantes la fréquence des flux : une pièce commune très utilisée depuis l'entrée aura un lien fort de part l'intensité de son passage.

La deuxième notion est celle de l'épaisseur de la porte et de l'ouverture. L'ouverture qui lie deux pièces est-elle une simple porte ? ou est-ce une grande porte coulissante de plus de deux mètres ? La modalité de l'ouverture est représentée par l'intensité plus ou moins forte des liens.

Par exemple sur le schéma ci-contre on peut voir que les liens les plus forts entre deux pièces sont ceux qui relient l'entrée aux deux pièces communes du salon 1 et de la salle à manger, car étant les pièces de vie communes il y a de nombreux flux de va et vient passant obligatoirement par l'entrée et deuxièmement car lorsque l'on se réfère au plan du logement la porte qui sépare ou autorise le passage entre ces deux espaces est une porte à double battant.

A l'inverse, l'ouverture qui relie la chambre 1 et le balcon 2 est extrêmement fine et étant donné l'étroitesse du balcon sur rue et son manque de fonction, le balcon n'est pratiquement pas utilisé et la limite entre la chambre et le balcon n'est pratiquement jamais franchi. Le lien entre ces deux espaces est donc faible.

Ce graphe orienté m'a permis de comprendre la structure de l'organisation interne d'un logement : en s'extirpant de la forme physique du plan et en gardant que les rapports de taille ou d'orientation globale, des pièces entre elles, et les ambiances et les flux qui les caractérisent.

Ce modèle m'a permis de comprendre comment fonctionnait le logement et ainsi de pouvoir penser à des modifications qui permettraient de l'adapter à une cohabitation intergénérationnelle, sur la base des enseignements tirés des études de cas précédentes.

La représentation et l'étude passant par l'étape abstraite du modèle permet de ne pas composer avec une solution universelle reproductible à l'identique à tous les appartements mais laisse bien l'opportunité et les libertés nécessaires à l'architecture lorsque ce modèle passe de la forme de graphe orienté à celui de logement réel. Les réponses à sa matérialisation peuvent être diverses. L'étude du modèle orienté ne fige pas l'espace ni la réponse figurative de la réhabilitation.

Cette représentation permet l'étude et la schématisation pour que des comparaisons entre logements puissent être plus tard menées en vue d'une étude d'aide à la décision pour les bailleurs sociaux sur la quantité de travaux nécessaire à la réalisation d'une cohabitation intergénérationnelle. Faut-il effectuer de lourds travaux, une possible partition de l'espace de vie est-elle possible tout en offrant des espaces communs de rassemblement et de partage ?

Ce graphe orienté permet pour conclure d'établir un modèle de compréhension de l'espace du logement, de ces flux et liens qui régissent son organisation interne mais aussi des ambiances particulières qui définissent globalement les pièces qui le composent.

Pour conclure cette troisième partie, c'est par l'étude du travail conjoint de Bill Hillier et la space syntax et de Jean Cuisenier sur la maison rustique que j'ai établi des processus d'études du réel en vue de déterminer et faire dégager les principaux enjeux d'une réhabilitation intergénérationnelle.

Aux vues des trois différentes échelles dégagées lors de la partie deux qui sont celles du quartier, de l'immeuble et du logement, trois études différentes nécessitant un travail de représentation différent a été réalisé. Premièrement à l'échelle de la ville, c'est un travail de repérage et de cartographie qui a permis de définir la position et l'intégration du bâtiment étudié au sein d'un quartier et de sa vie active et sociale.

Comme vu précédemment, une personne âgée nécessitera, pour plus d'autonomie, de services de proximités et le jeune adulte d'une possibilité de déplacements facile via les réseaux de transports en communs. L'étude de la cartographie nous permet ainsi d'évaluer les degrés d'intégration ainsi que la difficulté des parcours du quartier pour déterminer si à l'échelle du quartier une cohabitation intergénérationnelle est envisageable et quelles seraient les modifications à apporter, si d'après les études menées elle ne l'est pas.

Deuxièmement, à l'échelle du bâtiment, une étude en axonométrie et en calcul de temps et difficulté des flux fut menée. Celle-ci permet de dire, après l'analyse de l'entrée de l'immeuble, du palier et des circulations verticales qui relie l'appartement au hall d'entrée, si les conditions sont propices au partage et à la rencontre des autres habitants de la résidence et si les ambiances sont diversifiées et agréables et les parcours physiques ou facilement utilisables.

Car comme défini, la cohabitation ne se limite pas à l'échelle du logement mais peut-être étendue à l'ensemble de la résidence. C'est pour cette raison que la suite de cette deuxième étude est

d'appréhender les possibles et/ ou existants espaces de vies communes mutualisés par les résidents.

Enfin, troisièmement, à l'échelle du logement, j'ai établi un modèle de représentation s'extrayant de la géométrie physique de l'appartement par la composition d'un graphe orienté qui permet de comprendre l'organisation interne des pièces entre elles, leurs rapports d'échelles et la complexité de leurs flux, ambiances et autonomie par rapport à l'entrée. La conception d'un modèle de graphe orienté me permet de comparer certains appartements hors typologie ou caractéristique morphologique mais par l'organisation interne et nature des liens qui les composent.

Ainsi je peux appréhender d'une autre manière la réhabilitation intergénérationnelle en synthétisant d'un point de vue plus abstrait les notions de besoins des co-habitants par rapport au degré d'autonomie et d'ambiance comme d'intensité lumineuse par exemple. Puis lorsque la matérialisation de ce graphe normé s'appliquera au plan physique du logement, les possibilités et libertés seront rendues à l'architecture et sa traduction dans le monde réel. En effet puisque ces études restent avec une représentation abstraite, lorsqu'elles seront retranscrites spatialement dans la matérialisation de l'architecture, celle-ci pourra prendre de nombreuses et diverses formes. La possibilité et liberté est rendue à l'architecte.

CONCLUSION

Le travail qui a été mené, est une recherche qui vise à comprendre les grands principes et les enjeux de l'action de cogénéraliser. Cogénéraliser correspond à faire le choix de cohabiter avec d'autres personnes d'âges différents.

Elle exprime ainsi l'idée d'une mixité sociale et générationnelle. Une cohabitation est définie par le lien social qu'entretiennent les habitants entre eux. Habitants de la ville, du quartier, de la résidence, du palier, du logement, de la pièce, tous réunis selon différentes échelles spatiales et d'intimité.

L'enjeu du vivre ensemble est de trouver la bonne distance entre le lien et l'indépendance des acteurs et unités spatiales qui le composent. La cohabitation est alors un concept hors des murs, hors de la représentation et organisation spatiale c'est aussi un grand principe social basé sur la volonté des cohabitants à rencontrer l'autre et à partager avec lui et le monde qui l'entoure.

Au croisement de deux travaux de différents horizons, ce mémoire trouve les bases d'une recherche de représentation graphique évaluatrice et comparative des aptitudes d'un espace selon ces différentes échelles à accueillir une cohabitation intergénérationnelle.

Le travail d'abstraction de représentation d'un espace d'habitation pour permettre d'étudier l'affranchissement de l'organisation sociale vis à vis de l'organisation spatiale mené par Jean Cuisenier m'a permis de trouver les fondements d'une représentation graphique qui s'extrait de la forme des logements que j'étudie, pour révéler la présence de l'organisation sociale interne qui régit les appartements marseillais étudiés.

Ces travaux ont été mis en lien avec ceux de Monique Eleb qui viennent nourrir, de part son caractère plus pratique, l'étude

de références architecturales de cohabitation intergénérationnelles. Ces références et les retours des habitants ont permis de révéler les espaces et nécessités architecturales qui permettent de favoriser le lien social, le partage et la rencontre des habitants.

L'intérêt de ce travail est de croiser continuellement des méthodes de travail de recherches théoriques à des méthodes plus pratiques. Le fait de croiser le travail d'une étude de cas de références et celui de recherche de représentation graphique pour élaborer des modèles, sont des croisements qui enrichissent la recherche théorique de la pratique et la pratique de la théorie. En effet, la base de ce travail se porte sur le souhait final de projeter la réhabilitation d'un grand appartement marseillais en vue d'accueillir une cohabitation intergénérationnelle.

Pour cela, il semblait intéressant dans un premier temps d'étudier la matière existante, le site, ses pratiques, ses enjeux, ses qualités, opportunités et faiblesses. Cette étude permet dans un second temps de dégager les scénarios programmatiques à apporter en supplément du projet résidentiel pour maintenir, raviver ou entretenir la vie sociale du projet selon ses différentes échelles.

Ce travail se définit dans la perspective d'une mise en pratique des recherches théoriques. Par la suite, le but de cette théorie est de mener vers la réalisation d'un projet architectural.

Ce Jour, ce mémoire de recherche a pour objectif de poser les premiers principes de l'élaboration de modèles de représentation en vue des études menées. Mais dans le cadre d'une thèse, certains paramètres pourraient être redéfinis et réexaminés pour enrichir et apporter une valeur plus théorique à ce projet.

En effet, premièrement, ce travail prend ses sources d'un concours en lien avec le bailleur social UNICIL, la typologie de logement à étudier ne s'est pas posée puisque le bailleur n'a dans le panel de son patrimoine que des logements sociaux en barres ou en petits immeubles de villes, et dans la majorité des cas des appartements compactes sur un niveau.

Il pourrait être intéressant de se demander si ce travail fonctionne et peut être étendu à d'autres typologies de logements : l'intermédiaire, la maison individuelle... et si ce modèle typologique étudié correspond réellement aux enjeux de l'évolution de la ville de Marseille. Il semble donc important de réévaluer le caractère de la typologie de logement pour voir si elle est adaptée au cas d'étude de la ville de Marseille.

Deuxièmement, lors de la réalisation des différents modèles graphiques et de calculs, les informations de bases ont été tirées de Géoportail. Mais l'utilisation, la variation et la comparaison de différentes sources d'information pourraient être intéressantes. Par exemple l'exploitation de données SIG par un outil tel que QGIS, qui permet de croiser des données géographiques avec des informations complémentaires comme celles de l'INSEE ou d'autres organismes traitant de données sociales, environnementales ou économiques ..

En effet, ce premier travail n'explore pas d'autres sources de données que celles directement disponibles sur internet

Troisièmement, le travail complémentaire d'une thèse pourrait permettre d'explorer d'autres outils de représentation, d'exploitation et de transmission. Outils tels que le numérique, la photo, le scan mais aussi des échanges, des entretiens avec les habitants. La méthode d'investigation et les outils utilisés à ces fins pourraient être eux aussi repensés.

Et enfin, quatrième, ce travail pourrait entrer plus en lien avec la réalité juridique et statutaire des logements, qui par exemple dans le cas du patrimoine d'UNICIL, appartiennent à un bailleur social. Le propriétaire, le gestionnaire et le statut du logement peuvent alors faire apparaître de nouveaux freins législatifs à la mise en place d'une cohabitation intergénérationnelle.

Pour conclure, le travail de la thèse permettrait d'approfondir la recherche de conception de modèle d'étude d'aptitude d'espaces habités selon leurs différentes échelles à recevoir et leur caractère hospitalier à la cohabitation intergénérationnelle.

Cette introduction à un travail futur plus approfondi a permis néanmoins de poser les premiers fondements de la cogénération et la validation des premières hypothèses concernant la problématique de départ qui était :

« Cogénération » : L'habitat intergénérationnel ou la co-habitation mixte comme réponse à deux crises contemporaines.

Oui, par la réalisation de ce premier travail il semblerait que la cohabitation intergénérationnelle soit une réponse possible et envisageable à la crise du logement et à la crise économique actuelle, surtout au sein de la ville de Marseille, mais permettrait aussi de renforcer les liens sociaux et entre les générations.

De plus ce mémoire a permis de mettre en évidence un autre avantage de ce type d'habitat : celui de la flexibilité, qui permet d'accompagner les changements de modes de vies et de structures familiales, autrement dit les transformations sociales contemporaines.

REMERCIEMENTS

Je tiens à remercier tout particulièrement Isabelle FASSE-CALVET, en tant que directrice de mémoire, s'est toujours montrée très disponible.

Je voudrais remercier le laboratoire du MAP-GAMSAU, au CNRS de Marseille, de m'avoir aussi bien accueilli durant mon stage.

Je voudrais également remercier ma famille et mes amis pour leur soutien et leurs conseils tout au long du semestre.

Enfin, un grand merci à tous ceux qui, de près ou de loin, ont contribué à la réalisation de ce travail.

BIBLIOGRAPHIE

MARSEILLE - état des lieux d'une ville en crise :

<http://www.arcgis.com/apps/Embed/index.html?webmap=d380d4b2163d42f8884814e50be4a59a>

<https://www.lagazettedescommunes.com/596571/apres-leffondrement-des-immeubles-marseille-reste-en-situation-de-crise/>

<https://marsactu.fr/agora/une-politique-urbaine-a-marseille/>

<https://www.lavieimmo.com/immobilier-marseille-4459/habitat-insalubre-marseille-impose-un-permis-de-louer-dans-une-partie-du-centre-ville-44896.html>

<http://destimed.fr/Tribune-de-Jean-Marc-Copola-Le-logement-a-Marseille-non-assistance-a-personnes>

<http://www.leparisien.fr/politique/quand-marseille-s-effondre-et-ebroule-la-maison-gaudin-25-11-2018-7952658.php>

https://www.liberation.fr/france/2018/11/28/marseille-une-gestion-de-crise-qui-alimente-la-panique_1694889

<http://www.marseille-provence.fr/index.php/documents/publications-scot/documentation/726-analyse-territoire-mpm/file>

RENIER Romain, Marseille : entre précarité et vieillissement, 5 chiffres clés pour comprendre les maux de la ville, in La Tribune, 2012,
<https://www.latribune.fr/actualites/economie/france/20120906trib000718114/marseille-entre-precarite-et-vieillissement-5-chiffres-cles-pour-comprendre-les-maux-de-la-ville.html>

TIRONE Lucien, Marseille en 1900, crises et métamorphoses, In : Méditerranée, tome 73, 1991, Marseille et l'aire métropolitaine hier et aujourd'hui. pp. 59-65.

PERALDI Michel (dir.), DUPORT Claire, SAMSON Michel, Sociologie de Marseille , Éd. La Découverte, Coll. Repères, Paris, 2015.

INSEE, Marseille Provence Métropole : précarité, vieillissement, déplacements... de nombreux défis à relever , 2011

L'HABITAT :

AIMOT J, Le développement de la vie sociale dans les grands ensembles , Habitation n°14, 1969

BONVALET Catherine, MERLIN Pierre, Les transformations de la famille et de l'habitat , Paris, 1988

DUBOR Bernard Félix, Fernand Pouillon , Electa Moniteur, 1986

DUFAUX Frédéric, FOURCAUT Annie et SKOUTELSKY Rémy, Faire l'histoire des grands ensembles, Bibliographie 1950-1980 , 2003

ELEB Monique, Comment le français veut-il être logé , sciences et vie, n° hors-série, L'habitation , mars 1951, p. 27

ELEB Monique, Vu de l'intérieur, habiter un immeuble en île de France de 1945 à 2010, 2011, Archibooks

ELEB Monique et SIMON Philippe, Entre confort, désir et normes : le logement contemporain, (1995-2010) , Rapport août 2012, PUCA

LEFEBVRE Henri, La révolution urbaine , Gallimard, 1970, p.113 et P.155

JOUD christophe et MARCHAND Bruno, MIX : mixité typologique du logement collectif de Le Corbusier à nos jours , 2015, PPUR

LALLAOUI Mehdi, Du bidonville aux HLM , Paris, 1993

LANGLET Maurice, L'évolution de l'habitat social en France , Urbanisme n°68, 1961

LEVY Jacques, Dictionnaire de la géographie et de l'espace des sociétés , Hors collection Histoire et géographie, Belin, 2013

PAQUOT Thierry, Habitat, habitation, habiter, Ce que parler veut dire... , Informations sociales, 2005 / 3, n°123, p.48-54

PAQUOT Thierry, Demeure terrestre, Enquête vagabonde sur l'habiter , Les éditions de l'Imprimeur, 2005

PAQUOT Thierry, LUSSAULT Michel, et YOUNÈS Chris, Habiter, le propre de l'humain , Villes, territoire et philosophie, La Découverte, 2007

L'INTERGÉNÉRATIONNEL :

ANTONIADES Dimitri, Comment les nouvelles technologies bouleversent les relations humaines , in La Tribune, 2016

ATTIAS-DONFUT Claudine et al., Les Solidarités entre générations, Vieillesse, Familles, Etat , Nathan, 1995

ATTIAS-DONFUT Claudine, Sociologie des générations, l’empreinte du temps , Paris, PUF, 1988.

ATTIAS-DONFUT Claudine, Générations et âges de la vie , Paris, PUF, coll. Que sais-je ? 1991.

AUGUSTINS Georges, La perpétuation des groupes domestiques. Un essai de formalisation. , In: L’Homme, 1998, tome 38 n°148. Lignage, mariage, héritage. pp. 15-45;

CAMPUS LAB, enquête Tour de France de l’intergénérationnel , 2012-2015

CHAPON Pierre-Marie, Adapter la ville au vieillissement de la population , Ville et Vieillir, 2013

HAMON Hervé et ROTMAN Patrick, Génération , Paris, Le Seuil, 1998

IRCANTEC / SOFRES, Les Français et l’intergénérationnel , 2013, Enquête réalisée par téléphone du 20 au 27 novembre 2013 sur un échantillon de 1 007 personnes de plus de 15 ans, selon la méthode des quotas.

LAHAYE Willy, POURTOIS Jean-Pierre, DESMET Huguette, Transmettre d’une génération à l’autre , PUF, 2007

MANNHEIM Karl, Le problème des générations , Paris, Nathan, 1990 (1re éd., 1928).

MENTRÉ François, Les générations sociales , éd. Bossard, 1920.

L'HABITAT INTERGÉNÉRATIONNEL :

http://www.habiter-autrement.org/28_Homes/02_home.htm

https://www.senioractu.com/PapyLoft--une-nouvelle-generation-de-HLM-pour-les-seniors_a4827.html

http://www.habiter-autrement.org/21_archi/01_arch.htm

BELINGARD Carole, Visite à Boos d'un "papy loft", une alternative aux maisons de retraite , in France 3 Normandie, 22 septembre 2013.

BREVIGLIERI Marc, CONEIN Bernard, Tenir ensemble et vivre avec. Explorations sociologiques de l'inclinaison à cohabiter , Habitat et vie urbaine (PUCA), mars 2003

BRIEY (DE) Lionel, Le logement intergénérationnel à Bruxelles. Quand l'habitat devient vecteur de solidarité , Collection " CEPESS ", 2011

CARADEC Laure-Agnès, Comprendre. Une visite de 15 opérations de logements denses remarquables. , Conseil d'architecture d'urbanisme et de l'environnement des Bouches-du-Rhône, 2017

Desmoulin Christine, 25 maisons individuelles , collection 25 réalisations , Editions du Moniteur, 160 p., 250 illustrations en couleur, sortie automne 2002.

DUPONT Oriane, Voici comment Logévie thématise ses résidences intergénérationnelles, in Le Moniteur, 2018

ELEB Monique, BENDIMÉRAD Sabri, Ensemble et séparément. Des lieux pour cohabiter , Editions Mardaga, 2018

GILLETTE Aline, L'habitat intergénérationnel voit le jour à Paris , in Le Moniteur, 2012

LEMAÎTRE Aurélie, Les amitiés se nouent au papy loft de Moulit , reportage in Ouest France, le 27 septembre 2013.

MIARA Patrick, photographies de Concert'o : <https://patrickmiara.com/2015/07/12/xavier-leibar-et-jean-marie-seigneurin-architectes>
suite aux 20 premières actions mises en place
VOGELAERE (DE) Jean-Philippe, L'habitat groupé, mode d'emploi , Le Soir, 23 avril 2010.

YAMAMOTO Riken, How to make a city , 2014, INGGLI VERLAG

YAMAMOTO Riken & Field Shop Local Community Area , in ArchEyes, January 3, 2016

YAMAMOTO Riken, Local Community Area , conférence du Pavillon de l'Arsenal, 2014

SYSTÈMES DE REPRÉSENTATION ET MODÈLES :

CUISENIER Jean, La maison Rustique , 1991

DAVIS Alice, Space Syntax Interview , attractions management , in CLADMAG issue 2, 2015

HILLIER Bill, Space is the machine: A configurational theory of architecture , CreateSpace, 2015

LETESSON Quentin, « Du Phénotype au génotype, Analyse de la syntaxe spatiale en architecture minoenne », AEGIS, 2009

STONOR tim, conférence sur youtube, « Space Syntax: Past, present and future », 2018, <https://www.youtube.com/watch?v=85BmaTMPQSA&t=213s>



MARCELA



COLINA



NINA



ROMAIN



ANTOINE



LAURA



JEANNE



LUDOVIC



TAVANE

PAULINE LABARTHE



JEAN-MICHEL



LÉA



THATS



DÉSIRÉ



EMMA